

G. Eyssartier

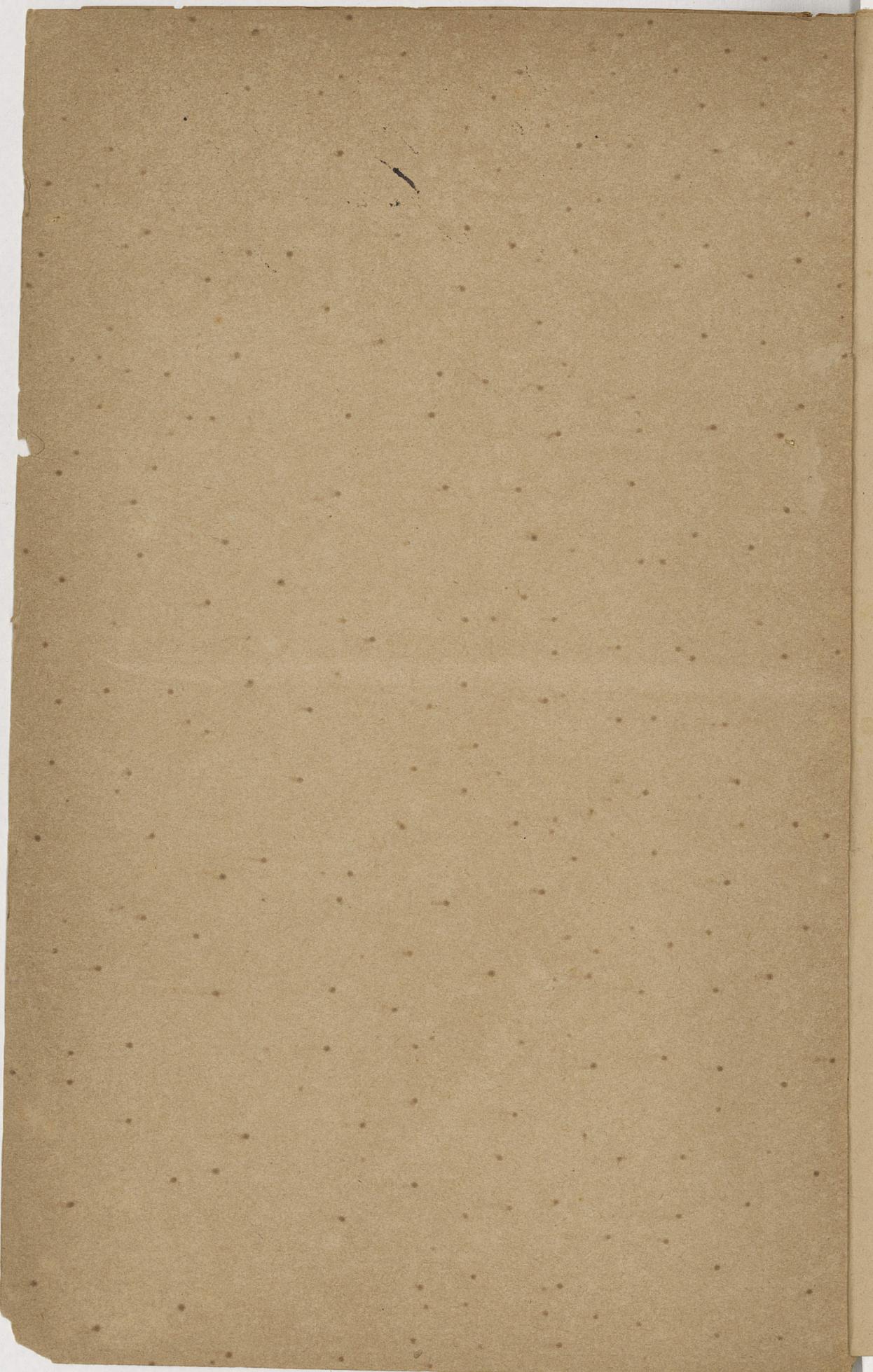
Les Soldats populaires

Daumesnil et Bugeaud



LIMOGES
MARC BARBOU & Cie

ÉDITEURS



Respectueux hommage à Monsieur
E. Labroue, proviseur du lycée de Perpignan
J. Lévy
ancien élève du lycée de Perpignan



LES

SOLDATS POPULAIRES

Daumesnil et Bugeaud

FORMAT GRAND IN-8° 3^e SÉRIE



CARDON. SC

G. EYSSARTIER

LES

Soldats Populaires

DAUMESNIL & BUGEAUD



LIMOGES

MARC BARBOU ET C^{ie}, ÉDITEURS

RUE PUY-VIEILLE-MONNAIE

E.P.
HZ 2626
C 1274628

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

A mon fils.

C'est à toi, mon cher enfant terrible, que je dédie ce petit livre. Etude modeste sur deux grands hommes de notre aimable Périgord, cette vaillante contrée qui a su écrire, avec l'épée, sa page flatteuse dans l'histoire.

Il y a quelques mois nous travisions ensemble la coquette ville de Périgueux ; ses boulevards pimpants, son continual air de joyeuse humeur activaient ta vivacité, — je devrais dire ta pétulance — et tes questions se pressaient. Les « hommes de bronze » surtout, avaient les faveurs de tes démonstrations. Fénelon t'arrêta peu. Tu n'es pas en âge de comprendre ce que fut ce doux philosophe. Montaigne eût un peu plus de considération ; son pourpoint et son haut-de-chausse te plisaient. Et puis il semble écrire sur un livre : et comme, pour t'expliquer l'attitude de Fénelon, grave, le doigt sentencieusement levé, je t'avais dit qu'il prononçait une parole célèbre, tu me demandas si son voisin Montaigne en prenait note.

Mais ce fut de l'enthousiasme lorsqu'après t'avoir laissé contempler Daumesnil, je t'eus conté l'histoire de notre « Jambe de bois », et que je t'eus expliqué, plus loin, pourquoi les soldats portent les armes au commandement de leur chef en passant devant la statue de Bugeaud pendant que les clairons sonnent l'air si populaire :

*As-tu vu
La casquette du pèr' Bugeaud.*

Je dus mettre une digue au torrent de tes questions. Pourtant, cet enthousiasme, cet amour naissant des grandes vertus militaires, cette soif de connaître et d'admirer nos gloires me charmaient. Et après le mouvement un peu vif qui t'interrompit, je songeai qu'il était de mon devoir d'attiser en toi ce beau feu de patriotisme, d'admiration de nos illustres compatriotes. Et c'est pour cela, mon cher enfant, que j'ai pris soin de fouiller dans la vie des deux célèbres soldats qui t'ont si fort intéressé. Puissent leurs vertus, — même avec leurs défauts — te servir de modèles... Je vois bien poindre les défauts... Quand me montreras-tu les qualités ?



POUR LA PATRIE

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau!

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs, aux vaillants, aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts.

(V. HUGO).



A. Collot del.

J.J. Gr. S.

D.Px

Daumesnil.

LE GÉNÉRAL DAUMESNIL

«.... Mon devoir, c'est le cri de ma conscience ; je ne marche pas à sa suite, elle me pousse, et je vais droit mon chemin sans souci du qu'en dira-t-on. »

I

NAISSANCE DE DAUMESNIL

Presque tous les biographes de Daumesnil le font naître le 14 juillet 1777. Cette date n'est pas exacte.

En effet, d'après les registres de la paroisse de Saint-Front, déposés aux archives de l'Hôtel de Ville de Périgueux, Yrieix Daumesnil naquit le 27 juillet 1776. Cet acte rectifie une autre erreur qui consistait à attribuer au futur général le nom de *Pierre*, au lieu d'*Yrieix*, qui lui fut réellement donné par son parrain, Yrieix Debord.

Voici, d'ailleurs, dans sa teneur exacte, l'acte de naissance de Daumesnil :

« Registres de la paroisse de Saint-Front, année 1776, folio 19. —
Archives de l'Hôtel de Ville de Périgueux.

» Le 27 juillet 1776, a été baptisé Yrieix Daumesnil, né cejourd'hui, fils naturel et légitime de sieur Jean-François Daumesnil, marchand, et de Anne Piètre, son épouse; a été parin sieur Yrieix Debord, et marianne demoiselle Honorée Daumesnil, sœur du baptisé. Ledit baptême fait en présence des soussignés.

» Signé : Daumesnil ; Debord, parein ; Daumesnil, père ;
Lacrouzille-Desbordes, curé de Saint-Front. »

La maison dans laquelle est né Daumesnil est située dans la rue de la Clarté ; elle porte le numéro 7.

Sur la façade, a été apposée une plaque de marbre avec l'inscription suivante :

MAISON DAUMESNIL.

ICI NAQUIT, LE 27 JUILLET 1776,

YRIEIX DAUMESNIL,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

L'acte de naissance de Daumesnil vient de nous dire que son père était marchand. Or, de la lecture des archives de Périgueux, il résulte que Jean Daumesnil avait servi dans les armées du roi avant de se livrer au commerce. Quel était ce commerce ? Les biographes ne sont pas d'accord sur ce point. Il était perruquier, disent les uns, marchand de coiffes ou de perruques, disent les autres ; nous ne nous attarderons pas à éclaircir cette question, peu importante pour l'étude que nous avons à faire ici.

Nous nous bornerons à dire que ce militaire, normand de naissance, vint au mois de juillet 1758 s'établir à Périgueux, où, le 12 octobre de la même année, il se maria avec Hélène Delpière, veuve du sieur Joseph Valier, marchand.

Il perdit cette première femme en 1764. Et ce fut deux ans après, le 19 avril 1766, qu'il se remaria avec Anne Piètre, originaire de Clermont-Ferrand. De ce mariage, naquirent : en septembre 1766, Honorée Daumesnil ; en novembre 1767, Léonard ; en mai 1773, Jean-Louis ; et enfin, le 27 juillet 1776, Yrieix Daumesnil, dont nous allons nous occuper,



II

CARACTÈRE DE DAUMESNIL

On ne néglige jamais, lorsqu'il s'agit, dans la biographie d'un grand homme, de mettre en relief les grandes lignes de son caractère, de rattacher ses qualités et ses défauts à ceux qui caractérisent la région qui l'a vu naître. Nous ne saurions en faire autrement pour Daumesnil, car il nous apparaît, dès son jeune âge, avec la nature que la légende prête aux enfants du Périgord.

En effet, un vieux dicton latin, que les jeunes Périgourdins n'ont garde d'oublier et que les collégiens se transmettent fidèlement, s'exprime ainsi :

Petra malis esto, cor amicis, hostibus ensis,
Hæc tria si fueris, Petrocorensis eris.

Ce qui signifie : « Sois un roc pour les méchants ; sois un cœur pour tes amis ; sois un glaive contre tes ennemis. Avec ces trois qualités, tu seras un vrai Périgourdin. »

Daumesnil, nous le verrons, suivit de nature cette règle de conduite sans même l'atténuer en ce qu'elle présente de rude en sa forme concise. Aux mauvais conseils, aux tentations, il opposa la résistance du granit. Son dévoûment n'eut pas de bornes pour ceux qu'il aimait. Quant à l'ennemi, il eut durement à souffrir de cette vaillante épée, de l'indomptable valeur de ce héros qui chevauchait sans peur au milieu des dangers, les yeux fixés sur les deux

étoiles : « Honneur, Patrie » qui, même au milieu de défaillances passagères, guidèrent toujours notre vaillante armée.

Comme tous les enfants, mais surtout comme tous ceux qui ont dû s'illustrer à la guerre, Daumesnil laissa paraître de bonne heure ses défauts et les qualités qu'ils voilaient. Dès son plus jeune âge, il se montra hardi, turbulent à l'excès, querelleur, violent. Il voulait commander, et le moindre obstacle à sa volonté impérieuse provoquait sa colère. Tel fut, enfant, le grand connétable Bertrand Duguesclin, le jeune seigneur terrible, redouté de ses égaux en âge, qui désolait ses parents et leur enlevait tout espoir de rien faire « d'un si mauvais » garçon.

Une parallèle semble en effet s'imposer entre ces deux hommes qui n'eurent de dissemblance qu'au physique. Le futur général était beau autant que le futur connétable fut laid. Mais la même humeur batailleuse anima le chevalier du xive siècle et l'héroïque soldat de Napoléon 1^{er}; la même répugnance pour les livres les éloigna des études.

Tout enfant, Duguesclin ne songeait qu'à se battre, même avec les manants, à la grande colère de son père qui l'enfermait durement, et à la désolation de sa mère qui le voyait toujours rentrer meurtri, sanglant, « tous ses draps déchirés ». Jamais il ne voulut apprendre à lire et à écrire.

Seul, le maître d'armes obtint de bons résultats de ce terrible élève qui, à dix-sept ans, s'échappait un jour de la tour où son père l'avait enfermé, à Dinan, accourrait à Rennes, monté sur un cheval de labour, pour jouter, en une brillante fête, contre les plus réputés chevaliers, se jurant que, malgré sa laideur et son accoutrement, « l'honneur lui ferait des amis », et qui sortait si brillamment du tournoi en héros de la journée, que « les dames de prix, blanches comme les fleurs de lys », le couvraient d'honneurs.

Ainsi fut le jeune Yrieix, que seul animait le goût des aventures, des armes, des chevaux, et qui, à peine adolescent, ne craignait pas de risquer un coup d'épée. Aux exercices de l'école il avait vite préféré les exercices militaires. Aussi, son instruction resta-t-elle tout à fait rudimentaire à un moment où elle était devenue bien plus nécessaire qu'au temps du jeune Du Guesclin. Un des biographes de Daumesnil, rappelant cette infériorité de culture intellectuelle, ajoute : « Il s'en ressentit plus tard et ce fut une des causes qui le retardèrent relativement dans sa carrière, à une époque où l'effroyable consommation d'hommes nécessitée par les grandes guerres rendait l'avancement rapide. »

Les points de contact sont donc nombreux entre ces deux guerriers d'époques différentes ; il en est encore un, non moins important, qui terminera ce parallèle rapide.

Le futur connétable et le futur général, si peu dociles d'abord, et si peu disciplinés tous deux dans leur enfance et au début de leur carrière des armes, changèrent brusquement, une fois arrivés à l'heure de la vie où ils se sentirent responsables, au moment où l'honneur des grades élevés leur fut conféré ; ils furent alors les premiers à reconnaître qu'il faut s'incliner devant la supériorité morale ou hiérarchique, et savoir obéir pour savoir commander,

Daumesnil, à vrai dire, n'eut jamais à exercer un haut commandement stratégique ni à concevoir de savantes manœuvres ; la blessure grave qui brisa sa carrière de combattant ne lui permit pas de se montrer sous cet aspect, où sa hardiesse et son expérience de la guerre lui eussent peut-être valu des succès, mais, pour n'avoir pu s'élever aussi haut, son rôle n'en fut pas moins admirable. On résume son caractère en disant qu'il fut un soldat, rien qu'un soldat, mais le type du soldat héroïque.

« Insouciant et léger, dit un de ses biographes, M. E. Gœpp, indiscipliné, même tant qu'il est dans les grades inférieurs, plus régulier dans sa tenue et dans sa conduite à mesure qu'il sent grandir sa responsabilité en avançant dans la hiérarchie militaire, il est, en même temps et toujours, brave jusqu'à la témérité; c'est là le trait distinctif de son caractère; il a toutes les mâles vertus : le courage, l'audace, l'esprit d'entreprise, mais il a aussi l'âme ouverte et chevaleresque. C'est un cœur d'or; il est bon et humain, il s'attendrit au besoin, et, par dessus tout, il est désintéressé et esclave du devoir. »

Ce sont les qualités de ce soldat que nous allons rappeler. Nous le répétons, nous n'aurons pas à admirer, en parcourant sa carrière, les plans de campagne des grands capitaines qui préparent et « organisent » la victoire, comme cela fut dit du grand Carnot; non, l'action de Daumesnil est plus simple, mais plus empoignante. Il se bat, il s'enflamme, et il électrise les autres. Son rôle, c'est de conduire une charge de cavalerie. Là, il est dans son élément. La mêlée furieuse, l'odeur de la poudre, l'éclair des sabres, voilà son atmosphère; les coups de main, les attaques brusques, les élans épiques, voilà son fait. C'est ainsi que son histoire se compose d'une prodigieuse théorie d'actes héroïques, dont un suffit d'ordinaire pour mériter la croix.



III

PREMIÈRES ARMES DE DAUMESNIL

Yrieix Daumesnil avait un peu plus de dix-sept ans lorsque, abandonnant définitivement les études que son père eût voulu lui voir poursuivre, il quitta Périgueux pour s'enrôler à Toulouse en qualité de volontaire. Ce fut le 14 mars 1794 (24 ventôse, an II), qu'il entra comme chasseur à cheval dans l'armée des Pyrénées (22^e régiment, C^{ie} n° 7). D'après les archives auxquelles nous nous sommes déjà plusieurs fois reportés, un certificat de visite, donné sur la demande du père « à Jean Daumesnil, le 23 fructidor, an III », établit que les deux frères Jean-Louis et Yrieix Daumesnil servaient dans le même régiment.

C'est à cette heure de l'enrôlement du jeune Yrieix que semble se placer le premier épisode de sa vie aventureuse. On raconte que quelques jours auparavant, à Périgueux, s'étant trouvé dans un lieu public avec des militaires, il se crut en butte aux railleries d'un grand diable d'artilleur. Le fougueux adolescent se prit d'une colère terrible, avec une violence et une intrépidité que son adversaire n'eût pas soupçonnées dans ce jeune cerveau, il se précipita sur son insulteur et le soufflète. Un duel aussitôt fut décidé ! L'artilleur y laissa la vie.

La chose était des plus graves. Le duel était sévèrement réprimé ; c'était la prison en perspective.

Effrayé, Yrieix Daumesnil s'enfuit, et ce serait alors, dit-on, qu'il aurait couru s'engager à Toulouse.

L'anecdote est-elle exacte? Rien ne le prouve absolument; mais elle paraît, en tout cas, très vraisemblable et parfaitement en harmonie avec la nature bouillante du jeune militaire qui ne cessera, à partir de ce moment, d'étonner l'armée entière par l'extraordinaire série de ses exploits, de ses coups d'audace, de ses folies héroïques.

Presque aussitôt après son arrivée au régiment, en septembre 1794, notre jeune périgourdin eut l'occasion de faire ses premières armes contre les Espagnols envahisseurs.

Une première blessure, reçue dès son baptême du feu, lui valut un congé, grâce auquel nous le retrouvons quelques semaines après, le 19 octobre, dans sa ville natale. Pendant le court séjour qu'il y fait pour sa guérison, il sollicite et obtient des officiers municipaux son *Certificat de Civisme*.

Qu'était-ce que cette pièce, dont l'usage a disparu?

C'était un haut témoignage envoyé, qui se refusait quelquefois, et qui n'était accordé « qu'à la majorité des suffrages ».

C'est dans ces conditions que Daumesnil l'obtint dans la séance publique du Conseil général de la commune de Périgueux, du 28 vendémiaire, troisième année républicaine, — soit le 19 octobre 1794.

Voici le texte de ce certificat :

« Le 28 vendémiaire, troisième année républicaine, le Conseil général de la commune, réuni en séance publique, président : Antoine Audebert, maire ; présents : Courtoy, Fournier, Belaymes, Puyabry, Feytaud, Mater, officiers municipaux ; La Charmie, La Couilhe, Germilhac, Canler, Vincent, Dorpes, Blois, Mespoulède, Poutard et Château, notables,

» Poutard, agent national de la commune,

» Lecture faite du procès-verbal de la dernière

séance, adopté ; l'ordre du jour appelle la délivrance des certificats....

» Le citoyen *Yrieix* Daumesnil fils, devant repartir pour l'armée des Pyrénées, il lui a été accordé un certificat de civisme, à l'unanimité... »

Ouvrons ici une parenthèse, et donnons quelques explications sur ce mot *Civisme*, qui, à l'époque où nous nous reportons, venait seulement de se faire jour.

Dans une conférence faite à Lérigueux, la veille de l'inauguration de la statue du général Daumesnil (septembre 1873), M. Eugène Magne, professeur de rhétorique au lycée, chevalier de la Légion d'honneur, un érudit qui fut aussi un homme de bien dans toute l'ampleur du mot, et un bon patriote, disait à ce sujet :

« Les mots ont leur âge ; le beau mot de *Patrie* est né par Dubellay, de l'école Ronsard, du sein de la grande Renaissance. « Saluons la venue du mot, et n'oublions pas la chose », nous disait notre grand professeur Géruzez. -- Le mot de *philanthropie* s'est échappé pour la première fois des lèvres de Fénelon ; le mot de *bienfaisance* vient de l'abbé de Saint-Pierre, au premier quart du XVIII^e siècle. Le mot de *civisme* était entré dans la langue française depuis 1789. Il indiquait une transformation de la cérémonie ancienne, mais extérieure et dégénérée, du serment civique. Il faisait naître une croyance respectable celle que chacun, dans son for intérieur, au nom de la divinité dont la conscience est la marque, avait juré de résister aux menaces, à la séduction, pour remplir fidèlement ses devoirs de bon citoyen ; un seul vocable exprimait, de la sorte, ce que l'on a toujours entendu par ces deux mots : la *vertu civique*, c'est-à-dire l'élan naturel des grandes âmes, des imaginations ardentes que transporte l'amour de la patrie et de la liberté ; l'abnégation de soi-même, l'enthousiasme

national, qualités précieuses qui, sans manquer dans l'âge mûr, où souvent, au contraire, éclate une foi robuste, sans disparaître dans la vieillesse, où parfois brille un regain de verdeur et de vigueur, sont tout d'abord le partage heureux de la jeunesse florissante, âge chevaleresque de la vie.

» La vertu civique, ou *Civisme*, répondait à la définition donnée par Montesquieu... C'est, dit l'auteur de *l'Esprit des Lois*, un renoncement à soi-même qui est toujours très pénible. On peut définir cette vertu : l'amour des lois et de la patrie. Le civisme, demandant une préférence continue de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières..... »

» Ces paroles de Montesquieu, continue le conférencier, donnent une idée nette de la valeur qu'avait le certificat de civisme au moment où s'élevait le jeune Daumesnil, au temps de ces grandes guerres où la trahison pouvait compromettre un succès et même causer la ruine du pays ; à cette époque troublée, où les chefs du pouvoir exécutif étaient à chaque instant exposés à mettre en des mains ennemis une partie de l'autorité qui leur avait été confiée; elles font entendre pour quelles raisons le certificat de civisme était alors exigé de tout homme qui voulait prendre part au mouvement des affaires publiques, et occuper une fonction quelconque. Plus tard, il fut remplacé par serment... »

IV

CAMPAGNES DE DAUMESNIL AUX PYRÉNÉES ET EN ITALIE. —
SIÈGE DE MANTOUE. — ARCOLE. — MORT DE MUIRON

A peine guéri de sa blessure, Daumesnil retourne à l'armée des Pyrénées, où, du 15 au 20 novembre, il assiste à la fameuse bataille de la Montagne-Noire qui dura cinq jours, et se termina par la défaite complète des Espagnols. C'est au cours de cette terrible lutte que mourut Dugommier, général en chef de l'armée des Pyrénées, un héros encore, celui-là, qui, engagé aussi dès son adolescence, arriva par ses vertus militaires au sommet des grades, qui mourut un jour de victoire, et dont les lauriers ombragèrent le cercueil.

Deux ans après, Yrieix Daumesnil est à l'armée d'Italie.

Bonaparte, dont le jugement sûr de Carnot avait apprécié la valeur et pressenti les destinées, venait de prendre le commandement de l'armée des Alpes, qu'il électrisait de ses magnifiques proclamations ; il inaugurerait avec une poignée de soldats mal vêtus et fatigués, — qu'on a si justement nommés « les héros en guenilles », — cette prodigieuse suite de victoires qui fit de lui, aux yeux de ses soldats éblouis, le demi-dieu invincible qu'ils adoraient avec une foi aveugle. — Montenotte, Millesimo, Dego, Mondovi, Lodi, Lonato, Castiglione, Roveredo, Bassano, etc.

Daumesnil est de toutes ces batailles, — nous allions dire de toutes ces fêtes. — Car, point n'est besoin de dire combien son jeune courage devait vibrer au souffle de cette impétueuse victoire, que, suivant l'image du grand poète, le général imberbe traînait en esclave « sur un affût ». Partout notre petit volontaire se signale par sa hardiesse irrésistible, par son sang-froid extraordinaire.

Mais nous voici à Arcole; un épisode émouvant nous arrête, qui va ouvrir la série ininterrompue des actes glorieux de notre périgourdin.

Bonaparte venait d'anéantir trois armées Autrichiennes ; une quatrième se dressait devant lui, à Caldiero. C'était une forte barrière de soixante mille hommes, que commandait Alvinzy. Rien ne paraissait possible contre ce nouvel obstacle. Bien pire, notre armée d'Italie semblait perdue. Bonaparte tente néanmoins un effort désespéré ; il est repoussé. Alors il se replie. — Est-ce la retraite ? se demandent les soldats ? — Non, le jeune général a conçu son plan : renonçant à attaquer de front la position imprenable de Caldiero, il longe l'Adige jusqu'à Ronco, passe le fleuve, et vient s'établir au milieu de vastes marais que coupent d'étroites chaussées, où les têtes des colonnes seules peuvent être engagées. Ici la supériorité du nombre devient inutile : la valeur seule décidera.

Les soldats ont compris ; ils battent des mains, et, avec leur confiance en leur chef, renaît en eux l'impatience de venger les échecs récents.

La lutte s'engage acharnée ; trois jours elle se prolonge sans résultat. Augereau, Masséna, dirigeant les colonnes, s'élancent d'un entrain furieux sur ces chaussées étroites : ils sont refoulés ! Sur le pont d'Arcole, la mitraille fait rage.

Les grenadiers eux-mêmes hésitent à avancer sous cette pluie de plomb. Bonaparte se précipite ; un

drapeau à la main, il se place à leur tête; de la parole, de son élan irrésistible, il les enlève... Mais son effort est impuissant. La mêlée devient terrible; chacun combat pour soi dans cette lutte homérique où il faut tuer pour n'être pas tué.

Vains efforts! Les grenadiers plient! A ce moment, un remous épouvantable se produit dans cette mer humaine! elle ondule, elle oscille, s'ouvre un instant pour se resserrer ensuite avec la force d'un étau. Entraîné dans ce mouvement brutal des colonnes, le général, renversé, tombe dans le marais où il s'enfonce jusqu'à mi-corps; et, dans cette confusion horrible, au milieu de ce chaos de fumée, de débris d'hommes et de choses flottantes, dans ce fouillis de caissons, d'affûts brisés, de blessés, de chevaux abattus, il va périr, car personne ne l'a vu..... Mais si.... un cavalier se précipite; avec une force peu commune, aidé d'un officier, il saisit son général, le dégage du marais et le remet à cheval. Grâce à lui, Bonaparte rallie sa troupe.....

Ce cavalier était Daumesnil; oubliant tout danger pour lui, il avait mesuré celui que courait le général en chef et, au sacrifice même de sa vie, il venait simplement, héroïquement, de le sauver.

Cette journée d'Arcole, dit plus tard Napoléon lui-même, fut la journée du dévouement militaire. Lannes, qui, blessé déjà, était accouru de Milan, reçut trois nouvelles blessures en combattant pour défendre son général. L'adjudant-général Belliard, Vignoles, furent blessés en ramenant les troupes en avant. Le brave général Robert fut tué au plus fort de la mêlée. Deux des aides-de-camp de Bonaparte, Elliot et Muiron, périrent à ses côtés. — Du premier, le général écrivait quelques jours après : « Il est mort avec gloire en face de l'ennemi et n'a pas souffert un instant. Quel est l'homme raisonnable qui n'envierait pas une telle fin? »

Le second, Muiron, — celui de ses six aides de camp que Bonaparte aimait le plus, — fut frappé d'un coup de pistolet tiré à bout portant par un Autrichien, au moment où, avec le soldat Daumesnil, il dégagait le général.

Bonaparte écrivit à la veuve de Muiron : « Muiron est mort en brave, au champ d'honneur ; vous avez perdu un mari qui vous était cher ; j'ai perdu un ami auquel j'étais attaché par le cœur, mais la patrie perd plus que nous deux..... »

Et plus tard, à Sainte-Hélène, comme il dictait à M. de Las-Cases le récit de la bataille d'Arcole, le nom de Muiron se représenta à sa mémoire ; il baissa la voix et dit tristement : « Muiron ! il est mort héroïquement en voulant me sauver ! »

Plus heureux, le soldat dont nous contons la carrière commençante avait échappé à la mort dans cette épique journée. Mais dans notre récit, les noms de ces deux vaillants, Daumesnil et Muiron, devaient se trouver réunis en une héroïque fraternité.

On s'attendrait, à la suite de l'action d'éclat d'Arcole, à apprendre quelle fut la récompense de Daumesnil : il n'y en eut pas ; il resta simple soldat.

C'est que, comme nous l'avons dit au début, ce modèle de bravoure n'est pas toujours un modèle de discipline. Il n'en fait qu'à sa tête ; nommé caporal, il se fait casser de son grade pour la légèreté de sa conduite ; ce n'est qu'en juin 1797 que nous le voyons enfin porter définitivement les deux galons du premier grade.

Mais avant il s'est encore distingué ; car telle est la nature de ce soldat qu'il lui faut un trait de bravoure à chaque combat, et qu'il arrive à faire briller son nom en le mettant à chaque instant sous la lumière resplendissante d'une nouvelle action d'éclat.

En voici une qui nous fera connaître un des côtés curieux de ce caractère original, qui ne craignait

ni le feu, ni la fatigue, ni la privation ; qui, chaque jour, risquait sa vie sans compter, mais qu'une injustice, un passe-droit, une négligence même, révoltaient.

C'était au siège de Mantoue, le 16 janvier 1797 (bataille de la Favorite). Au milieu du combat, Daumesnil, toujours au danger, se présente devant le général en chef et lui remet un drapeau qu'il vient de conquérir au plus fort de la mêlée. Préoccupé par la direction de la bataille, Bonaparte le reçoit distrairement, sans mot dire ; pas un remerciement, pas un encouragement ne s'échappent de sa bouche. Le soldat se retire, le dépit et la colère au cœur ; il lui semble injuste qu'aucun éloge n'ait souligné sa conduite, qu'aucune récompense ne l'ait sanctionnée. Le voilà reparti dans la lutte qui devient furieuse. Deux heures s'écoulent. Daumesnil reparaît devant le général en chef qui suit encore anxieusement les phases du combat. Il tient un deuxième drapeau à la main ; c'est, cette fois, un magnifique étandard, celui-là même que l'impératrice d'Autriche a offert aux volontaires de sa capitale. L'étoffe en a été brodée avec art par les dames de Vienne ; la cravate en est tissée d'or.

Bonaparte, flatté cette fois, reçoit le magnifique étendard et l'admire en félicitant le soldat qui l'a conquis.

— « Mais la cravate manque, dit-il, qu'est devenue la cravate ? »

— « Mon général, dit hardiment Daumesnil, elle est dans ma poche ; la voici : Vous ne m'aviez rien accordé pour la premier drapeau ; je me suis payé moi-même pour le second. »

Le mot peint le caractère indomptable du soldat qui sauvait son général, mais n'hésitait pas à lui faire un reproche.

Napoléon, d'ailleurs, accordait une assez bienveillante

tolérance à ces familières hardiesse, à la brusque franchise de ces braves dont la valeur inépuisable secondait si bien son génie. Après Lodi, où sa tactique savante s'était brillamment mise en relief, les vieux grognards lui avaient, d'enthousiasme et gravement, décerné le grade de caporal. Le général en chef s'était égayé de cette originalité, preuve du dévouement de ses soldats.

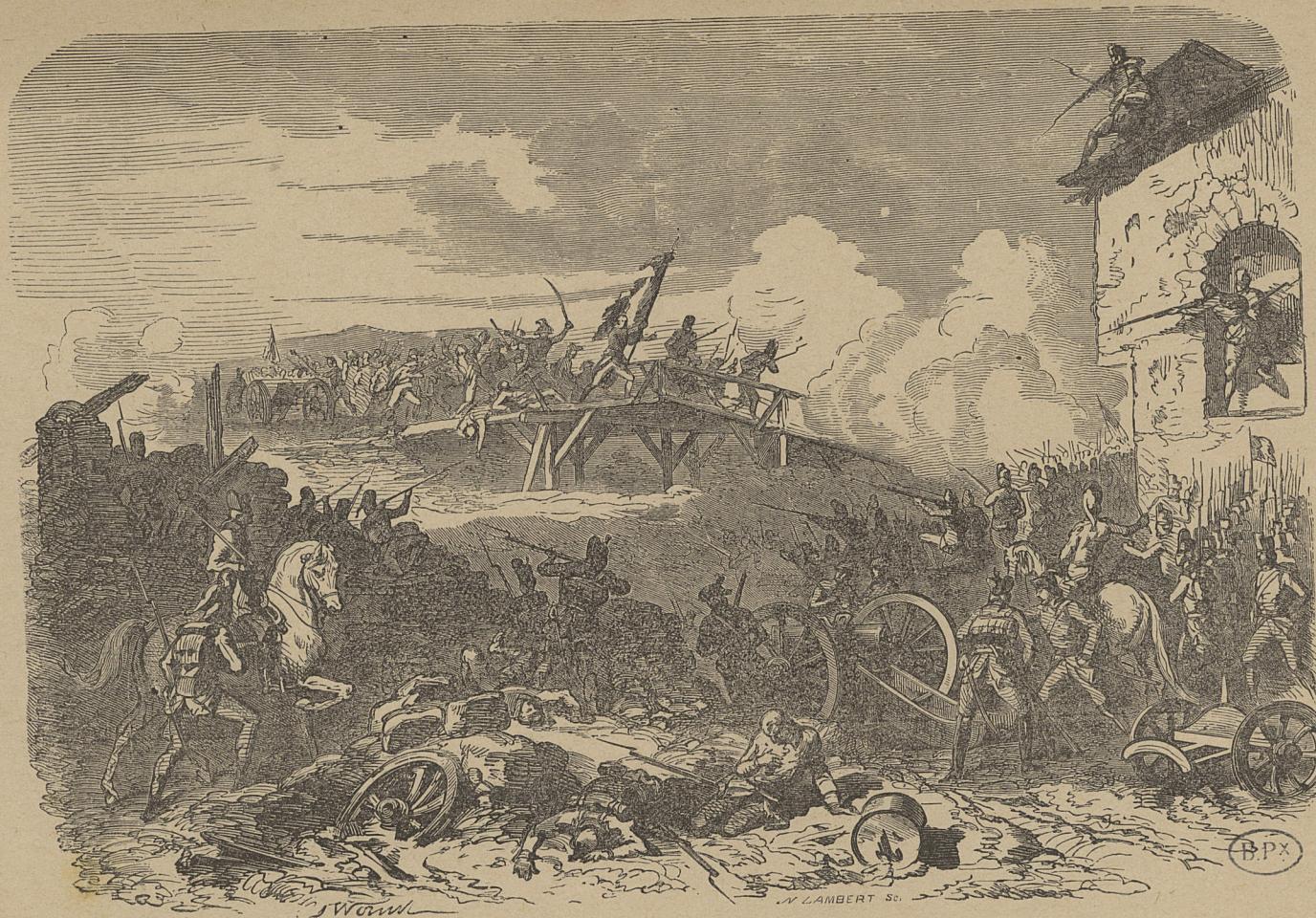
L'on conte même que le lendemain de Castiglione, comme il se trouvait à portée de voix d'un bivouac, il entendit un groupe de grenadiers, après avoir élécté ses qualités, lui voter à l'unanimité par la voix d'un vieux sous-officier son avancement au grade de sergent. Amusé de cette plaisanterie, le général s'approcha sans bruit du bivouac et surgissant à l'improviste :

— Et quand le sergent peut-il espérer passer sous-lieutenant ? demanda-t-il avec un sourire plein de bonhomie.

— Ah ! ma foi, général, nous verrons ça ! dit le sous-officier sans s'émouvoir en retroussant sa moustache.

Ce fut là l'origine de la dénomination de « Petit Caporal », qui fut populairement attribuée par la suite à celui qui devait devenir Empereur des Français et commander un temps à la moitié de l'Europe.





Bonaparte au pont d'Arcole.

V

CAMPAGNE D'ÉGYPTE. — DAUMESNIL A LA BATAILLE DES PYRAMIDES. — SIÈGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE. — DAUMESNIL CONDAMNÉ A MORT ET GRACIÉ. — ABOUKIR.

Le glorieux traité de Campo-Formio avait mis fin à la campagne d'Italie. Bonaparte avait porté ses yeux sur l'Egypte, où il rêvait de frapper de grands coups. « On ne fait rien de grand qu'en Orient », disait-il.

Daumesnil l'y accompagne, au milieu de ces trente-six mille hommes, presque tous anciens soldats d'Arcole et de Rivoli, sur lesquels le général fondait à juste titre ses espérances de victoire. Cette fois, notre volontaire a conquis des grades : caporal du 13 juin 1797, il a été fait maréchal-des-logis le 28 octobre de la même année. Sa bravoure semble, s'il est possible, avoir grandi devant les obstacles. Car, même pour les plus endurcis, la guerre sur ce théâtre nouveau présenta dès le début des difficultés et des souffrances encore inconnues.

Longue et pénible fut la route à travers le désert brûlant de Damanbour. Les puits qui eussent pu rafraîchir nos soldats épuisés avaient été comblés par les Arabes, et bien des malheureux tombèrent épuisés par la soif, en y arrivant. Pour comble de malheur, le mirage ajoutait aux fatigues de nos soldats ; un lac immense se montrait à l'horizon ; pleins d'espoir, ils marchaient..... mais le lac dispa-

raissait comme un appât toujours renaissant, toujours trompeur.

La nuit même n'apportait aucun soulagement à leurs souffrances. Une rosée froide engourdisait leurs membres, les raidissait et paralysait leurs forces.

Chose inouïe, ces héros supportèrent ces épreuves avec une endurance jusqu'alors sans exemple dans les fastes de l'histoire. « L'armée d'Alexandre, dit le général Berthier, dans sa relation de la campagne d'Egypte, poussa en pareille occasion des cris de douleur contre le vainqueur du monde. — L'armée française accéléra sa marche. » En effet, une fois parvenue au terme de son voyage, elle eut tout oublié. Et pourtant toutes les peines n'étaient pas surmontées. On allait avoir affaire à cette redoutable milice des Mamelucks dont la terrible façon de combattre déconcertait notre armée ; à chaque instant, ses colonnes se trouvaient enveloppées dans le flot tournoyant de ces fanatiques qui, pour gagner le ciel, se précipitaient au combat avec un dédain de la mort dont rien ne peut donner une idée.

Bonaparte avait compris aussitôt que de nouvelles dispositions de combat devenaient nécessaires sur ce terrain et devant de pareils ennemis. C'est alors qu'il imagina cette savante formation en carrés de ses divisions, qui, ainsi, se protégeaient mutuellement par leur feu. Ces carrés, dit Duruy, « formaient comme autant de citadelles vivantes; en vain les Mamelucks s'élancèrent avec le plus brillant courage; ils ne purent entamer ces lignes de fer et de feu. Un grand nombre venaient expirer sur la pointe des baïonnettes..... »

Daumesnil, dans ces circonstances si favorables à son impétuosité, ne pouvait faire autrement que de se distinguer.

Un jour, — c'était à la bataille des Pyramides, 21 juillet 1798, — Bonaparte, placé au milieu du

carré du général Dugua, dirigeait le feu. Son attention fut appelée à plusieurs reprises sur un Mameluck, de taille et de force imposantes, qui, avec une furie effrayante, et malgré une mousqueterie des plus meurtrières, revenait sans cesse à la charge, fou de rage, sabrant autour de lui d'une façon épouvantable comme pour se frayer un passage jusqu'au général.

— « Celui-là ne mourra donc pas ? » disaient les grenadiers superstitieux ; et si leur ardeur ne faiblissait pas, leur inquiétude commençait à se montrer.

Bonaparte le vit ; et, prenant un pistolet dans ses fontes, il le tendit à Daumesnil placé près de lui :

— « Va donc me descendre ce cavalier », lui dit-il froidement.

Aussi froidement, par un des angles du carré qui lui fut ouvert, le maréchal-des-logis sortit, prit le galop, se lança au milieu des Mamelucks, ne cherchant qu'un homme, ce grand diable qu'il avait la consigne de « descendre ». — Les coups pleuvaient sur lui : il paraît sans riposter. Dix fois il risqua la mort. Enfin, au bout de quelques minutes il reparut, piqua droit, toujours au galop, vers le général et s'arrêtant près de lui, tendit son pistolet vide en disant :

— Voilà, mon général, il est mort.

Quelle simplicité dans une pareille bravoure !

Celui qui fut plus tard le grand Empereur s'était habitué, dans son escorte de héros, à voir se multiplier sous ses yeux les actions d'éclat. Mais aucun de ces vaillants qui s'illustraient en préparant sa gloire ne força autant son admiration que le soldat incomparable dont nous esquissons la carrière. Il arrive, celui-là, à lui arracher — chose exceptionnelle — un cri d'admiration.

Voici en quelle circonstance :

L'armée française, après les succès de Gaza, de Jaffa et du Mont-Thabor, était venue mettre devant Saint-Jean-d'Acre ce siège inutile et malheureux qui

devait se terminer sans résultat, pour avoir été préparé avec cette légèreté insouciante qu'inspire toujours la trop grande confiance dans le succès. La peste décimait nos régiments, et les moyens matériels manquaient contre la résistance vaillante des Turcs, et la ténacité de l'amiral anglais Sidney-Smith, celui dont Bonaparte disait plus tard : « Cet homme m'a fait manquer ma fortune. »

Treize assauts avaient été livrés sans succès. Le général hésitait à livrer le quatorzième. Mais les officiers et ses vieux grenadiers le demandèrent avec tant d'insistance, qu'il confia à Kléber l'honneur de tenter un dernier effort. L'attaque fut admirable. Pour juger de ses effets, Bonaparte s'était placé dans une batterie de brèche, et avait assujetti sa lunette entre les fascines, lorsqu'une bombe vint frapper la fascine supérieure.

Le général tomba à la renverse dans les bras de Berthier. Au même instant, Daumesnil voit le danger que la bombe en éclatant va faire courir à son général : il entraîne un camarade et tous deux se précipitent sur lui, le couvrant de leur corps. La bombe éclate : heureusement, personne n'est blessé. Mais Bonaparte, que jamais n'avait effrayé un danger, regarde avec émotion ce brave qui vient de risquer sa vie, le même qui, déjà, le sauva à Arcole, et ne peut s'empêcher de crier : « Quel soldat ! »

Ce souvenir, d'ailleurs, resta longtemps dans le cœur du général, car plus tard, sur la fin de sa vie, alors que, pensif, il repassait en son esprit les grands jours qu'il avait connus, les victoires qu'il avait gagnées, les dangers qu'il avait courus, cet épisode lui revint, et il le contaït ainsi au comte de Las-Cases, le fidèle chambellan qui l'avait accompagné à Sainte-Hélène.

« Au siège d'Acre, une bombe, lancée par Sidney-Smith, vint tomber à mes pieds. Deux soldats qui

étaient près de moi me saisirent et m'embrassèrent étroitement, l'un par devant et l'autre de côté, et me firent un rempart de leur corps contre l'effet de la bombe qui éclata et me couvrit de poussière.

» Nous tombâmes dans le trou qu'elle avait formé; *un de nos soldats fut blessé! Je les fis tous deux officiers. L'un a perdu une jambe à Moscou,* et commandait à Vincennes lorsque je quittai Paris. Quand les Russes le sommèrent de se rendre, il répondit qu'aussitôt qu'il lui auraient rendu sa jambe qu'il avait perdue à Moscou, il leur rendrait la forteresse. »

Nous soulignons dans le récit ainsi fait par l'Empereur quelques assertions qui constituent des inexactitudes — fort pardonnables d'ailleurs pour la mémoire du grand capitaine, — mais qui n'en sont pas moins à signaler. Ni Daumesnil (car c'est de lui que parlait son ancien général) ni son camarade ne furent blessés. Ni l'un ni l'autre ne fut nommé officier pour ce fait; enfin, Daumesnil, qui perdit sa jambe à Wagram, ne put être à Moscou, cette mutilation ayant mis fin à sa carrière de combattant.

Mais ce souvenir, même erroné, de l'Empereur déchu, montrait en quelle estime il avait pris le glorieux soldat qui, si souvent, s'était exposé pour lui.

Ce siège de Saint-Jean-d'Acre fournit encore à Daumesnil l'occasion de se faire remarquer de Bonaparte, et cette fois, enfin, de recevoir de lui une juste récompense.

A quelques jours de l'épisode que nous venons de retracer, l'armée française tentait un dernier assaut contre la place imprenable. Qui se trouvait en tête? Daumesnil, toujours Daumesnil. Déjà dans la lutte, il avait reçu un violent coup de sabre; mais il continuait quand même à combattre, lorsque soudain un grondement souterrain se fit entendre; le sol se souleva, éclata, et, dans une explosion formidable, projeta au loin l'assaillant trop hardi.

Une mine venait de sauter. Par un bonheur inouï, par cette protection admirable de la Providence qui arrache au danger l'homme auquel elle réserve une tâche à accomplir, Daumesnil ne fut pas atteint. Seules, la blessure déjà reçue et les contusions d'une chute qui eût dû être mortelle l'engourdirent un instant au fond du fossé, où, comme une masse il venait de s'écraser. En un clin d'œil il était debout et s'élançait de nouveau au combat. Mais une fois encore son impavide audace avait forcé l'admiration de Bonaparte ; et cette fois, — la première — il reçut sa récompense : sur le champ, un sabre d'honneur lui fut décerné. Cette flatteuse distinction venait d'être instituée depuis peu de temps dans l'armée ; Daumesnil devait être un des premiers à en bénéficier.

Nous l'avons dit, ce siège de Saint-Jean-d'Acre ne fut pas heureux ; après soixante jours de tranchée et de nombreux assauts meurtriers, Bonaparte ramena en Egypte son armée épuisée. Ce retour fut accompagné de plus de souffrances encore que la marche sur la Syrie. Le découragement d'ailleurs augmentait les fatigues. Les soldats n'étaient pas habitués à l'insuccès.

Ne pas remporter de victoires leur paraissait un déshonneur. Ils murmuraient ; une sorte de colère grondait dans leurs rangs.

Est-ce à cet état d'âme inquiet et plein de doutes que nous devons attribuer, après cette retraite, l'attitude indisciplinée, les mouvements de rébellion que l'histoire signale dans la conduite de notre héros, pendant cette période ? — On ne saurait le dire ; mais tout porterait à le croire si ce levain frondeur dont nous avons souvent signalé la fermentation en son caractère ne suffisait seul à l'expliquer.

L'anecdote suivante, une des plus marquantes, — la plus pénible aussi et la plus dramatique — de sa carrière, fait ressortir, derrière un oubli de respect, derrière un manquement grave à ses devoirs, une

énergie de volonté, une grandeur d'âme qui atténuent la faute.

On était au Caire. Un jour dans un café, Daumesnil, en joyeuse compagnie de camarades, buvait... peut-être un peu largement.

Des officiers généraux entrèrent. Les subalternes négligèrent-ils les marques de respect qu'ils leur devaient? Répondirent-ils violemment à des observations reçues? Dans leurs propos se glissa-t-il quelque allusion choquante aux échecs éprouvés devant Saint-Jean d'Acre? Des menaces furent-elles proférées, des coups furent-ils échangés? — Il serait impossible de le dire, aucun renseignement, aucun détail n'étant arrivé jusqu'à nous sur ce point. Toujours est-il que la chose dut être grave, car Daumesnil et ses camarades, mis immédiatement en prison, passèrent quelques jours après au conseil de guerre.

La punition s'annonçait des plus sévères; elle s'imposait. Placée ainsi en un pays ennemi, entourée de toutes les embûches, sous la menace d'une surexcitation dangereuse, l'autorité ne pouvait se maintenir et se sauver qu'au moyen de cette règle inflexible et nécessaire, la discipline « qui fait la force principale des armées ».

La peine de mort fut prononcée contre les coupables. Ces héros qu'avaient épargnés les obus ennemis, ces hommes de devoir dont le courage avait fait reculer la mort, devaient tomber sous les balles du peloton d'exécution. Quand la décision du conseil de guerre fut communiquée à Bonaparte, une émotion agita son âme pourtant bronzée aux malheurs et aux nécessités de la guerre. Il ne put s'empêcher de se souvenir que parmi ces condamnés, il en était un, Daumesnil, qui, deux fois, lui avait sauvé la vie, et dont le front se couvrait, à ses yeux, comme d'une couronne rayonnante d'actes de courage.

Il voulait au moins le sauver, celui-là. Mais il ne

pouvait casser l'arrêt de la cour martiale sans qu'une requête lui fût présentée. Il dépêcha alors au prisonnier, qui attendait la dernière heure, un de ses aides de camp chargé de lui proposer sa grâce, à la condition expresse, toutefois, qu'il la demandât lui-même.

La réponse fut stoïque : « Jamais, jamais, sans mes camarades ! » L'officier insista, mais il dut se retirer devant la fierté énergique de ce soldat que la perspective de la fin la plus malheureuse ne pouvait abaisser.

Le lendemain, les condamnés furent conduits au lieu d'exécution ; elle commença par les camarades de Daumesnil. Il les vit fusiller jusqu'au dernier sans sourciller. A ce moment, un officier vint encore lui conseiller de demander sa grâce : il s'y refusa.

Il eut le dernier mot. On le reconduisit en prison. Il n'y resta pas longtemps ; les soldats de la trempe de celui-là sont trop nécessaires en temps de guerre pour en priver une armée. Aussi le revoyons-nous à Aboukir le 24 juillet, c'est-à-dire environ un mois après.

Là, ayant encore une fois perdu son grade, Daumesnil reprend la série de ses exploits que son emportement d'une heure avait interrompue.

Au fort de la bataille, il s'empare d'abord de l'éten-dard du Capitan-Pacha. Puis, une troisième fois, l'occasion se présente à lui de sauver la vie à Bonaparte. Debout sur une pièce de canon, le général observait les mouvements et les attaques de l'ennemi. Daumesnil, à cheval près de lui, remarqua tout à coup que cette pièce était visée par une batterie ennemie. Il se pencha, saisit le général et l'enleva. Il était temps ; au même instant, un officier placé derrière Bonaparte sur la même pièce était emporté par un obus.

Par un nouvel acte de dévouement, le soldat gracié venait de payer à son chef sa dette de reconnaissance.

VI

DAUMESNIL DANS LA GARDE CONSULAIRE. — MARENGO. — INSURRECTION DE MADRID. — DAUMESNIL COLONEL. — CAMPAGNE D'AUTRICHE. — WAGRAM. — DAUMESNIL BLESSÉ ET AMPUTÉ. — ÉPISODE DE L'HOPITAL DE VIENNE.

Après de nombreux et brillants succès, venait de se terminer cette campagne d'Egypte, qui pourtant avait été loin de donner les résultats qu'en espérait son organisateur. Bonaparte, à la nouvelle d'une seconde coalition ourdie par toutes les puissances du continent Européen contre notre pays, avait repris le chemin de la France que désolait, pour comble de malheur, la mauvaise administration du Directoire.

On sait avec quel enthousiasme fut accueilli à son débarquement à Fréjus celui que l'on commençait à considérer comme le maître de la situation.

La nouvelle de son arrivée se répandit en France comme une commotion électrique. Aix, Avignon, Valence, Lyon, lui offrirent des fêtes magnifiques. Dans les moindres villages, ce fut une explosion de joie, et à Paris son triomphe fut sans bornes. Les Cinq-Cents (dont l'assemblée, avec les cinq Directeurs formait le gouvernement de la France,) par un mouvement spontané, donnèrent leur présidence à Lucien Bonaparte, frère de Napoléon : c'était l'hommage le plus sympathique rendu au vainqueur d'Italie et d'Egypte. Les partis l'entourèrent et lui proposèrent le

pouvoir. Quelques jours après, le 18 Brumaire (9 novembre), il était nommé consul provisoire en même temps que Sieyès et Roger Ducos ; et le 15 décembre la Constitution de l'an VIII le créait premier Consul, avec Cambacérès et Lebrun.

C'est alors que Bonaparte songea à organiser la garde consulaire, pour laquelle il choisit, entre tous les braves qu'il avait vus au feu, ceux dont la valeur et le courage se recommandaient par les services les plus remarquables.

Daumesnil fut de ce nombre. Il avait reconquis son grade de maréchal des logis et, le 6 mai 1800, il devenait adjudant-sous-lieutenant.

C'est avec ce grade qu'il combattit à Marengo, le 14 juin 1800, où son nouveau corps, la garde consulaire, eut le rôle le plus glorieux. Dans cette circonstance, Daumesnil se montra ce qu'il avait toujours été, follement brave. Un mois après, le 18 juillet 1800, il était lieutenant ; le 1^{er} août 1801, il devenait capitaine.

A partir de ce moment, un profond changement de caractère s'opéra en lui. Le frondeur qu'il était devint un officier respectueux ; le soldat indiscipliné devint un chef esclave des règlements et du service ; mais sa nature bouillante resta la même au combat. De plus en plus éclatèrent son audace et sa bravoure, mises en valeur par son expérience de la guerre. Il se fit remarquer à Austerlitz, le 2 décembre 1805, et méritait quelques mois après le grade de chef d'escadron, le 18 juillet 1806. Il fit la campagne de Prusse, et fut, toujours avec la même gloire, à Iéna le 14 octobre 1806 ; à Eylau le 8 février 1807 ; à Friedland, le 14 juin 1807. Ce héros se taillait des grades dans les victoires.

L'année 1808 le conduisit en Espagne. L'empereur, — car Bonaparte était devenu Napoléon 1^{er} — dans son désir de créer à son empire des appuis en l'entourant de royaumes feudataires, avait manœuvré de façon à obtenir de la branche des Bourbons, qui régnait

à Madrid, son abdication en faveur de Joseph Bonaparte, son frère. Dans cette affaire, Napoléon avait joué un rôle qui ne convenait ni à son caractère, ni à sa force, ni à sa gloire. Il eut lui-même, à Sainte-Hélène, cette appréciation sévère de sa propre conduite en cette circonstance : « Cette malheureuse guerre m'a perdu; elle a divisé mes forces, ouvert une aile aux soldats anglais et attaqué ma moralité en Europe... »

Les Espagnols sentirent l'affront que leur faisait subir cette ingérence dans les affaires de leur pays. Et si l'Espagne officielle s'inclina devant le nouveau roi, le peuple redressa la tête.

L'insurrection éclata partout avec une patriotique fureur : les passions religieuses s'ajoutèrent aux passions politiques pour souffler la lutte. Le clergé prêcha la guerre comme une croisade; et de fait, jamais révolte ne fut plus sacrée que celle que le peuple espagnol soutint alors vaillamment pour la défense de son sol et de ses traditions. La guerre s'éparpilla ; le mouvement devint formidable.

Le 2 mai, tout Madrid se dressait menaçant contre les troupes commandées par Murat. L'arsenal fut dévalisé et le peuple en armes fit subir aux Français des pertes sérieuses. Ce fut à Daumesnil qu'échut le devoir de réprimer cette insurrection imprévue. A la tête de la cavalerie, il conduisit cette charge mémorable qui mit en fuite les habitants organisés pour le combat. Dans cette pénible journée, il eut deux chevaux tués sous lui. Il avait si bien contribué à la répression de ce dangereux soulèvement, que le mois suivant (13 juin) il était fait major, avec le rang de colonel, dans les chasseurs de la garde, et le titre de baron.

Il avait alors trente-deux ans.

A ce moment, il dut rejoindre avec son nouveau régiment la grande armée que Napoléon conduisait sur l'Allemagne pour combattre l'Autriche.

Cette puissance, profitant en effet des embarras que

Napoléon s'était créés en Espagne, nous attaquait de nouveau avec de sérieuses chances de succès.

Dans cette campagne d'un mois, où chaque jour de combat fut un jour de victoire et qui se terminait glorieusement par la capitulation de Vienne (10 mai 1809), le nouveau colonel fut comme jadis le soldat d'une admirable audace. Jamais avec une pareille furie chef de colonne ne conduisit ces charges terribles, ces trombes mortelles, qui ont illustré notre cavalerie. A Eckmühl (22 avril 1809), il fit des prodiges d'énergie et de vigueur. Quelle admirable carrière s'ouvrail devant ce brillant colonel, devant ce preux qui pouvait se dire le meilleur soldat de l'armée française ! Hélas ! sa course n'y devait pas être longue. Quelques jours après, un boulet mutilait ce héros et le retranchait pour le reste de ses jours des rangs des combattants.

Le 6 juillet 1809, l'armée était Wagram. — C'était l'époque, nous dit l'histoire, où la France commençait à se lasser de combattre, même pour vaincre. Napoléon lui-même contemplait avec horreur, le lendemain des grandes luttes, l'ossuaire des combattants de la jeune et de la vieille garde. Il n'avait plus d'ailleurs ses solides troupes de Montenotte, de Lodi, d'Arcole ; — il disait à Augereau : « Tu n'es plus l'Augereau de Castiglione » ; et Augereau répondait : « Rendez-moi mes soldats d'Italie et je vous rendrai l'Augereau de Castiglione. » Beaucoup de jeunes soldats avaient comblé les vides faits dans la grande armée par les colonnes détachées en Espagne. Quelque confiance qu'il eût dans la valeur de ses lieutenants (dont deux, Saint-Hilaire et Lannes, étaient morts à Essling), l'Empereur agissait avec une prudence qui n'était pas exempte de quelque inquiétude : car une agitation dangereuse secouait le sol germanique et espagnol, et la moindre défaite pouvait être l'étincelle qui détermine l'explosion. Mais il avait foi en son étoile ; et avec cet enthou-

siasme éloquent qui faisait vibrer le cœur de ses soldats, il avait mis à l'ordre une proclamation dont les derniers mots retentissaient à l'oreille de tous comme les notes claires des trompettes...

« Nos succès passés, disait-il, nous sont un garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre vue l'ennemi reconnaîsse son vainqueur... »

Oui, il devait le reconnaître! — Une habile manœuvre « unique dans les fastes militaires », dit un historien, a préparé l'action grandiose qui va s'engager. Masséna, tout meurtri encore d'une chute récente, étendu dans une calèche, Mac-Donald, Drouot, Davoust, Oudinot, tous les braves sont là.

Daumesnil aussi est à son poste. L'intrépide colonel, couvert de broderies d'or, montant un cheval superbe, parcourt au galop, sabre en main, le front de son régiment de cavalerie de la garde, « hardie, agile, rude au combat », comme on disait autrefois de la race des Francs. Il porte de rang en rang l'ardeur martiale qui l'anime. D'un geste, d'un mot, il enlève ses escadrons : Deux fois, avec ce superbe sacrifice de la vie, dont plus récemment, hélas ! d'autres braves nous ont donné le spectacle à Reischhoffen, — saluons leur souvenir ! — deux fois Daumesnil conduit la charge : Deux fois il en revient.

« Une idée divine a pénétré dans son âme, dit un de ses biographes, l'idée de la persistance de la personne humaine qui fait braver les ombres de la mort, en jetant des palmes immortelles dans les balances du combat ! »

Cette chevauchée à fond de train figure au loin, sur les hauteurs, le jet d'un bloc de granit lancé dans les airs par la bouche d'un volcan.

La troisième charge commence : Daumesnil est cette fois en face des batteries rugissantes de l'ennemi. Tout à coup, son cheval fait un écart et s'abat : un

boulet vient d'éventrer la bête et de briser la cuisse au cavalier.....

Ce fut pour tous, soldats et officiers, une douleur poignante.

Les uns regrettaien le vaillant chef qu'ils suivaient avec une affection et un dévouement sans réserves. Les autres plaignaient le camarade glorieux que toute l'armée connaissait. Il semblait à tous ces braves que la Providence eût commis une faute en cessant de veiller sur le héros.

C'était sa vingt-troisième blessure; dix-neuf chevaux déjà étaient tombés sous lui ! Hélas, il tombait, lui aussi, dans son triomphe !

En un instant, il fut entouré. Ce fut sur le champ de bataille même qu'il fut amputé par le célèbre docteur Larrey, l'illustre chirurgien militaire, inventeur et organisateur des ambulances volantes, qui mérita le beau surnom de « Providence du soldat ».

Le colonel invalide fut transporté à l'hôpital de Vienne, où il fut placé dans une chambre déjà occupée par un autre officier, le général Corbineau, gravement blessé aussi.

Eh bien, croirait-on, qu'ainsi couché sur son lit de douleur, privé de forces, pouvant à peine se remuer, Daumesnil trouva là encore le moyen d'ajouter un acte d'un touchant courage à tous ceux qui, déjà, l'avaient fait célèbre ?

C'est qu'il est de ces natures d'élite, pour lesquelles tout est prétexte à dévouement, tout est occasion pour un trait d'héroïsme.

Dans ce corps mutilé, brisé par le mal, veillait l'âme invulnérable qui ne pouvait se résoudre à rester inactive quand une belle action se présentait à accomplir.

Un jour, dit-on, pendant que les deux blessés supportaient stoïquement les souffrances que leur imposait leur état, une fête eut lieu à Vienne. Des

réjouissances publiques, agrémentées d'illuminations magnifiques; avaient été annoncées. Tout le monde y courait, et le personnel de l'hôpital fit comme tout le monde. Pendant quelques heures, tous les services furent abandonnés, et les malades restèrent seuls. Daumesnil et le général Corbineau dormaient. Le premier, enfin, s'éveilla. A peine eut-il ouvert les yeux, qu'un bruit insolite attira son attention : Il lui semblait qu'un filet d'eau coulait en rigole, tombant du mur voisin...

Il appelle son compagnon, une première, une deuxième fois, puis plus fort... Le général ne répond pas. Inquiet Daumesnil, avec des efforts et des souffrances inouïes se lève, se traîne sur les mains et de son pied valide jusqu'au lit de son chef ; — il le trouve évanoui ! L'appareil s'étant déplacé, sa blessure s'était ouverte et il baignait dans son sang qui coulait en inondant le plancher... Daumesnil appelle, il crie... personne ne vient !

Que faire ? L'hémorragie s'accentue et peut coûter la vie au général. Il faut le sauver. — Rassemblant alors ses forces, ne songeant plus au danger que va lui faire courir son imprudence, bravant les atroces douleurs qu'il éprouve, Daumesnil gagne la porte, se roule lamentablement dans l'escalier contre la rampe à laquelle il se cramponne ; il descend ainsi deux étages ; enfin, il est au seuil de l'hôpital ! Alors, avec l'énergie du mourant, il appelle de tout ce qui lui reste de voix, — et c'était peu. — On l'entend pourtant : on accourt ; il était temps, son énergie n'a pu le tenir davantage ; il tombe évanoui.

On le relève, sans connaissance, on le remonte à sa chambre où l'on peut enfin donner au général Corbineau les soins pressants qu'exige sa faiblesse voisine de la mort.

Quelques instants après, tous deux reprenaient connaissance ; et comme le général Corbineau, mis au



Bataille de Wagram.

courant de l'acte courageux du camarade qui venait de lui sauver la vie, s'inquiétait de l'état où l'avait pu mettre ce danger imprudemment bravé, le jeune colonel tourna vers lui sa tête, et pour calmer ses appréhensions, lui dit gaiement avec un sourire :

— Ah ! vous savez, mon général, que moi aussi j'ai été voir les illuminations !

Le voilà bien cet esprit délicat, franc et gai, audacieux et charmant, vaillant et dévoué, et souvent modeste aussi, qui fait la gloire de notre caractère français; comme il réunissait toutes ces belles qualités, ce soldat incomparable qui, simplement, sans forfanterie et par la poussée seule de ces grands sentiments, ne cessa d'accomplir les plus brillantes actions.



VII

MARIAGE DE DAUMESNIL. — SA NOMINATION AU COMMANDEMENT DE VINCENNES. — VINCENNES BLOQUÉ. — RÉPONSE CÉLÈBRE DE DAUMESNIL A LA SOMMATION DE L'ASSIÉGEANT.

Ici commence la deuxième phase de l'existence de Daumesnil.

Elle a pris fin pour lui, cette vie de combats si glorieuse ! Nous ne le verrons plus enlever des drapeaux, sauver la vie à ses chefs, enfoncer comme un coin d'acier, dans les rangs ennemis, les escadrons dont il conduit la charge ! Pendant ses tristes heures d'hôpital, durant les langueurs énervantes de la convalescence, que d'amers regrets durent assaillir l'âme de ce bouillant officier à la perspective de la vie sédentaire qui l'attendait, au souvenir des brillants faits d'armes accomplis dans le tourbillon de ces belliqueuses phalanges, — ensevelies, hélas, dans leur gloire, — et auxquelles il se jugeait peut-être malheureux de survivre en les pleurant !

Vers la fin de 1809, l'armistice de Znaïm, suivi bientôt de la paix de Vienne, étaient signés lorsque Daumesnil put rentrer en France.

Sa guérison terminée, une consolation aux épreuves de la guerre se présenta à lui ; en février 1812, il épousa la fille de Garat, gouverneur de la Banque de France; en même temps, il était fait commandeur de la Légion d'honneur et général de brigade.

C'était à ce moment que l'empereur préparait cette terrible et désastreuse campagne de Russie qui devait être le commencement de sa mauvaise fortune. Avant de partir, il avait décidé, par mesure de prévoyance, que tous les approvisionnements de matériel et de munitions seraient concentrés à Vincennes, d'où ils partiraient en temps voulu.

Il fallait pour ce poste et pour la garde de ces précieuses ressources un homme dont la vaillance fût égale à l'honneur : sans hésitation, il songea à Daumesnil, et le nomma gouverneur de cette place.

— J'ai besoin, lui dit-il, d'un homme sur lequel je puisse compter, et j'ai pensé à vous.

Cette confiance ne pouvait être mieux placée.

Franchissons une année ; nous allons voir avec quelle droiture et quelle énergie Daumesnil sut s'acquitter de son importante mission.

Nous sommes en 1814. De tous côtés, malgré des prodiges de valeur et de stratégie, la fortune a été contraire à nos armes. La retraite de Russie avait écrasé l'armée et porté un coup mortel à la puissance de Napoléon. — Quarante-sept généraux avaient été frappés. La démorisation s'infiltrait dans les rangs. Le manque de ressources et l'incendie, allumé sur l'ordre du gouverneur de Moscou, le froid enfin, avait achevé l'œuvre de destruction et de découragement.... Puis la retraite d'Allemagne avait suivi, coûtant à la France le meilleur de son sang. Là encore, il avait fallu reculer sans avoir été vaincu. Une retraite glorieuse s'était changée en désastre !

Notre pays était envahi.

Pour le sauver, il eût fallu un réveil unanime de l'esprit national. « Mais le ressort était brisé, dit Duruy ; le peuple des villes et des campagnes qui, seul, avait encore du dévouement pour l'Empereur, était désarmé ; au moment où il eût fallu que la nation tout entière se serrât autour de Napoléon, les libéraux

donnaient le signal d'une opposition intempestive et malheureuse. Ses ennemis profitèrent habilement de ces premiers symptômes de lassitude et de défec-tion prochaine..... » L'Empereur engagea une lutte suprême, qui fut sa campagné de France : Mais qua-tre batailles, dont douze victoires en un mois, ne purent arrêter l'invasion. Paris se défendit à peine. L'ennemi put, à Grenelle, s'emparer de toute la pou-dre et de tous les approvisionnements qui y étaient massés... Pourtant l'étranger, étonné de sa victoire, ne marchait qu'avec une sorte de crainte respectueuse, et avec la plus grande modération.

Au milieu de cet affaissement général, une place, une seule, continue à faire tonner toutes ses bouches à feu et à intimider l'ennemi. C'est Vincennes, dont le commandant, le général Daumesnil, s'acharne à la résistance, quoique aucun espoir de salut ne lui reste.

Ses ressources en munitions et en vivres s'épuisent. Il sait qu'il n'en peut recevoir de nulle part, et que tenter une trouée est impossible aussi, aucune jonction utile ne pouvant s'opérer. N'importe, Daumesnil restera à son poste ! On lui a confié l'honneur d'une place, il le rendra intact. Il a éloigné du danger sa femme et ses enfants, et, resté seul à son devoir, il veille nuit et jour, ne cessant d'inquiéter l'assié-geant par des sorties répétées.

Un parlementaire, un jour, se présente à lui. Il vient sommer le général de se rendre...

A cette insolente injonction, le général, avec un regard de mépris, riposte par sa célèbre parole :

— *Je vous rendrai la place lorsque vous me ren-drez ma jambe !*

Déconcerté, l'ennemi le menace alors de le prendre par la famine :

— Essayez, répondit-il simplement.

— Eh bien, nous vous ferons sauter ! insiste-t-on.

— Voilà, répliqua-t-il aux envoyés en leur désignant ses magasins, dix-huit cents milliers de poudre ; je commencerai, nous sauterons ensemble ! »

On l'en savait capable ; on s'en tint là. L'ennemi dut se contenter de faire le blocus de la place.

La capitulation de Paris arriva (31 mars 1814). Daumesnil n'ouvrit pas ses portes ; il voulait lutter encore.

Pourtant, aux termes de la suspension d'hostilités signée par Marmont, une grande partie du matériel de guerre placé en dehors de Vincennes devait être, dans un délai très bref, livré aux ennemis. Dans la nuit qui précédait le jour fixé pour cette livraison, Daumesnil se mit à la tête de ce qui lui restait de cavaliers. En un tour de main, pour ainsi dire, il ramena dans le donjon les fusils, les canons, les munitions et tout le matériel qu'on put entraîner. C'était un sauvetage de près de quatre-vingt-dix millions, opéré en un coup de main de nuit. — Sous l'action patriotique du commandant de place reparaissait le hardi soldat d'autrefois.

Le lendemain, les alliés réclamaient le matériel qui leur était dû.

— Venez le prendre ! leur fit fièrement répondre le général.

Ils n'essayèrent pas.

... La déchéance de l'Empereur était prononcée peu après (3 avril 1814), la constitution nouvelle était adoptée, Louis XVIII était déjà sur le trône, que Daumesnil laissait encore flotter sur la citadelle le drapeau tricolore. Enfin, la voix aimée et persuasive de M^{me} Daumesnil, revenue de Paris à Vincennes à travers mille obstacles, mille dangers, le mit au courant du changement de gouvernement.

Loyallement, alors, le général se décida à rendre sa place et à présenter son épée au roi.

VIII

DAUMESNIL GOUVERNEUR DE CONDÉ-SUR-L'ESCAUT — LES CENT JOURS — DEUXIÈME BLOCUS DE VINCENNES. — DÉFENSE DE DAUMESNIL L'INCORRUPTIBLE. — SA MISE A LA RETRAITE.

Louis XVIII sut honorer le courage et les brillants services de l'ancien officier de Napoléon. Il le fit aussitôt chevalier de Saint-Louis et lui donna le commandement de Condé-sur-l'Escaut.

Soldat respectueux et fidèle à son devoir, le général Daumesnil accepta le poste, et s'y conduisit comme toujours, avec le culte absolu de l'honneur et de la parole donnée.

Mais son indignation était grande, et de sourdes colères grondaient en lui en apprenant le détail des trahisons, des défections, des manques d'énergie qui avaient amené la chute de son Empereur, qu'il croyait invincible. L'immortelle campagne de France, chère à tous les coeurs patriotes, lui laissait lamer regret de voir inutiles et perdus tant d'efforts gigantesques, tant de coups glorieux ! Brienne, Champaubert, Montmirail, Montereau, Craonne ! tant de sang, tant de valeur, tant d'espérances perdus !

Aussi comme il dut battre, le cœur de l'ancien colonel de la grande armée, lorsque, le 21 mars 1815, il apprit que la puissante voix de Napoléon, accourant de l'île d'Elbe, venait encore sonner le rappel des braves par cette fameuse proclamation :

« Soldats ! Venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef ! Son existence ne se compose que de la vôtre ; ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres ; son intérêt, son honneur et sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur, votre gloire... La victoire marchera au pas de charge ! L'aigle avec les couleurs nationales volera de cloche en cloche jusqu'aux tours de Notre-Dame ! » Esclave de sa parole, le général Daumesnil attendit pourtant : Mais les Bourbons partis, comme les soldats reprenaient « les cocardes religieusement gardées depuis dix mois au fond des sacs », le commandant de place sortit de son étui le drapeau de ses grands jours, dont les trois couleurs, dès l'aube du 20 mars, se reflétèrent fièrement dans l'Escaut.

Quinze jours après l'empereur lui rendait le commandement de Vincennes qui redevenait l'arsenal des opérations militaires.

Mais le désastre de Waterloo arriva. L'étranger envahit de nouveau la France, et pour la seconde fois Daumesnil cerné dut défendre son fort contre des ennemis nombreux et décidés. Vaillamment il se disposa à soutenir le siège. Né pouvant espérer vaincre, il voulait lutter jusqu'à la fin, jusqu'à la mort s'il eût fallu.

Monté sur un gros cheval de brasseur, d'allure lourde et paisible, à la tête d'un bataillon de vétérans, il faisait continuellement des sorties, inquiétait l'assiégeant, lui faisait perdre des hommes sans sacrifier les siens. L'un de ces coups de main fut aussi heureux que hardi : il rentra ramenant deux cents pièces de canon, des caissons, cinq mille fusils. C'était encore sa vieille troupe d'autrefois qui avait fait cette prise ; et comme elle rentrait, sans perte d'hommes, et joyeux de son succès, le général regardant, railleur, les nombreuses jambes de bois qui figuraient dans les rangs, jadis si noblement éprouvés, il eut un bel éclat de rire :

— Ils ne savent pas jouer, dit-il, pas une boule de fer n'a renversé une quille !

Comme elle est bien française, cette saillie de bonne humeur, narguant le danger, et souriant devant la mort, selon l'expression du bardit gaulois. Ils furent tous ainsi ces héros de la grande épopée napoléonienne, bras courageux et main généreuse, hardiesse indomptable et gaieté enivrante. Ne nous a-t-on pas conté les saillies de Junot et ne vit-on pas à Castiglione au début de la bataille, Augereau fou de joie « d'entrer dans la danse », simuler de son sabre terrible un coup d'archet sur un violon imaginaire, et, quelques heures après, l'ancien professeur d'escrime était fait duc de Castiglione.

Mais revenons à Daumesnil, qui lutte toujours pour la défense de sa bicoque illustre, devenue d'une telle importance que maintenant elle était considérée à Paris comme le dernier refuge du drapeau français.

C'est qu'il commandait, le brave, à des braves comme lui. C'est que ses clairons et ses tambours n'étaient pas habitués à sonner ou à battre la chamade pour entrer en composition avec un ennemi vainqueur. C'est qu'il avait le droit d'écrire sur les murs de son fort cette héroïque légende : « Ici on meurt, on ne se rend pas ! »

Les sorties fatiguant l'ennemi qui désespérait de venir à bout de tant de bravoures unies, ce dernier songea, comme jadis, à intimider l'indomptable assiégié. Daumesnil fut menacé de se voir couper l'eau qui alimentait le château; il sourit à cette menace. Mais comme elle recevait un commencement d'exécution par des travaux entrepris du côté de Montreuil, il se décida à écrire à Blucher.

Sa lettre, dit-on, ne fut ni longue ni courtoise; il se bornait à avertir le prussien que le jour où l'eau manquerait tout à fait, le fort sauterait.

Blucher savait ou avait pu l'apprendre que Daumes-

nil était homme à ne pas hésiter devant cette extrémité; il calcula, en outre, que pareille solution serait une défaite pour lui : il lui paraissait indubitable, en effet, qu'une bonne partie des troupes assiégeantes sauterait avec les assiégés. Il refléchit donc et plia devant ce simple avertissement. Il fit arrêter les travaux.

On prête à ce propos au général prussien un mot que, probablement, il n'eut pas l'esprit de prononcer :

— Ce diable d'homme, aurait-il dit, va se fâcher tout à fait si je ne lui mets pas un peu d'eau dans son vin.

L'épaisseur habituelle des plaisanteries allemandes ne peut guère nous donner à croire que celle-ci puisse être attribuée à Blucher.

Ne serait-elle pas plutôt de Daumesnil lui-même ?

— L'assaut restait sans effet. — La menace n'avait pas réussi. Blucher, après réflexion, crut avoir trouvé le moyen de venir à bout de son terrible ennemi. Il pensa que si le gouverneur de Vincennes était invincible, il ne serait sans doute pas incorruptible.

Et il essaya de le corrompre ; il offrit de l'argent au soldat d'Arcole, au héros de tant de combats, au fidèle dépositaire du matériel de l'armée, à l'homme que l'Empereur avait entre tous choisi comme plus digne de sa confiance pour la garde de l'honneur et des intérêts de nos armes !

Nous allons dire quelle fut, une fois de plus, la glorieuse attitude de notre général. Mais avant il nous faut exprimer avec la plus patriotique indignation notre mépris pour le misérable procédé de cet assiégeant au courage mal équilibré, qui, n'ayant plus confiance en ses armes, cherche à acheter un avantage que ni la valeur de ses soldats ni sa tactique n'ont pu lui conquérir. Les voilà, les victoires allemandes ! Ou par le nombre écrasant, ou par la corruption ! Oh la belle gloire, que celle que l'on achète avec de l'or ! Les

belles victoires que celles que l'on remporte par l'achat des traîtres !

La belle estime qu'inspire un ennemi qui compte plus, pour ses conquêtes, sur ses trésors que sur ses armes !

Ce fut par écrit, le fait est avéré, que le général Prussien, dans le but secret de mettre la main sur le trésor de Vincennes, offrit au gouverneur de cette place un million en or. On couvrait cette offre méprisable des fleurs les plus flatteuses : on essayait de persuader au vaillant soldat qu'en acceptant il ferait un acte d'humanité tout en enrichissant sa famille.

Celui qui risquait ce marchandage honteux, croyait, jugeant Daumesnil d'après lui-même, que ces vils sentiments d'intérêt se pourraient associer dans l'âme de son ennemi à la chevaleresque valeur de ce dernier.

La déception du Teuton dut être grande, et dure la leçon qu'il reçut, lorsque le Brave, avec la fierté indignée qu'eussent témoignée les Gaulois nos aïeux, répondit :

— Mon refus servira de dot à mes enfants !

Mais il garda la lettre ; et ce document, dit M. Eugène Magne « fut une lettre de change tirée sur l'immortalité ».

On a discuté cette réponse du général Daumesnil. Hélas ! n'a-t-on pas toujours discuté aux héros leurs titres les plus réels à la célébrité ? Mais sur quoi, en vérité, la contradiction pourrait-elle s'établir sérieusement en cette occasion ? Puisqu'il est prouvé que Daumesnil refusa l'or étranger, puisqu'il saute à l'esprit de tous ceux qui connurent ou étudièrent la grandeur de son caractère, que cette parole est digne de sa nature antique, comment rejeter comme improbable ce cri de son cœur patriote. Il nous plaît d'admirer et d'enseigner à nos enfants la sublime réplique de la mère des Gracques présentant ses enfants comme ses « riches et admirables joyaux ».

La réponse de Daumesnil n'est-elle pas sœur de celle de l'illustre Romaine? L'homme qui tous les jours sacrifiait sa vie pour son honneur n'est-il pas le frère des héros de l'histoire de Rome?

L'allemand, quoi qu'il en soit, dut attendre.

Cette fois encore le gouverneur de Vincennes ne consentit à mettre bas les armes que devant le gouvernement français. Après un blocus de près de cinq mois, il sortit de son fort emportant avec fierté le drapeau qu'il avait noblement défendu jusqu'au bout; il quittait sa place pauvre d'argent ou d'or, mais riche de patriotisme et d'honneur.

Tout Paris acclama le vaillant soldat, dit un de ses historiens; son nom était répété partout avec des larmes d'attendrissement. Le peuple le portait aux nues. — Le gouvernement de la Restauration le mit à la retraite.

Ici un souvenir se présente; Marceau, quand on lui demanda ce qu'il voulait de la République pour l'indemniser de ses pertes, répondit simplement: « Mon sabre! »

La Tour d'Auvergne, « le premier grenadier de France », répondant aux offres que lui faisait la Convention en récompense de sa bravoure, demanda simplement... une paire de souliers.

Ainsi furent ces hommes de désintéressement et de dévouement, ces hommes probes, à la conscience tranquille, au visage serein, dont on pourrait multiplier les exemples et les noms.

Les Dugommier, les Championnet moururent pauvres; ces nouveaux Aristides ne laissèrent pas de quoi subvenir aux frais de leurs funérailles, alors que la Patrie reconnaissante consacrait leur mémoire au Panthéon.

Mollien quitta le *Trésor* n'emportant que l'honneur. Daumesnil fut de ceux-là.

Au moment où il fut rayé des contrôles d'activité,

le 1^{er} janvier 1816 (singulières étrennes, il en faut convenir), il avait environ 35.000 fr. de dotations diverses et 25.000 fr. de traitement; en tout 60.000 fr. par an — et ce n'était certes pas trop de cela pour le grand soldat qui illustrait son pays alors que tant d'autres qui l'ont trompé jouirent longtemps de revenus bien supérieurs.

Du jour au lendemain, il se trouva réduit à la solde de retraite, lui qui avait refusé le million de l'étranger, lui qui avait sauvé 86 millions à la France rien que dans le matériel de Vincennes!

Il n'eut pas une plainte! Edifié sur le nombre des vrais amis, il se retira, et, pendant quinze ans — jusqu'en 1830 — fut oublié dans son ermitage orné de tilleuls. Il y vécut avec une résignation fière, une honnêteté modeste, entouré quelquefois de ses compagnons de gloire — « pauvre et mutilé » — selon l'expression transparente de Béranger dans sa chanson du « Vieux Drapeau ». Il n'eut pas une minute de rébellion. Quoique penchant vers l'opposition libérale, il ne trempa dans aucune conspiration; c'était le lion au repos.



IX

RETOUR DE DAUMESNIL AU COMMANDEMENT DE VINCENNES. — SA CONDUITE DEVANT L'ÉMEUTE.

Mais le vieux lion ne pouvait être oublié ; après la Révolution de 1830, Daumesnil rentra pour la troisième fois à Vincennes en qualité de gouverneur. C'était une sorte de retraite honorable qu'on lui donnait pour récompenser une carrière glorieuse dévouée tout entière à la France.

Ce retour à la défense du drapeau lui rendit toute son ardeur ; il redevint d'un coup le Daumesnil des anciens jours, le gouverneur à l'œil vif, à la parole prompte et vibrante ; et quoique tout semblât lui présager une fin de carrière calme et exempte d'orages, il eut bientôt à faire preuve de ce sang-froid et de cette énergie qui ne l'avaient jamais abandonné ; il montra une fois de plus que les hommes comme lui ne savent pas transiger avec leur devoir. Grand soldat, il dut prouver qu'il était aussi grand citoyen, qu'il savait unir au courage guerrier le courage civique. Tous les deux ne sont qu'un en France, et si on les distingue, c'est parce que l'un est plus impétueux, l'autre plus tranquille, même dans un seul homme.

Voici le récit de ce nouvel acte de courage.

La révolution de Juillet venait de se produire ; le roi était en fuite. Ses ministres, rendus responsables, étaient enfermés à Vincennes. On les avait confiés à

la surveillance du général Daumesnil, en attendant que la cour des Pairs statuât sur leur sort. Le peuple de Paris accusait ces hommes d'avoir été les mauvais conseillers du roi et l'instrument de l'oppression. Il était exaspéré contre eux. Or, à la suite d'une adresse où avait été proposée l'abolition de la peine de mort, question pourtant depuis longtemps agitée — une partie de la population, croyant voir dans cette instance particulière l'intention détournée d'assurer l'impunité des ministres en accusation, se porta irritée et tumultueuse du Palais-Royal au donjon de Vincennes.

Elle arriva jusqu'aux portes du fort, réclamant à grands cris la tête des coupables. Elle voulait qu'on les lui livrât pour qu'elle en fit justice elle-même. Une clamour immense s'élevait au dessus de cette populace ivre de fureur, aveuglée par sa colère.

Le général gouverneur de Vincennes apparut. Il fit abaisser le pont-levis, et, s'avancant, il prononça froidement cette courte allocution, d'une voix ferme :

« Que voulez-vous ? La tête des accusés, dites-vous ? Sachez qu'elles n'appartiennent qu'à la loi ? — Vous ne les auriez qu'avec la mienne ! — Retirez-vous, ne souillez pas votre gloire. »

Alors, pareille à ces vagues furieuses, qui, devant le roc inébranlable, se brisent, se calment et couvrent l'obstacle de leur caresse murmurante, cette multitude terrible qui tout à l'heure demandait du sang et poussait des cris de mort, cette houle effrayante s'apaisa, se tut un instant, et, reconnaissant son héros populaire, le salua d'un cri immense :

— Vive Daumesnil ! Honneur à la « jambe de bois ! »

Le courageux soldat venait d'exposer sa vie en bravant l'impopularité. Le peuple lui rendait le plus glorieux hommage en ce vivat sorti du cœur. C'était un triomphe remporté sur la force par l'ascendant de l'énergie et de la loyauté.

La belle conduite du général Daumesnil devant l'émeute préserva d'une tache la révolution de Juillet.

En outre, il acquit l'honneur d'avoir sauvé des hommes qui, étant ministres, l'avaient dédaigné, lui, l'un des héros de la France, des gouvernants dont il avait eu personnellement à se plaindre.

Mais son désintérêt alla plus loin encore. Un peu plus tard, il sut leur rendre le bien pour le mal, en les protégeant de nouveau, oublieux de ses griefs, de ses rancunes personnelles, n'ayant plus de mémoire que pour les devoirs de l'humanité.

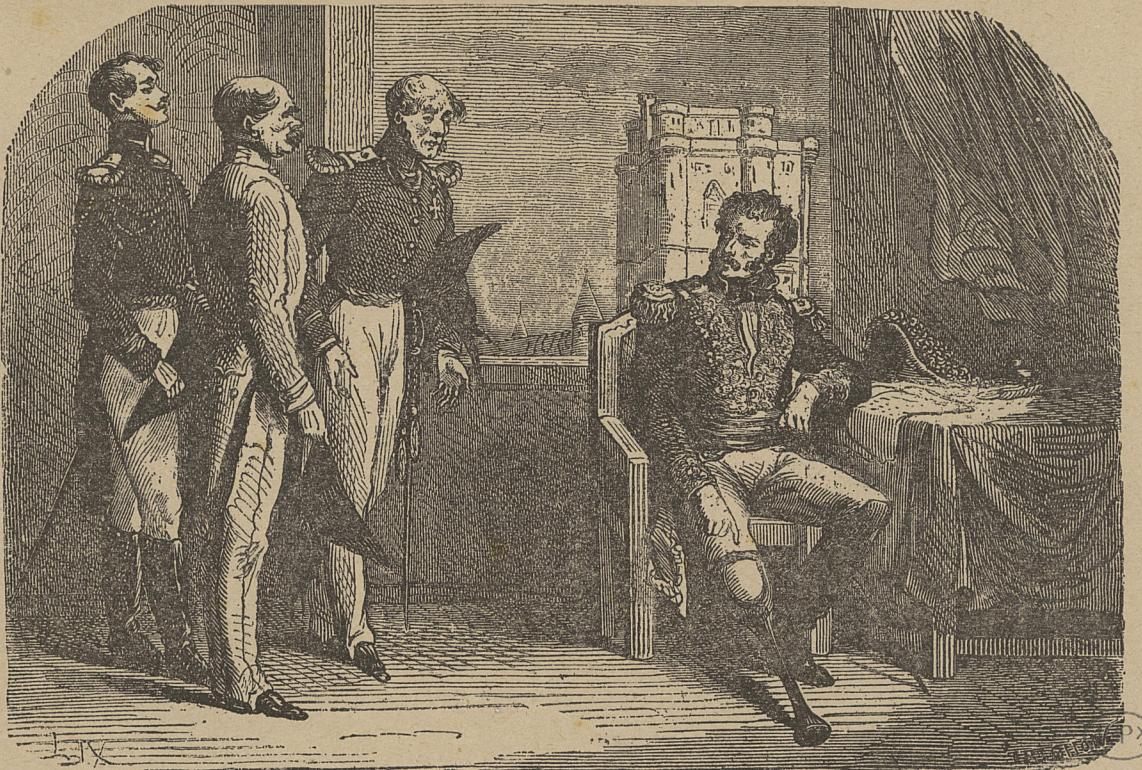
Voici quel récit fait M. E. Gœpp de la conduite du gouverneur de Vincennes en cette circonstance :

« Lorsque l'enquête préalable sur le procès des ministres fut terminée et qu'ils durent comparaître enfin devant la cour des Pairs, on vint de nuit les chercher au château de Vincennes. Cette précaution avait été prise pour empêcher une catastrophe probable, vu l'état d'effervescence où se trouvait alors la population de Paris. Il fallait, en effet, traverser un faubourg renfermant une population nombreuse, mal disposée et toujours prête à se soulever. Le tenter en plein jour eût été une imprudence.

Quand les personnes chargées de transférer les prisonniers du fort au Luxembourg arrivèrent au donjon, M. de Chantelauze, l'un des accusés, était au plus mal. Depuis plusieurs jours déjà, il souffrait cruellement : la veille, il avait eu une crise terrible ; bref, il était hors d'état de supporter les fatigues de la route. On voulait l'emmener sans tenir compte de son état. Daumesnil s'y opposa,

— Vous n'aurez pas cette cruauté, dit-il. Laissez M. de Chantelauze se remettre, je vous jure sur mon honneur de soldat qu'il sera demain au Luxembourg. Je l'y conduirai moi-même, et je le défendrai contre l'univers entier. »

« Le lendemain, en effet, Daumesnil revêtit son



Je vous rendrai la place lorsque vous me rendrez ma jambe (p. 45).

grand uniforme ; il fit monter le prisonnier dans sa voiture et prit place à ses côtés. Puis, avec un rare sang-froid, il se rendit au Luxembourg, traversant sans scurciller la foule agitée et menaçante, mais muette devant ce grand exemple donné par un homme qu'elle aimait et qu'elle avait appris à respecter. Il fit tout ce long trajet lentement et au pas de ses chevaux, de peur de fatiguer le malade, et ne se retira qu'après l'avoir remis entre les mains du commandant du Luxembourg, dans la cour même du palais. »

La grandeur d'âme, la courtoisie généreuse avec laquelle le général Daumesnil traita ses prisonniers est d'ailleurs attestée par deux lettres que lui adressaient, quelque temps après leur transfert de Vincennes à Ham, le comte de Peyronnet et le comte de Guernon-Ranville.

« Le séjour de Ham, dit le premier, quoique fort triste, est cependant un peu moins tumultueux et plus favorable à l'étude que celui de Vincennes. Mais cela n'efface pas le regret que j'éprouve de n'être plus dans un lieu dont vous ayez le commandement.

» Agréez, général, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et du dévouement le plus absolu. »

Et M. de Guernon-Ranville dit :

« On nous assurait dernièrement que vous étiez chargé de je ne sais quelle inspection qui vous amènerait dans cette bicoque que les bons Picards nomment un *château-fort*; vos anciens hôtes auraient été charmés d'une circonstance qui leur aurait procuré le plaisir de vous voir et de vous exprimer combien ils ont été profondément touchés de la loyauté et des égards avec lesquels vous avez rempli envers eux vos pénibles devoirs.

» Si l'hommage d'un pauvre prisonnier n'est pas entièrement indigne des dames, j'ose mettre le mien aux pieds des nobles châtelaines de Vincennes. »

X

MORT DE DAUMESNIL. — SES FUNÉRAILLES. — SOUSCRIPTION
NATIONALE.

Au mois de mars 1832, la position de Daumesnil fut menacée. La commission de l'état-major des places proposait la suppression du commandement de Vincennes. Mais la Chambre des députés rejeta cette proposition à l'unanimité moins une voix. Nous ne savons plus qui écrivit, même, à ce moment, que la « jambe de bois » devait mourir à Vincennes.

Triste présage que cette parole ! Après ce haut témoignage de confiance et de sympathie reçu des représentants de la nation, Daumesnil venait d'être promu au grade de lieutenant-général (général de division), lorsqu'il fut atteint par le choléra. Ce sauvage ennemi, qui désolait la France, vint surprendre en sa forteresse ce brave qu'avait épargné le feu de vingt batailles, et que, dans la journée de Wagram, la brutalité du canon n'avait fait qu'entamer.

Ce fut le 17 août 1832, qu'après une courte agonie, il rendit l'âme.

Il y eut partout une douleur profonde à la nouvelle de la mort du soldat illustre qui, dans tant de combats, avait laissé son sang en échange de la victoire ; qui avait été grand dans la prospérité, plus grand encore et plus fier dans le revers ; dont les faits héroïques étaient inscrits dans nos fastes militaires, pour la con-

solation des malheurs de 1814 et 1815 ; auquel enfin Vincennes, en témoignage d'admiration et de reconnaissance, avait offert une épée d'honneur, Vincennes l'honora encore en votant la concession perpétuelle et gratuite du terrain sur lequel le général gouverneur du fort fut inhumé !

Immense fut le cortège qui accompagna le « Brave » au champ du repos. — Officiers généraux de toutes armes, ambassadeurs, magistrats, députations des garnisons, écoles militaires, se pressèrent autour de son cercueil.

Au bord de la tombe, M. Dupin aîné, l'un des orateurs les plus brillants de la Chambre dont il fut président, fit entendre une improvisation émue que terminaient ces belles paroles :

« Sommeille en paix, ô brave, dans la terre que tu as sauvée ! Ton âme est au ciel, ton nom est à l'histoire, tes enfants sont à la France !

Il fallait, en effet, songer à la famille qu'il quittait.

Le général, comme le dit encore à ses funérailles un de ses compatriotes périgourdins, « ne laissait comme héritage que le souvenir de ses services ».

Le gouvernement présenta à la Chambre un projet de loi tendant à accorder à la veuve de Daumesnil une pension de 6,000 francs. La proposition fut favorablement accueillie et un premier vote même en assurait le succès, lorsqu'une hésitation s'étant élevée sur la majorité, il dut être procédé à un tour de scrutin secret. Et cette fois, malgré le chaleureux discours de M. Dupin, qui avait rappelé que Daumesnil, mort pauvre, n'avait, au temps où il l'eût pu, « voulu ni se vendre ni se rendre », cette fois le projet fut définitivement rejeté.

Alors des protestations s'élevèrent de toutes parts. L'opinion publique se souleva à l'idée que la France refuserait une vie digne et honorable à la famille du grand soldat qu'elle pleurait. Des souscriptions s'ou-

vrirent partout. A Vincennes, M. Dupin s'inscrivit un des premiers. A Périgueux, les listes furent nombreuses et longues. Les officiers du 32^e, alors en garnison dans cette ville, se firent un devoir d'y faire figurer leurs noms.

M^{me} la générale, veuve Daumesnil fut, en 1851, nommée surintendante de la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis.



XI

HOMMAGES RENDUS A LA MÉMOIRE DE DAUMESNIL.

Deux statues ont été élevées à Daumesnil, toutes deux semblables, l'une à Vincennes, l'autre à Périgueux. Le sculpteur s'est magnifiquement inspiré de la parole si fière et si gauloise du général répondant aux envoyés de l'ennemi en 1814 :

« Quand vous me rendrez ma jambe, je vous rendrai la place ! »

Appuyé sur sa jambe valide, montrant l'autre du doigt, avec, dans les traits et le geste, cette contraction violente qu'amène la colère, le général de bronze semble vociférer encore. Il fait glisser une émotion au cœur du passant ; pour fixer le souvenir de ce héros dans la mémoire de la jeunesse, le statuaire ne pouvait mieux choisir l'attitude des on sujet.

Deux dates : 1814-1815, gravées dans le granit du socle et entourées de branches de laurier figurent sur un côté du piédestal. De l'autre, en relief, le fort de Vincennes dernier théâtre des exploits de notre héros.

L'inauguration de la statue de Périgueux eut lieu le 28 septembre 1873. La veuve de l'illustre général présidait à cette solennité. Le maire et les délégués de Vincennes, le commandant du fort de Vincennes, Gambetta, le général Carrey de Bellemare, émule de Daumesnil, celui-là, qui sut sauver le fort de Bitche

de la capitulation en 1870 rehaussaient de leur présence l'hommage rendu au glorieux mutilé.

Déjà depuis longtemps la chanson s'était emparée de ce nom populaire, et la « jambe de bois » avait été célébrée par les plus modestes poètes, même les plus ignorants des détails de sa gloire. Parmi ces « couplets » que nous, nous avons entendu courir de bouche en bouche, nous citons les suivants avec le plaisir que procure toujours un souvenir d'enfance :

Il est un nom qu'aux provinces rivales,
O Périgord, tu dis avec fierté !
En traits brillants inscrit dans tes annales
Il sera cher à la postérité
De Daumesnil c'est le nom populaire,
Par nos guerriers applaudi tant de fois :
Je le salue avec la France entière !
Honneur au « Brave à la jambe de bois ».

Et dans la dernière strophe, le poète s'adressant au bronze exprime le vœu, réalisé maintenant :

« Deviens bientôt son image fidèle
Et pour toujours rends-nous ses nobles traits.
Je vois déjà sa pose triomphale ;
A son aspect, j'entends toutes les voix
Pousser ce cri dans sa ville natale :
Honneur au « Brave à la jambe de bois ».



XII

CONCLUSION

D'après cette esquisse, tracée aussi fidèlement que nous l'ont permis nos éléments de recherches Daumesnil « le brave » nous montre par les épreuves de sa vie laborieuse et hardie qu'il faut de bonne heure se préparer à servir son pays, et dès que l'âge le permet, passer de la préparation à l'action.

Que, soldat ou citoyen, on doit à sa patrie et à ses lois le respect et l'obéissance et en imposer à l'étranger le même respect. Que la vertu civique est sœur de la vertu guerrière dans un peuple grand et fort, dans une nation qui s'honore de son histoire et au sein de laquelle les bons sentiments ne seront jamais vaincus. Enfin, par sa résolution et son sang-froid devant l'étranger, Daumesnil nous dit qu'il faut être maître de soi pour être fort. Type sublime du caractère national, on doit honorer sa mémoire en s'efforçant de l'imiter.

Le héros lui-même, quoique peu discoureur, résuma un jour sa règle de conduite — et la leçon que la jeunesse en peut tirer — en quelques paroles qui auraient dû, de l'avis de beaucoup, être gravées sur le granit de Périgueux et de Vincennes.

Un des ministres dont il avait la garde à Vincennes lui disait un jour, au cours d'une conversation :

— Le difficile n'est pas de bien faire son devoir, mais de bien connaître ce devoir. »

Daumesnil, pour qui le devoir avait toujours été sacré, parce que le devoir et l'honnêteté étaient en quelque sorte dans son sang, arrêta net son interlocuteur par cette admirable boutade qui le peint tout entier :

« Ma foi, je ne suis pas si habile; mon devoir c'est le cri de ma conscience; je ne marche pas à sa suite, elle me pousse et je vais droit mon chemin sans souci du qu'en dira-t-on. »

Obéir à sa conscience, et n'écouter aucune autre voix : voilà le résumé du caractère de ce grand soldat.

Combien, dans l'histoire de tous les pays, combien d'hommes d'esprit élevé, de destinée brillante, eussent évité des hontes à eux-mêmes et des malheurs à leur patrie s'ils ne se fussent écartés de la voie droite que leur traçait leur conscience !

Quelle puissance irrésistible aurait une armée dont tous les éléments suivraient religieusement ce principe sacré ! Qu'elle serait grande, la nation dans laquelle tous les citoyens s'en inspireraient sans faiblesse !

ÉTAT DE SERVICES DU GÉNÉRAL DAUMESNIL

- 15 mars 1794 — Soldat au 22^e régiment de chasseurs à cheval.
- 13 juin 1797 — Brigad^r dans les guides à cheval de l'armée d'Italie.
- 28 oct. 1797 — Maréchal des logis.
- 6 janv. 1800 — Même grade dans les chasseurs à cheval de la garde des Consuls.
- 6 mai 1800 — Adjudant sous-lieutenant.
- 18 juil. 1800 — Lieutenant.
- 1^{er} août 1801 — Capitaine.
- 18 juil. 1806 — Chef d'escadron.
- 13 juin 1809 — Major avec rang de colonel.
- 2 févr. 1812 — Général de brigade et gouverneur de Vincennes.
- 9 sept. 1815 — Admis à la retraite.
- 1^{er} janv. 1816 — Rayé des contrôles d'activité.
- 5 août 1830 — Commandant de Vincennes.
- 27 févr. 1831 — Lieutenant-général.
- 1^{er} nov. 1831 — Commandant supérieur de Vincennes.

Chevalier de la Légion d'honneur, le 13 juin 1804. — Officier, le 14 mars 1806. — Commandeur, en février 1812. — Chevalier de Saint-Louis, avril 1814. — Baron de l'Empire, le 13 juin 1808.

Armoiries : coupé, le 1^{er}, parti de sinople au cor de chasse d'or et de gueules au signe de baron tiré de l'armée; le 2^e d'azur au trophée de sept drapeaux et deux fusils avec baïonnettes d'argent, soutenus de deux tubes de canon de même.



Le maréchal Bugeaud.

LE MARÉCHAL BUGEAUD, DUC D'ISLY

« Soldats du 14^e, c'est au nom de
» la Patrie que je vous présente cet
» aigle ; car si l'Empereur n'est
» plus notre souverain, LA FRANCE
» RESTE ! »
(Bugeaud à la bataille de L'hôpital,
28 juin 1814.)

I

NAISSANCE DE BUGEAUD

Thomas-Robert Bugeaud de la Piconnerie naquit à Limoges le 15 octobre 1784.

Voici la copie de son acte de naissance, prise aux archives de Limoges, registre 6634 (paroisse de Saint-Pierre du Queyroix) :

Le quinze octobre mil sept cent quatre-vingt-quatre, j'ai baptisé Thomas-Robert, né le même jour, fils légitime de messire Jean-Ambroise *Bugaud*, chevalier, seigneur de la Piconnerie, et de dame Françoise de Suton de Clonard, dame de Lapiconerie, son épouse.

» A été *parein* messire Robert de Suton, *vicomte* de Clonard, lieutenant des *vaissaux* du roy, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et *marreine* dame Thomassine-Marie de Sutton de Clonard, dame de Frenet. Le *parrein* a été *représenté* par M. Louis Letocq, et la *marreine* par M^{le} Anne Peyrimony, qui ont signé avec moi.

» Signé au registre :

» Louis LETOCQ. DAYMA, vicaire à Saint-Pierre.

» Anne PEYRIMONI. »

L'immeuble dans lequel le futur maréchal de

France vit le jour porte maintenant le numéro 5 et forme l'angle des rues Cruche-d'Or et du Consulat. Ce quartier, aujourd'hui commerçant, était alors surtout aristocratique. Sur la façade de la maison, a été apposée une plaque de bronze dont l'inscription, en lettres dorées sur fond bleu, est ainsi conçue :

ICI EST NÉ,
LE 15 OCTOBRE 1784,
THOMAS - ROBERT
BUGEAUD DE LA PICONNERIE,
MARÉCHAL DE FRANCE.
ÉRIGÉ EN 1831
SOUS L'ADMINISTRATION DE
MENTQUE, PRÉFET, ET LOUIS ARDANT, MAIRE.

Le père de Thomas-Robert-Jean-Ambroise Bugeaud (et non Bugaud, comme le porte par erreur l'acte enregistré par le vicaire de la paroisse de Saint-Pierre), seigneur de la Piconnerie, était un gentil-homme du Périgord. Sa noblesse remontait-elle loin ? on en pourrait douter d'après les termes d'une lettre adressée, au cours de sa vie politique, par le général lui-même, au rédacteur du journal *La Tribune* : « Mon grand-père, y est-il dit, était un forgeron : avec un bras vigoureux et en se brûlant les yeux et les doigts, il acquit une propriété que mon père, aristocrate oisif, exploita avec intelligence et activité. »

Si cette communication émane bien du maréchal — comme son style brusque et hardi le laisserait croire — sa naissance aurait un côté roturier que n'ont pas signalé la plupart de ses biographes.

Quant à sa mère, Françoise de Sutton de Clonard, elle appartenait à une ancienne et noble famille d'Irlande dont quelques membres s'expatrièrent, dit-on, avec Jacques II et se fixèrent en France. Un de ses frères, celui-là même qui figure au baptême de

Thomas-Robert comme parrain, après s'être distingué pendant la guerre d'Amérique, fut choisi par La Pérouse pour l'accompagner dans son célèbre et malheureux voyage autour du monde et fut nommé capitaine de vaisseau. Le même mystère plane sur la mort des deux explorateurs.

La grandeur de caractère que montra dans le malheur, au milieu des persécutions révolutionnaires, la dame de la Piconnerie, témoigne de la haute et forte éducation morale qu'elle avait reçue.

Du mariage du seigneur de la Piconnerie et de Françoise de Clonard naquirent quatorze enfants dont sept vécurent : Ambroise, officier de marine, qui périt aussi, à l'âge de 25 ans, dans l'expédition de La Pérouse ; Patrice, Thomassine, Phillis, Hélène, Antoinette et Thomas-Robert, le dernier, dont nous devons raconter la vie si activement remplie.



II

ENFANCE DE BUGEAUD

Le jeune Thomas-Robert entra dans le monde avec le titre de M. l'Abbé. Cette particularité est un peu piquante, quand on songe que ce futur abbé était un futur batailleur. Ses parents, en effet, l'avaient voué à l'état ecclésiastique, mais la Providence avait disposé autrement de cette existence à son aurore. Sans s'éloigner de la religion, pour laquelle il témoigna toujours le plus respectueux attachement, l'enfant modestement destiné à l'Eglise devait s'illustrer en mettant son énergie et sa valeur militaire au service de sa patrie.

Dès sa naissance, le pauvre petit fut assez négligé de ses parents. Le fait se produisait parfois dans certaines familles de gentilshommes pauvres : les aînés destinés aux armes profitaient dans une plus large part des soins de la famille. Les plus jeunes s'élevaient plus sévement, avec une parcimonie qui les préparait à l'austérité des devoirs religieux qui les attendaient. Il en fut ainsi pour le petit Thomas-Robert qui, placé en nourrice, y resta jusqu'à l'âge de six ans. Lorsqu'il en fut retiré, c'était un enfant magnifique, auquel le grand air et la vie rude de la campagne avaient fourni des forces au-dessus de son âge. Rentré à Limoges, chez ses parents, il fut

aussitôt mis à l'école; en quelques semaines, il étonna son maître par la vivacité de son intelligence, par son esprit observateur, par cette bonne volonté à s'instruire que nous remarquerons en lui toute sa vie et qui fut le grand ressort de son avancement rapide.

Le petit élève annonçait donc des progrès prompts et flatteurs, lorsque de grands et terribles événements vinrent interrompre ses études commençantes et inaugurer pour lui une longue série d'années douloureuses : la Révolution éclata. A Limoges, comme partout ailleurs, les persécutions commencèrent contre les partisans du régime déchu; le seigneur de la Piconnerie, gentilhomme dévoué au roi, fut arrêté et emprisonné avec son épouse et une de ses filles. Pour échapper au même sort, le reste de la famille émigra; le logis alors, tristement déserté par ses maîtres, ne fut plus occupé que par deux autres filles du prisonnier, Phillis et Thomassine, l'aînée, mariée au comte d'Orthez.

Les deux pauvres jeunes femmes, pour subvenir à leurs besoins, à ceux de leurs parents et du petit frère qu'elles gardaient, durent se mettre à faire des travaux de lingerie et de couture. Le petit Thomas, que ces malheureux événements avaient retiré de l'école, aidait, nous dit la comtesse de Feray, fille du maréchal, aux travaux du ménage, à faire des commissions, notamment à rapporter l'ouvrage fait par ses sœurs.

Plusieurs fois, l'enfant accompagna sa sœur Phillis, mandée souvent sous prétexte d'interrogatoires sur ses parents, auprès du tribunal révolutionnaire. La beauté de cette jeune fille, sa distinction, son énergie, le courage de ce garçonnet qui utilisait déjà ses petites forces à servir les siens, intéressèrent probablement les juges pourtant peu disposés à l'indulgence, car ils tardèrent assez longtemps à prononcer

la condamnation du seigneur et de la dame de la Piconnerie. Cette heure effrayante arriva pourtant. Les deux époux, condamnés à l'échafaud, se disposaient à subir noblement leur exécution, lorsque la nouvelle de la mort de Robespierre, arrêtant le cours des horreurs sanguinaires qui désolaient le pays, les sauva. Quelques jours après, les prisonniers étaient rendus à leur famille.

Revenu à la liberté, le chevalier de la Piconnerie n'émigra pas. Il resta à Limoges. M^{me} de la Piconnerie, reprenant enfin les soins de sa famille, se mit à faire continuer les études du petit Thomas qui reprit le chemin de l'école, où rapidement il progressa à la satisfaction de sa mère. Un souvenir émouvant est à ce sujet raconté par M^{me} la comtesse de Féray :

Thomas, qui avait pris à l'école un des premiers rangs, devait, annonçait-on, avoir un joli succès à la distribution des prix. Avec une douce impatience, M^{me} de la Piconnerie attendait ce jour de satisfaction, lorsque quatre nuits avant elle eut un rêve : son père et sa mère, le comte et la comtesse de Clonard, lui apparurent et lui dirent avec une gravité pleine d'affection :

— « Ma fille, préparez-vous à venir nous rejoindre au ciel ; vous mourrez dans quatre jours. » L'heure même de son trépas était indiquée.

Dès lors, avec l'énergie et la résignation que lui inspiraient ses admirables sentiments religieux, M^{me} de la Piconnerie mit toutes choses en ordre dans son intérieur ; elle remplit tous ses devoirs de chrétienne et se tint prête à comparaître devant Dieu qui l'appelait. Le jour de la distribution venu, elle assista, sans rien faire paraître, à la solennité, partagea la joie de son enfant, le félicita, le combla de caresses — les dernières — et, rentrée chez elle, mourut subitement, à l'heure annoncée par ses fantômes aimés.

Hélas, la perte fut terrible pour le petit Thomas. Sa mère morte, il n'eut plus à compter sur aucune tendresse paternelle. Le seigneur de la Piconnerie, caractère dur, hautain, souverainement égoïste, ne songea qu'à se débarrasser de ses enfants; il envoya ses filles à la Durantie, sa propriété, située à une dizaine de lieues dans la Dordogne, et il les y abandonna dans la plus indifférente négligence, ne gardant avec lui que Patrice, le seul qui parût l'intéresser un peu, et Thomas, qui ne l'intéressa jamais, malgré les qualités morales et physiques que l'enfant avait montrées dès ses premières années.

Que devint alors notre petit écolier que les tourments de la vie commençaient de si bonne heure à éprouver? Retiré de l'école, il n'apprit plus rien ou à peu près; absolument privé de caresses, de conseils, de direction, il eût fatallement perdu, n'eût été sa bonne nature, tous les bons sentiments que lui avait inculqués sa noble mère. La coupable négligence de son père lui imposait toutes sortes de privations mauvaises conseillères. Avec une énergie et une fierté rares chez un enfant, il supporta ces misères sans une plainte, sans un murmure. Cinq ans il végéta ainsi douloureusement; un jour, enfin, son cœur ulcétré se révolta, son besoin de tendresse éclata, et, virilement, ce petit homme prit une résolution hardie, au risque d'allumer la terrible colère paternelle.

Il écrivit à son père qu'il quittait Limoges pour rejoindre ses sœurs, et, le soir venu, muni d'un morceau de pain, il partit courageusement. La route fut longue pour ses petites forces, mais il la continua sans faiblesse, s'arrêtant à peine lorsque la fatigue l'excédait, et, enfin, il arriva à la Durantie, brisé, exténué par les seize lieues de marche qu'il venait de faire à peu près sans repos. Il avait alors treize ans.

La douce affection de ses sœurs lui fit oublier

ses peines. Et ce fut le bonheur de cet enfant de se retrouver ainsi en contact avec ces jeunes filles si dignes du rôle d'éducatrices qu'elles durent entreprendre à partir de ce moment. Ce fut M^{me} Phillis surtout qui se transforma en jeune mère pour ce jeune frère délaissé. Elle était aussi bonne que belle, cette enfant courageuse qui avait déjà si énergiquement fait face au malheur, et à laquelle revient le principal honneur d'avoir préparé à la France le grand soldat que fut Bugeaud. Elle avait hérité de sa mère cette douceur angélique, cette grandeur de sentiments qui lui valurent l'affection de tous, et de son jeune frère un attachement si dévoué, si sincère, qu'il fut comme un culte filial dont nous retrouvons la trace à toutes les époques de la vie du maréchal.

Les deux autres sœurs, Hélène et Antoinette, secondeurent d'ailleurs très efficacement leur aînée dans sa tâche maternelle. Comme Phillis, Hélène était belle et d'une grande douceur affectueuse. Antoinette, plus vive, n'était point aussi jolie, mais c'était aussi un cœur aimant et dévoué. Dans cette atmosphère de bons sentiments, l'âme du jeune Thomas-Robert ne pouvait que s'élever. Il était enfin délivré des airs hautains de son frère Patrice, des dédains de son père, de ses colères, injustes et si violentes, qu'elles rendaient ce gentilhomme redoutable même à ses voisins de campagne. Longtemps, en effet, même après sa mort, les habitants de la Durantie et des environs tinrent pour certain que le chevalier de la Piconnerie revenait la nuit, escorté de nombreux compagnons de chasse chevauchant à grand bruit et poussant avec fureur devant lui des meutes hurlantes au travers des châtaigneraies.



III

ADOLESCENCE DE BUGEAUD. — LA DURANTIE

Les années que passa notre adolescent auprès de ses sœurs à la Durantie ne purent guère profiter à son instruction. Les demoiselles de la Piconnerie vivant, en effet, d'un très modique revenu qui ne leur permettait pas toujours de porter des vêtements de leur condition, ne purent faire, en faveur de leur jeune frère, les dépenses qu'eût exigées un maître spécial. Avec beaucoup de dévouement toutefois, elles s'appliquèrent à développer ses connaissances dans la mesure de leurs propres capacités. Elles préparèrent, en tout cas, le terrain sur lequel le jeune homme put plus tard établir une instruction plus solide.

Mais s'il ne put développer largement ses facultés intellectuelles, par contre, au milieu de cette campagne, dans cet air pur qu'il adora toute sa vie, il fortifia puissamment ses ressorts physiques, déjà fortement trempés par les années passées chez sa nourrice.

Ce fut en effet la véritable vie du paysan braconnier que se mit à mener le dernier fils du chevalier de la Piconnerie dans le domaine paternel de la Durantie, un joli coin du Périgord à l'aspect limousin. Dès l'aube, il partait à la chasse, quand déjà il n'avait pas passé la nuit à l'affût; et c'était, le plus souvent,

chargé de gibier qu'il rentrait vers le milieu du jour pour partager le repas de famille, repas le plus souvent très maigre et pour lequel étaient les bienvenues les pièces apportées triomphalement par le petit chasseur.

Puis il repartait la journée pour la pêche en compagnie de petits paysans voisins qui s'empressaient volontiers autour de leur jeune maître et qui gardèrent pour lui, toute leur vie, un si profond attachement.

Sa nourriture l'inquiétait peu. Avec ses jeunes compagnons, il se préparait en pleins champs des repas sommaires : des branches sèches fournissaient le feu qui suffisait à faire cuire quelques châtaignes ou quelques pommes de terre. Volontiers il couchait dans les fermes, au grand ébahissement et à la grande joie aussi des braves gens qui admiraien, sans réserve, le tempérament fort et le caractère courageux de ce jeune noble qui vivait ainsi en pleine nature, sans souci des délicatesses et des soins auxquels sa naissance l'avait destiné. Comme il ne voulait pas faire sentir trop lourdement à ses sœurs la charge qu'il leur imposait, il ne demandait jamais rien pour son entretien. Il manquait de souliers et les sabots ne duraient guère, avec cette vie de courses dans les bois et les chemins creux. Mais son imagination déjà fertile, aiguillonnée d'ailleurs, par la nécessité, lui fournissait les moyens de lutter contre sa pauvreté. Il avait imaginé, entre autres choses ingénieuses, de se fabriquer des sandales avec de l'écorce de cerisier et de la ficelle. A ce sujet, une de ses idées les plus amusantes fut la suivante : Etant un jour invité à une noce à la campagne et se trouvant absolument dénué de vêtements, le futur maréchal examinait, le cœur très gros, son pauvre costume de toile trouvé qui allait le condamner à se tenir loin de la fête.

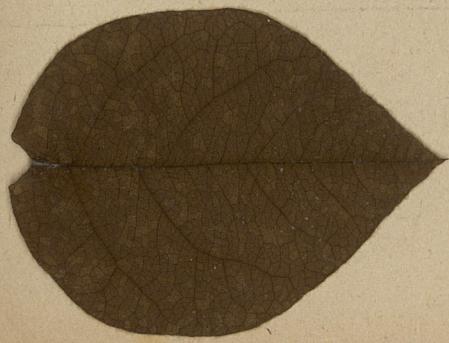
Ses réflexions étaient tristes lorsqu'une idée lumineuse lui traversa l'esprit : il courut au grenier, et

après avoir fouillé avec acharnement dans toutes les vieilleries qui s'y trouvaient entassées, il en redescendit tout joyeux, montrant en vainqueur un antique costume porté jadis par un de ses aïeux à la cour de Louis XV.

Grande fut l'hilarité de ses sœurs lorsqu'il leur expliqua l'usage qu'il en voulait faire. Mais il fut si persuasif et il eût été si malheureux de manquer la partie de plaisir, que les bonnes demoiselles se mirent complaisamment à l'ouvrage et firent si bien, des ciseaux et de l'aiguille, qu'elles arrivèrent enfin à ajuster à peu près convenablement le pourpoint et le haut-de-chausses à la taille du jeune Thomas qui put ainsi, fier comme un roi, aller danser et se faire admirer des jeunes campagnards.

Ce fut en somme un heureux temps que les quelques années qu'il passa là au gré de ses goûts rustiques; et il n'est pas douteux que cet apprentissage de la vie ainsi arrachée chaque jour à la nature n'ait préparé solidement les qualités d'endurance et d'ingéniosité qui sont essentiellement des vertus militaires, et dont le futur vainqueur d'Isly ne cessa de faire preuve pendant toute sa carrière.

Comme ses forces, son cœur aussi s'épanouissait sous la douce affection de ses excellentes sœurs, auxquelles il eût voulu faire partager même ses plaisirs de chasse. Sa nature pleine d'expansion se dédommageait dans cette tendresse des duretés qu'il avait subies auprès de son père. « Jamais, disait plus tard le maréchal Bugeaud à sa famille, jamais mon père ne m'a donné une caresse; je ne me souviens pas d'avoir reçu de lui un seul baiser. » — Comme il avait dû souffrir dans son enfance de cette sorte d'abandon, cet homme qui témoigna toujours à ceux qui l'aimèrent un si profond et si sincère dévoûment!



IV

ENTRÉE DE BUGEAUD DANS L'ARMÉE. — UN DUEL. — LE
BAPTÈME DU FEU. — LA BATAILLE D'AUSTERLITZ. — LE
PREMIER GRADE.

Les temps passé à la Durantie ne fut pas long pour le jeune Thomas Robert ; mais sa dix-huitième année arriva. Sérieusement alors, il fallut songer à l'avenir que ne préparaient pas les occupations champêtres. Jetant les yeux autour de lui, notre jeune homme, fort embarrassé, songea tout d'abord à offrir ses services à un industriel voisin, M. Festugierès, qui dirigeait dans le canton une forge importante. Le maître de forges — qui, plus tard, devait devenir le beau-frère de Bugeaud, — tout en accueillant avec bienveillance et courtoisie la proposition du jeune de la Piconnerie, refusa nettement de lui fournir un emploi. Avec douceur mais avec fermeté il lui fit comprendre que le personnel de ses forges ne se pouvait recruter parmi les gentilshommes auxquels s'ouvraient des carrières plus dignes de leur naissance, et, joignant un conseil à ses raisonnements, M. Festugierès donna à son jeune voisin celui d'entrer dans l'armée, où ses qualités et son nom lui feraient une place.

Ce fut un peu dépité que le jeune homme rentra auprès de ses sœurs et leur conta son insuccès auprès de l'industriel.

Il lui fallait donc se décider à tourner ses regards vers l'armée. Ce fut un crève-cœur pour lui, car il s'était fait à cette vie de famille qu'il adorait et l'idée ne lui était point encore venue qu'il pût en être privé jamais. Toujours, d'ailleurs, il manifesta sa préférence pour l'existence tranquille au foyer.

C'est à ce sentiment qu'il dut en grande partie de devenir le grand agronome qu'il fut plus tard.

Prenant néanmoins sa résolution avec énergie, il embrassa ses sœurs et partit pour Limoges. Quelque temps il hésita pour le choix du corps où il devrait s'engager. Des conseils amis lui persuadèrent d'entrer dans les *vélites*. C'était un corps composé d'hommes choisis, d'une instruction au-dessus de la moyenne, et remplissant des qualités physiques spéciales. L'Empereur, en le fondant, avait eu l'idée d'en faire une pépinière de sous-officiers, aptes, suivant leurs services, à acquérir l'épaulette. Mais il était difficile d'y être admis ; Bugeaud ne dut cette faveur qu'à des protections auxquelles il en témoigna sa reconnaissance.

Au moment de partir pour ce corps, il écrivit à sa sœur Phillis, qui habitait Bordeaux, une touchante lettre, dans laquelle, en lui exprimant son regret de ne pouvoir l'embrasser, il lui expose énergiquement mais avec quelque mélancolie ses bonnes résolutions : « Je vais maintenant, dit-il, fixer mon esprit sur des espérances plus éloignées. Je songe déjà au moment où mon état me permettra de revenir dans ma famille, de revoir ma chère Phillis, de lui ramener un frère vertueux, peut-être en passe de parvenir à une honnête fortune. »

Ce fut le 29 juin 1804 qu'il entra dans les grenadiers à pied de la garde impériale (corps des *vélites*). Il avait dix-neuf ans.

Les premiers temps de la vie de caserne lui furent durs ; les grossièretés de la chambrée, les propos iné-

tes et immoraux des vieux soldats choquaient ses sentiments honnêtes et la délicatesse d'éducation qu'il avait acquise auprès de ses sœurs. Il souffrait aussi de n'avoir point de relations; mais comment en faire sans argent? Désolé, il se réfugiait dans la lecture et, pour se procurer des livres, il alla jusqu'à vendre son pain. Ce ne fut pas là, on le pense, le moyen d'acquérir les bonnes grâces de ses compagnons d'armes, qui le malmenaient de plus en plus; ses mains fines, son menton imberbe, quelques traces de variole suscitaient leurs moqueries et leurs *brimades*. Mais notre jeune engagé s'élevait au dessus de ces mesquineries et se contenait. Un jour pourtant, un grave incident se produisit, qui le mit en relief aux yeux de ses chefs et de ses camarades; voici le fait :

A cette époque, les soldats, pour prendre leur repas, se rangeaient autour d'une sorte de baquet appelé *Gamelle*, dans lequel se trouvait la soupe pour l'escouade entière; chacun, armé de sa cuillère, la devait plonger à tour de rôle, et attendre ensuite son nouveau tour. Or, il arriva qu'un jour Bugeaud, oubliant la consigne, soit par distraction, soit par trop d'appétit, prit deux cuillérées successivement. Un grenadier, un ancien, furieux, se recria, menaçant son jeune camarade et lui crient avec dédain : « Avec tes *thématiques* et ta *gérographie* tu n'es qu'un mauvais blanc-bec! » — Sans en entendre plus long, Bugeaud bondit sur son insulteur et le souffleta. — Aux termes des règlements militaires, un duel fut ordonné; le grenadier y laissa la vie.

Disons, en passant, que le futur maréchal eut trois duels dans son existence, tous trois fatals à ses adversaires; nous venons de parler du premier. Le second eut lieu pendant la campagne d'Autriche; comme il était, avec quelques camarades, logé près de Vienne dans un château où se trouvaient de charmantes jeunes

filles, il dut un jour prendre la défense de ses hôtesses qu'il respectait, contre de vilains propos tenus sur elles par un sergent grossier. Le sous-officier injuria Bugeaud ; Bugeaud le provoqua en duel et le tua ; il était alors caporal. — Sa troisième rencontre eut lieu pour un motif politique, alors qu'il faisait partie du conseil général de la Dordogne.

Un de ses collègues, M. Dulong, ayant lancé, en pleine séance, au général Bugeaud une apostrophe injurieuse au sujet d'une mission accomplie par cet officier, un duel fut décidé. — M. Dulong y fut tué d'une balle au front.

Ce premier acte d'énergie changea d'un coup en un respect presque craintif les railleries des grenadiers ; ils se prirent alors d'une belle camaraderie pour ce jeune volontaire qui savait si bien se faire respecter. Mais ce changement n'égaya guère son existence ; son esprit toujours morose souffrait d'une continue tristesse.

Il s'ennuyait tellement que, dans les heures que lui laissaient son service et ses lectures, il allait dans la forêt de Fontainebleau pleurer à son aise.

Dans chacune de ses lettres à sa sœur, il déplorait, en effet, la pauvreté qui l'avait amené à s'engager ; et, bien qu'il supportât vaillamment les duretés du métier, il souffrait surtout du manque de relations dans l'élément civil. Mais le corps des vélites avait une déplorable réputation ; autant chefs que soldats étaient laissés à l'écart par la population.

Pourtant cet isolement dut être favorable à l'avancement du jeune soldat. Le temps qu'il eût passé en visites, il le passait à s'instruire. Ce fut ainsi que lui vint l'idée de se préparer à l'Ecole militaire, et de prêteudre aux grades élevés.

Ces projets, d'ailleurs, se confirmèrent bientôt par l'impression que lui laissa une cérémonie imposante dans laquelle il eut un petit rôle. Ce fut l'entrevue du

Pape et de l'Empereur à Fontainebleau. Comme il était chargé d'un service de garde dans l'antichambre des appartements de l'Impératrice, l'empereur lui parla de façon encourageante. L'avenir à ce moment lui sembla radieux, et il en exprima sa joie à sa sœur.

Bientôt, d'ailleurs, de graves événements se produisirent. Le général Bonaparte, proclamé empereur après deux ans de Consulat, organisait des préparatifs en vue d'une descente en Angleterre. Bugeaud, avec le son régiment, fut alors appelé à Boulogne pour prendre part à ce mouvement. L'édifice de ses projets, ses études, son entrée à l'école militaire allait se trouver renversé par cette campagne ; il s'en consola à l'idée de chercher son avancement dans les combats. « On va donc entrer en campagne, écrivait-il, et au moins les peines que l'on endurera seront utiles à l'Etat ; ce n'est qu'en garnison qu'un soldat peut se plaindre. »

Embarqué à Boulogne, ce fut sur mer que Bugeaud reçut le baptême du feu ; il prit part à trois combats navals dont deux assez vifs ; mais il n'assista là qu'à une entreprise avortée.

Nous allons le retrouver peu après sur un terrain plus fertile en exploits pendant la campagne d'Autriche, dont il suivait avec un judicieux intérêt le plan hardi.

« Notre petit homme, dit-il, en parlant de l'empereur, conduit la barque avec une vitesse surprenante ; il faut avoir bon pied pour seconder son actif génie. » Déjà, comme tous les soldats de son époque, il a soif de gloire. « Je t'assure, écrit-il à sa sœur, que je mourrai ou que je me distinguerai ; je me sens le plus vif désir de gagner la croix de mérite ; il ne s'agit que de trouver une occasion. »

Cette occasion, enfin, se présenta à Austerlitz. Ce fut là qu'il gagna ses galons de caporal.

On sait ce que fut cette mémorable journée.

Le 1^{er} décembre 1805, l'armée austro-russe occupait Austerlitz, et manœuvrait en vue de couper la route de Vienne à l'armée française.

Profitant d'une précipitation imprudente de l'ennemi, l'empereur, avec la promptitude qui lui valut tant de victoires, s'empara en un clin d'œil de la position maîtresse et coupa en trois tronçons l'armée austro-russe ; le centre fut écrasé par Soult et par la garde impériale. la droite fut sabrée par la cavalerie de Murat; la gauche, après avoir failli se noyer entièrement dans la glace des étangs de Menitz, fut faite prisonnière. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt canons, plus de trente mille prisonniers furent le brillant résultat de cette journée à laquelle on a donné le surnom de *Bataille des trois Empereurs*.

Ecouteons les impressions de notre jeune soldat, après cette bataille :

« On n'a rien vu d'égal, ma bonne amie, à cette bataille mémorable.

» De l'avis des plus vieux militaires, c'est la plus meurtrière qu'il y ait encore eu. Je ne veux pas te peindre l'horreur du champ de bataille ; les blessés, les mourants implorant la pitié de leurs camarades. J'aime mieux ménager ta sensibilité, et me bornerai à te dire que j'ai été très ému, et que j'ai désiré que les empereurs et les rois qui cherchent la guerre sans motifs légitimes fussent condamnés, pour leur vie, à entendre les cris des misérables blessés qui sont restés trois jours sur le champ de bataille sans qu'on leur ait porté aucun secours. Depuis ce jour il n'y a plus eu de combat. Les deux empereurs se sont vus en notre présence ; on assure que celui d'Allemagne a promis tout ce qu'a voulu celui de France. Les troupes se retirent ; nous retournons à Vienne demain, et j'espère que nous ne tarderons pas à reprendre la

route de Paris. Arrivé, je demande une permission et je vole dans ma famille.....

» L'Empereur nous a fait un petit discours en proclamation, qui a été lu dans toute l'armée. Il y a témoigné sa satisfaction pour satisfaction pour notre courage et commence par ces mots : « Soldats, je suis content de vous ! »

» Il nous promet ensuite une paix digne de nous, et nous annonce notre prochain retour dans notre patrie, la joie de nos compatriotes en nous revo-
yant.

» Il termine ainsi sa harangue : « Il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz ! pour qu'on s'écrie : Voilà un brave ! »

Ton frère,
THOMAS BUGEAUD.



V

BUGEAUD DEVIENT OFFICIER. — SA PREMIÈRE BLESSURE. —
LA SUPERCHERIE D'ANTOINETTE

Après avoir ainsi conquis ses galons sur le champ de bataille, notre jeune caporal, qui portait dans son sac le bâton d'or semé d'abeilles de son futur maréchalat, reprit le chemin de France ; il regagna, à Courbevoie, le dépôt de son régiment. Ce fut là que lui fut notifiée officiellement sa nomination au premier grade. Les félicitations qui l'accompagnèrent lui promettaient un prompt avancement, qui, d'ailleurs, ne se fit pas attendre. Quelques mois après, en effet, le 6 avril 1806, il était nommé sous-lieutenant.

Cette promotion rapide serait de nature à étonner si nous ne nous hâtions d'ajouter que le grade de caporal dans les Vélites avait une importance beaucoup plus élevée que le même grade dans la ligne. Le caporal aux Vélites était l'égal du sergent-major de la ligne. Cette différence provenait du mode spécial de recrutement des grenadiers de la garde.

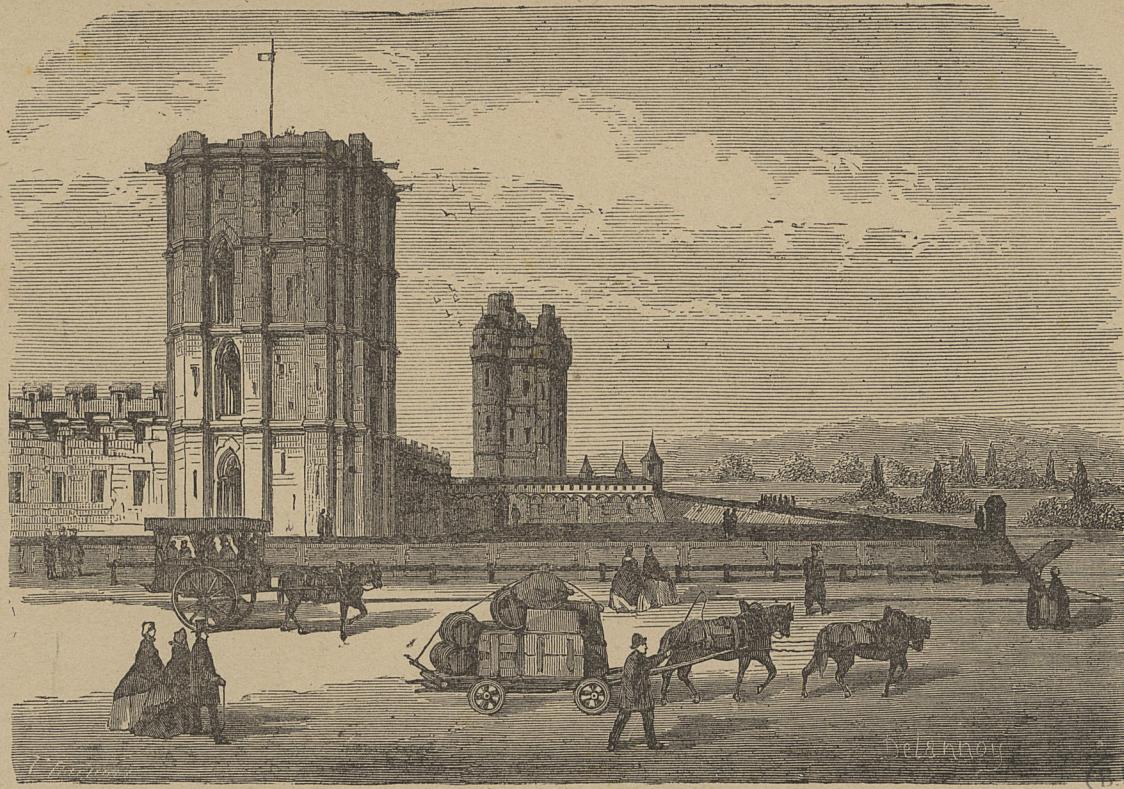
Ce fut une véritable joie pour le jeune officier que la conquête de cette épaulette. Il en avait enfin fini avec les détails bas, difficiles, et souvent écœurants des débuts. « Lorsque je considère, écrivait-il, que je suis sorti des dégoûts, il me semble que c'est un songe et un songe bien agréable. »

Mais cet enthousiasme heureux se refroidit vite aux premières difficultés de son nouveau service. — Envoyé de nouveau en Allemagne, il se trouva aux prises avec un colonel farouche dont la sévérité décourageante le fit revenir une fois de plus à son intention — déjà si souvent exprimée — de ne pas rester dans « le militaire ».

La campagne de Pologne l'entraîna à Varsovie. Ce fut à ce moment qu'il reçut sa première blessure, à Pultusk, le 26 décembre 1806. Dans le combat acharné qui s'y livra entre les Français et les Russes et qui se termina par la défaite de ces derniers, le sous-lieutenant Bugeaud eut le jarret traversé par une balle. Comme il ne pouvait se tenir, un camarade le chargea sur son dos et l'emportait lorsque lui-même fut abattu par un boulet. Bugeaud retomba dans la boue, incapable de se relever. A ce moment arriva, comme un ouragan, un régiment de cavalerie russe qui chargeait au galop. Le jeune officier blessé fit le mort, courant grand risque d'être horriblement écrasé. Il échappa pourtant; quelques instants après, un paysan voisin le releva et le transporta au prochain village. Mais, ce jour-là, la fatalité semblait s'attacher à son sort; la maison dans laquelle il avait été déposé fut incendiée presque aussitôt après son arrivée. Obligé, cette fois sans secours, de se traîner dehors, il fut enfin, après une longue attente, recueilli par les ambulances et transporté à Varsovie. — Son courage et sa belle conduite dans l'affaire de Pultusk ne devaient pas rester sans récompense; quelques jours après, dans une revue, il fut fait lieutenant par l'Empereur lui-même.

Sa guérison l'obligea à stationner plus qu'il n'eût voulu dans la capitale de la Pologne.

Il ne fut pas pourtant sans trouver quelques charmes « dans cette Capoue du Nord ». La fréquentation des dames Polonaises, « ces enchanteresses », sembla avoir



Le château de Vincennes.

frappé son imagination et ouvert ses idées aux plaisirs mondains, bien qu'il blâmât sans réserves leur morgue hautaine et leur coquetterie exagérée, de même que la fatuité orgueilleuse des jeunes seigneurs Polonais. Il eut vite fait, d'ailleurs, d'oublier ces passagères impressions. Guéri promptement, il rejoignit son corps à Besançon ; là, profitant de l'occasion que lui offrait sa convalescence, il demanda un congé de semestre et courut à la Durantie.

Aussitôt il y reprit ses anciennes habitudes chambrières, ses plaisirs de chasse, ses occupations agricoles. Cette liberté, si chère à son cœur, du gentilhomme campagnard, cet air pur, cette douce existence de famille le décidèrent, en peu de jours, à rompre enfin avec son aventureuse vie de batailles.

Après de longues réflexions il s'en ouvrit à ses sœurs, qui, malgré leur étonnement et leurs regrets parurent l'approuver. Mais ici se présente un curieux épisode, qui montre une fois de plus que les plus grandes destinées peuvent s'établir sur des incidents à première vue négligeables. — Sa résolution arrêtée, ainsi que nous venons de le dire, le lieutenant rédigea sa démission et la mit sous pli cacheté, prête à être expédiée.

Fut-ce avec intention que sa sœur Antoinette se chargea de remettre le pli à la poste ? Cela paraît probable si on se souvient que la jeune fille avait autant de malice que de jugement.

Toujours est-il qu'au lieu de s'acquitter de sa commission, elle laissa la lettre dans un placard. — Au milieu de ses occupations et de ses distractions, notre officier attendait patiemment la réponse du ministre ; pourtant à la longue il s'étonna d'abord puis ensuite il s'émut de n'en pas recevoir. Enfin, un jour une lettre vint, portant le cachet du ministère de la guerre. Paisiblement, le démissionnaire l'ouvrit, persuadé qu'il allait y trouver la réalisation de son désir de quitter l'armée.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il constata bel et bien, après deux lectures successives, que, loin de lui donner acte de sa démission, cette lettre lui notifiait l'ordre de rejoindre l'armée.

Sur le moment son étonnement se changea en dépit et de dépit en colère ; mais ses sœurs mirent tant de douceur à cacher la supercherie d'Antoinette ; elles lui exposèrent avec tant d'affection le bonheur et la fierté qu'elle éprouveraient à le voir parcourir jusqu'au bou' une carrière si bien commencée, qu'il pardonna, et, en homme qui sait ne pas regarder en arrière, reprit ses armes et rejoignit son régiment, le 116^e de ligne.

C'est ainsi que Bugeaud dut à sa sœur Antoinette son bâton de maréchal.



VI

CAMPAGNE D'ESPAGNE. — AVANCEMENT RAPIDE. — LA CROIX
DE LA LÉGION D'HONNEUR. — BUGEAUD REMPORTE SES
DEUX PREMIÈRES VICTOIRES.

Survint alors la guerre d'Espagne. Nous avons dit, en racontant la vie du général Daumesnil, combien malencontreuse et combien désastreuse fut cette ingérence de Napoléon dans les affaires de la Péninsule.

L'armée française eut à lutter à la fois contre la bravoure militaire et contre les sentiments religieux des Espagnols qui défendirent noblement, avec la dernière énergie, la cause la plus sacrée, celle de leur foi et de leur patriotisme.

Un gouvernement insurrectionnel s'était formé qui ne devait reculer devant aucun effort.

Le 2 mai 1808, le peuple de Madrid se souleva ; en un instant, il s'empara de l'arsenal, enleva les armes, et se précipita sur les Français avec des cris de rage. Ce fut un égorgement hideux ; mais la révolte ne fut pas longue. Revenus de leur surprise, les Français reprisrent le dessus ; les représailles furent terribles.

Dans cette journée, pour la première fois, le lieutenant Bugeaud combattit l'émeute. Coïncidence curieuse : C'était, ce jour-là, le colonel Daumesnil qui conduisait la furieuse charge de cavalerie qui dompta

les insurgés : les deux illustres Périgourdins, que leurs brillants états de service devaient rendre si populaires, combattirent donc dans cette affaire presque côte à côte.

Moins d'un an après, nous retrouvons notre officier sous les murs de Saragosse. Ce siège de deux mois, où se développèrent les plus beaux traits de patriottisme des Espagnols, fut aussi terrible pour les assiégeants que pour les assiégés. Cette énergique défense inspira, malgré les craintes et les dangers qu'elle soulevait, une certaine admiration à l'âme chevaleresque de Bugeaud. Ecouteons le récit qu'il fait de cette lutte corps à corps, dans une lettre adressée à sa famille :

« Nous sommes toujours auprès de cette maudite, de cette infernale Saragosse. Quoique nous ayons pris leurs remparts d'assaut depuis plus quinze jours et que nous possédions une partie de la ville, les habitants, excités par la haine qu'ils nous portent, par les prêtres et le fanatisme, paraissent vouloir s'ensevelir sous les ruines de leur ville, à l'exemple de l'ancienne Numance. Ils se défendent avec un acharnement incroyable et nous font payer bien cher la plus petite victoire.

» Chaque couvent, chaque maison fait la même résistance qu'une citadelle, et il faut pour chacune un siège particulier. Tout se dispute pied à pied, de la cave au grenier, et ce n'est que quand on a tout tué à coups de baïonnette ou tout jeté par les fenêtres qu'on peut se dire maître de la maison. — A peine est-on vainqueur que la maison voisine nous jette, par des trous faits exprès, des grenades, des obus, et une grêle de coups de fusil. Il faut se barricader, se couvrir bien vite, jusqu'à ce qu'on ait pris des mesures pour attaquer ce nouveau fort, et on ne le fait qu'en perçant les murs ; car passer dans les rues est chose impossible : l'armée entière y périrait en deux heures.

» Ce n'était pas assez de faire la guerre dans les maisons, on la fait sous terre. Un art, inventé par les démons sans doute, conduit les mineurs jusque sous l'édifice occupé par l'ennemi. Là, on comprime une grande quantité de poudre, et, à un signal donné, le coup part, et les malheureux volent dans les airs, où sont ensevelis sous les ruines. L'explosion fait évacuer à l'ennemi les maisons voisines pour lesquelles il craient le même sort ; nous sommes postés tout près, et aussitôt nous nous précipitons dedans.

» Voilà comment nous cheminons dans cette malheureuse ville; tu dois penser combien une telle guerre doit coûter de soldats.

» Ah ! ma bonne amie, quelle vie, quelle existence! Voilà deux mois que nous sommes entre la vie et la mort, les cadavres et les ruines. Quand on devrait retirer de cette guerre tous les avantages que nous avons espérés, c'est les acheter bien cher. Mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est de penser que nos travaux et notre sang ne serviront point au bien de notre patrie. Qui peut prévoir la fin de tant de maux ? Heureux ceux qui l'entrevoient.

» Je t'écris tristement, ma chère amie ; mais que veux-tu ? l'esprit est affecté sans doute ; si j'avais l'espoir de te revoir bientôt, je serais plus gai, mais hélas ! ce moment est bien éloigné. En attendant qu'il vienne, que Dieu te conserve joie et santé ; il exaucera mes vœux les plus chers.

» THOMAS BUGEAUD, capitaine au 116^e. »

Comme on le voit par la signature de cette lettre, le siège de Saragosse avait valu à Bugeaud son grade de capitaine. Nous allons constater, d'ailleurs, que malgré les navrements que lui inspirèrent cette guerre d'Espagne et les horreurs auxquelles elle donna lieu, elle n'en fut pas moins très favorable à son avancement. C'est ainsi que, quelque temps après, en

en courant après ses ennemis, il assistait à deux batailles, celle de Moria et de Balahite, où il gagnait l'épaulette d'officier supérieur.

Nous le retrouvons ensuite au siège de Lérida. Là, sa conduite fut si brillante qu'elle lui valut la croix de la Légion d'honneur.

Le 1^{er} janvier 1812, il était sous les murs de Valence qui, dix jours après, devait tomber au pouvoir du général en chef Suchet. Déjà Bugeaud entrevoyait le grade de lieutenant-colonel.

Un an après, après avoir continué de batailler en Espagne, il recevait du ministre de la guerre le brevet de major pour l'armée de réserve à Montpellier.

Cette nomination, pourtant flatteuse, fut un froissement pour Bugeaud qui s'attendait à sa promotion au grade supérieur et qui eût préféré peut-être rester en Espagne. Le général en chef Suchet en éprouva lui-même quelque dépit ; il changea même cet ordre en confiant à Bugeaud le commandement par intérim du 14^e de ligne ; il demandait en même temps qu'il en fût nommé colonel.

Ces tiraillements, ces déceptions, ces amertumes décourageaient notre officier. Il écrivait à ce moment à sa sœur à laquelle il continuait de confier tous ses chagrins :

« Ah ! ma chère Phillis, quand nous reverrons-nous ? Quand cesserons-nous de tourmenter le monde ? Ah ! sans le patriotisme, comme je serais las du premier de tous les métiers. »

— Pourtant la campagne d'Espagne tirait à sa fin. L'insurrection espagnole, qu'une énergie farouche n'avait cessé de soutenir, devenait triomphante lorsque le nouveau chef de corps eut la bonne fortune de remporter de haute lutte ses deux premières victoires à Ordal et à Bobrégal ; elles lui valurent enfin ce grade tant attendu de lieutenant-colonel.

C'avait été pour Bugeaud une heureuse circonstance

que de se trouver placé sous les ordres du général en chef Suchet.

— Ce général, l'un des plus habiles lieutenants de Napoléon, déploya dans cette campagne d'Espagne, comme homme de guerre et comme administrateur, les plus rares talents unis à une probité exemplaire. Ce fut lui qui, nommé généralissime de l'armée d'Aragon, conquit et soumit en deux années cette province par ses victoires et sa modération. Maréchal de France dès 1811, il acheva en peu de mois la conquête du royaume de Valence qui lui valut le titre de duc d'Albuféra.

Ces deux natures loyales et vaillantes étaient faites pour sympathiser ; aussi le maréchal Suchet avait-il su apprécier les qualités de Bugeaud, dont le légitime avancement lui tenait à cœur. Nous allons d'ailleurs les voir continuer ensemble la série de leurs campagnes et de leurs exploits.



VII

LA RESTAURATION ET LES CENT-JOURS. — VICTOIRE DE L'HOPITAL-SOUS-CONFOLANS

En effet les désastres de nos armées en Allemagne forcèrent peu à peu Suchet à abandonner sa conquête et à repasser la frontière ; le danger que courait la France l'appelait sur un autre point.

Il s'agissait de faire face à l'invasion qui commençait de tous les côtés. Bugeaud partit en même temps que le maréchal Suchet à destination de Lyon. L'ordre reçu était de contenir l'ennemi et d'empêcher l'envahissement sur ce point.

Le moment était lugubre ; les armées coalisées enserraient nos frontières pendant qu'une lutte sanglante s'engageait autour de la capitale. C'était la fin de cette épique campagne de France qui fut comme le dernier rugissement du lion épuisé. En un mois, Napoléon avait livré quatorze batailles, remporté douze victoires et défendu les approches de Paris contre les trois grandes armées ennemis. Mais la lutte était devenue trop inégale. Napoléon, sentant enfin que la victoire lui échappait et que l'armée était à bout de forces, les maréchaux à bout de dévouement, courut à Paris et, comme de coutume, reçut les grands corps de l'Etat desquels il voulait obtenir un dernier effort.

Mais l'accueil fut des plus froids et la France resta muette ; les alliés arrivèrent à Paris, qui se défendit à peine. Le maréchal Marmont signa une capitulation

pour épargner à la ville les horreurs d'une prise d'assaut. Le lendemain, le Sénat dirigé par Talleyrand, obéissant au vœu de la nation fatiguée, anémiée, nommait un gouvernement provisoire, et le surlendemain, il proclamait « que Napoléon étant déchu du trône, le droit d'hérédité aboli dans sa famille, le peuple et l'armée étaient déliés du serment de fidélité ».

Trois jours après, la maison de Bourbon était restaurée en France en la personne de Louis XVIII.

L'armée dans son ensemble accepta avec assez d'empressement le nouvel ordre de choses. Généraux et soldats étaient las de la guerre. L'armée d'Espagne, dont faisait partie le major Thomas Robert Bugeaud, du 14^e de ligne, avait été, plus qu'aucun autre corps d'armée, négligé par l'Empire. Personnellement, Bugeaud avait, nous l'avons vu, éprouvé de longs découragements ; des injustices l'avaient même aigri ; ses lettres, à plusieurs reprises, en témoignent. Aussi, lorsque le 14^e fut, ce moment, désigné pour la garnison d'Orléans, Bugeaud, qui venait en même temps d'en être nommé le colonel, entra-t-il allègrement dans cette ville profondément légitimiste et prit-il part, avec effusion, aux fêtes magnifiques organisées en l'honneur de la Restauration.

Puis, vint le moment du débarquement de Napoléon à Cannes. Quelle fut alors l'attitude du colonel Bugeaud et de son régiment ? Les uns le représentent comme se retournant spontanément vers son ancien général ; D'autres veulent le montrer fidèle aux Bourbons.

La vérité nous semble être du côté des premiers ; quelles que fussent, en effet, ses rancunes contre l'Empereur, Bugeaud, nature droite, ennemi des fauteurs et de l'injustice, ne pouvait approuver les mesures de rigueur prises contre l'armée par le nouveau gouvernement.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un bruit désavantageux parvint au gouvernement sur les sentiments du

14^e de ligne et de son colonel, qui semblaient revenir aux idées napoléoniennes. Bugeaud, averti par la rumeur publique, dut même s'en disculper. Mais, vrais ou faux, ces bruits eurent pour résultat, plus tard, de faire traiter Bugeaud en suspect par Louis XVIII.

Quoi qu'il'en soit, il est avéré que le colonel Bugeaud se rallia aux Cent-Jours, soit par préférence soit, dit un de ses biographes, « adhérant, en cela, aux événements consommés, alors que, la question dynastique écartée, il ne restait plus, devant la coalition récemment constituée, que la question militaire et nationale ».

Dès les premières dispositions prises par l'Empereur à son retour, le 14^e de ligne fut désigné pour former l'avant-garde de l'armée des Alpes; il avait à combattre l'armée austro-sarde qui occupait les vallées et les défilés de la Savoie. Un héroïque fait d'armes de notre colonel vint alors jeter un rayon de gloire sur notre armée dont la bravoure malheureuse allait se briser au même moment à Waterloo.

L'ouverture des hostilités en Savoie avait été fixée au 15 juin. Le 14^e avait pour ordre de descendre dans la vallée de Tarentaise et de s'emparer des petites villes de Conflans et de l'Hôpital.

Successivement, par des manœuvres hardies et rapides, cet intrépide régiment gagna trois batailles, faisant prisonniers des bataillons entiers. Cet heureux début allait être suivi de succès plus brillants encore lorsque brusquement le colonel reçut le bulletin de la bataille de Waterloo; et, par une ironique coïncidence, la députation du régiment qui avait été envoyée au champ de Mai pour la distribution des Aigles rejoignait au même moment, apportant à la fois l'Aigle du régiment et la nouvelle de l'abdication de l'Empereur. C'était le 28 juin au matin. Précisément ce jour-là, Bugeaud renseigné par des déserteurs, s'attendait à une attaque de 10.000 Autrichiens. Or, au moment précis où lui arrivait la fatale nouvelle, survint au galop un sous-officier annonçant l'approche de l'en-

nemi. La circonstance était des plus graves ; résister avec 1,750 hommes à dix mille ennemis semblait de la folie ; cette folie, Bugeaud eut l'héroïsme de la tenir. N'écoutant que son patriotisme, il masse son régiment auquel il lit d'abord lui-même le fatal message ; puis, connaissant le côté sensible de ses soldats, il leur présente l'aigle nouvelle, afin de la faire recevoir, et, de sa voix vibrante comme son cœur de patriote, retentissante comme un clairon sonnant la charge au milieu du combat : « Soldats du 14^e, s'écrie t-il, voici votre aigle ; c'est au nom de la patrie que je vous la présente, car si l'Empereur, d'après ce qu'on assure, n'est plus notre souverain, LA FRANCE RESTE ! C'est elle qui nous confie ce drapeau ; il sera toujours pour nous le gage de la victoire.

» Jurez tous que tant qu'un soldat du 14^e sera debout, cette position sera défendue et que pas une main ennemie ne touchera à l'emblème sacré. » Ces magnifiques paroles soulevèrent un enthousiasme irrésistible. Electrisés par la vaillance de leur chef, tous, officiers et soldats, proférèrent le serment en s'écriant d'une seule voix : « Nous le jurons. »

Et la lutte commença. — Avec un sang froid prodigieux, Bugeaud, ménageant ses petites forces, attaqua son ennemi par fractions, le laissant s'engager, et le battant en détail. Il allait pourtant, à bout de munitions, plier sous le nombre, lorsque l'arrivée de deux bataillons décida de la victoire : l'ennemi fut culbuté. Pendant dix heures, 1,700 Français avaient contenu et repoussé enfin 10,000 Autrichiens ; ils leur avaient tué 2,000 hommes et fait 900 prisonniers.

Quels prodiges eût accompli notre malheureuse armée en 1870 si tous ses régiments eussent possédé de tels chefs ! Ce cri admirable : « la France reste », prononcé dans une circonstance aussi terrible, est dans sa simplicité la plus belle expression du patriotisme sans faiblesse et sans découragement. Il mérite d'être transmis à l'admiration de la postérité.

VIII

BUGEAUD LICENCIÉ SE LIVRE A L'AGRICULTURE

Après Waterloo et la deuxième abdication de Napoléon, l'armée dut se retirer derrière la Loire; le 14^e de ligne quitta donc la Savoie. Dès ce moment, Bugeaud s'attendit à être licencié; il en prenait d'ailleurs aisément son parti. La perspective de luttes civiles l'effrayait: « Tu peux être assurée, disait-il à sa sœur, que dans aucun temps, je ne prendrai part à la guerre civile, à moins que des persécutions ne m'y forcent. Je suis trop Français pour verser jamais le sang de mes concitoyens, si mes concitoyens ne menacent pas mon existence. »

Le 16 septembre 1815, il fut en effet licencié comme *brigand de la Loire*; il cessait d'appartenir à l'armée.

Ainsi dépouillé d'un commandement qu'il avait si dignement tenu, le colonel Bugeaud rentra sans murmure dans son cher Périgord. Assez souvent, il avait témoigné le désir d'y retourner pour qu'il en reprît le chemin avec joie. Il allait d'ailleurs s'y livrer à son étude la plus chère, l'agriculture, qui le rendit aussi célèbre que la guerre.

Frappé dès son retour, d'une part, de la misère de la contrée, de l'autre, de la pauvreté de l'outillage employé à la culture et par suite du peu de résultats obtenus par un travail ingrat, il se mit avec énergie

et persévérance à chercher les moyens d'améliorer le sort de ses compatriotes et surtout des paysans. Tout d'abord, en militaire avisé qui sait que la pratique doit accompagner la théorie, il ne se borna pas à de pures études d'agriculture, il voulut en connaître par expérience les fatigues et les difficultés, en donnant l'exemple du travail de la terre. Bientôt, il conduisit la charue et mania la faux comme le plus habile journalier. Lui-même il appliquait sous les yeux de ses métayers les procédés nouveaux qu'il avait appris ou que sa réflexion judicieuse et inventive lui avait suggérés.

Un encouragement et une aide lui vinrent dans ce travail fécond. En 1818, il épousa M^{me} Elisabeth Jouffre de la Faye, dont la mère, Catherine Aubardier de Manègre, descendait des Marquessac, une des plus anciennes familles de la noblesse du Périgord.

La jeune femme montra un véritable enthousiasme pour les entreprises agronomiques de son mari, dont elle voulut partager tous les travaux. Dès lors, l'activité de l'ancien colonel ne connut plus de bornes. Nous verrons à quels magnifiques résultats elle le conduisit pour le bien de tous.

Cependant ses essais, ses innovations, avaient été d'abord jugés avec défiance.

Chacune de ces tentatives soulevait les risées, les applaudissements ironiques de ses voisins jaloux. Mais il ne se laissait pas intimider par ces moqueries. Et quand on vit, au bout de quelque temps, que ses colons étaient mieux vêtus que leurs voisins; qu'ils étaient aussi mieux nourris; que leur travail était plus facile et leurs économies plus aisées, on changea rapidement d'avis. Les théories nouvelles excitèrent l'émulation des bourgeois environnans; pour l'intéresser d'avantage, Bugeaud eut recours à des moyens de bon voisinage; il les invita à venir chez lui; il leur montra avec de longues explications les résultats fructueux qu'il obtenait par son système de culture, leur

démontrant qu'il ne tenait qu'à eux d'avoir la même réussite.

Ce fut alors qu'il posa les premières bases d'une institution sortie de toutes pièces de son cerveau : nous voulons parler des *comices agricoles*. A la fin de la visite dont nous parlons, il soumit à ses invités un projet d'association entre propriétaires, dans le but d'encourager les progrès de la culture et le développement des moyens à y employer. Ses voisins applaudirent à ce judicieux projet dont ils signèrent sur le champ la rédaction : et le premier comice agricole de France était fondé.

A partir de ce moment il ne cessa de prêcher la divulgation de ces associations. Les nombreux discours qu'il prononça soit en public soit au Parlement sur l'agriculture et les comices agricoles sont tous marqués au coin de la plus judicieuse franchise.

« L'agriculture étant une science de pratique locale, disait-il, c'est aux hommes éclairés des localités à faire choix des pratiques qui conviennent le mieux aux localités diverses : c'est là l'idée-mère des comices agricoles. » — A la Chambre, plus tard, tout lui était prétexte à développer son thème favori : « La principale cause de nos divisions, disait-il un jour, c'est la difficulté de placer toutes les capacités inoccupées. Ne pouvant pas toujours prendre place au budget qu'elles se disputent, elles deviennent turbulentes. Eh bien ! quand l'agriculture sera mieux connue et donnera des résultats certains, elle deviendra une carrière qui absorbera toutes les intelligences oisives et que leur oisiveté rend dangereuses. »

— « Que l'on colonise Alger, disait-il une autre fois, c'est très bien ; mais il serait plus intéressant encore de coloniser les grandes landes de la Bretagne et de Bordeaux. Une partie de l'armée pourrait être employée à celà ; des villages y seraient bâtis, mis en forme de camp, mais sur un plan commode pour l'exploita-



tion agricole. Les troupes les occuperaient dans le double but de se former à la guerre et de mettre en culture les terrains environnans. Ce dernier résultat obtenu, de manière à ce que les familles puissent y vivre, ces villages et leurs dépendances seraient vendus et affermés ; l'armée pourrait alors produire une partie de ce qu'elle coûte et contribuer puissamment à la prospérité de la nation... Quelques esprits, qui n'ont pas observé les immenses ressources de l'agriculture, sont effrayés de l'accroissement de la population. On dit qu'il y en a trop ; moi je prouverai qu'il n'y en a pas assez. Nous pouvons en nourrir, et nourrir mieux, plus du double. Il est vrai que la population est en ce moment mal répartie. Il y a du trop plein dans les villes ; mais je me chargerais d'employer dans le Limousin tout l'excédent de Lyon, Bordeaux, Rouen, Marseille et Paris. »

Ces aperçus ingénieux, cette défense hardie et persévérande des intérêts de l'agriculture et des paysans ne furent pas sans porter leurs fruits. Dans maint endroit on suivit les conseils du colonel-agronome et son renom alla grandissant. Mais il voulait voir son œuvre s'étendre dans toute la France. A son avis, l'agriculture, qui devait donner le bien-être à tous, devait aussi servir de dérivatif aux mauvaises propagandes qui en ce temps agitaient les esprits.

En 1834, il disait encore à la Chambre : « La véritable politique, la véritable liberté c'est de donner au peuple le bien-être matériel. Et l'agriculture seule peut lui donner une amélioration. Nos fabriques ont trop produit parce que les agriculteurs sont restés pauvres. Mais si les agriculteurs étaient riches, les fabriques ne produiraient pas assez. Il faut fonder des comices agricoles. C'est la une véritable association : et je ne crois pas que jamais le gouvernement interdise celles-là. On n'y parlera pas au peuple de certains droits politiques avec lesquels il ne peut que

se suicider. Mais on lui enseignera la science plus utile, plus libérale, de produire deux épis au lieu d'un, deux bœufs au lieu d'un, deux moutons au lieu d'un. Cela est très vulgaire, mais c'est très libéral, c'est de la véritable liberté, celle que le peuple saura apprécier. »

Son insistance énergique, souvent même éloquente, sur ce point qu'il n'abandonnait jamais, finit plus tard par triompher, il avait demandé à la Chambre la fondation d'un conseil supérieur d'agriculture et l'affection d'un crédit de deux millions à la création des comices.

Il ne put l'obtenir de son vivant. Mais le deuxième Empire reprit cette idée féconde et n'hésita pas à lui donner son plein développement.

Auprès des paysans, ses discours étaient moins pompeux, mais ils frappaient aussi juste. Déjà il était adoré des moindres laboureurs qui trouvaient en lui un conseiller, un ami, parlant leur langage, partageant leurs travaux, vivant de leur vie. Sa parole afable et grave, sa sollicitude encourageante et paternelle, aidèrent surtout au développement de son entreprise. Il parvint à améliorer vraiment ces natures un peu abruptes, à élargir ces esprits étroits. Aussi le paysan d'Excideuil et de Lanouaille garde-t-il encore le souvenir du grand agronome. Certaines de ses allocutions familières prononcées dans des frairies ou des comices sont restées dans les souvenirs du pays. En voici une en patois dont le bon sens et la simplicité donnent une idée des entretiens par lesquels il savait s'attacher les esprits campagnards.

Mou ômi, depeï lounten lou
bourgzeï sé viren lo této per fâ
vôtré bounur. V'aïmèn lou bourd-
zeï! E per votrei an plo grata dé
popié. N'iô qué disén: « Lou foû-
drio fâ libreï; lou fâ sabin! » —
Mâ sé plo libreï coumo lou aùzéù;
n'en sé pâ maï ritzéï. Si érà libreï,

Mes amis, depuis longtemps les
bourgeois se mettent la tête à
l'envers pour faire votre bonheur.
Car ils vous aiment, les bourgeois!
Pour votre cause, ils ont noirci
bien du papier. Les uns disent :
il faudrait les faire libres; les
instruire. Mais n'êtes-vous pas

libres comme l'oiseau ? En êtes-vous plus riches ? Si vous étiez libres, si vous étiez instruits, cela vous donnerait-il du pain, des vêtements, des sabots, une maison, des meubles ?... Eh bien, nous, nous voulons (vraiment) vous venir en aide. Le secret (de votre aisance) nous l'avons trouvé ; et il est bien simple : c'est un travail mieux entendu.

Allons, sortez de ces vieux sentiers (de la routine) ! Mais, mes amis, si nous avons le moyen d'enrichir le travailleur, nous ne pouvons rien pour le fainéant ?

Rien ne vient sans travail, c'est le travail qui vivifie la terre... Raisonnez comme vous voudrez, il faudra toujours qu'une moitié de la population récolte le blé qui alimente tout le pays.

Ceux qui habitent la ville, travaillent d'une autre façon.

Les ouvriers, de leurs mains, font, avec autant de vérité que vous, un travail que vous ne sauriez faire.

Les uns font un commerce qui vous fait écouler vos récoltes.

Si tout le monde bêchait la terre, il n'y aurait plus personne pour vous acheter vos magnifiques bœufs.

si sobiâ letzi, voû dounorioco daùr po, dé là vestâ, daù sutzou, 'no meïtzou, daù meûbleï ? E bé ! n'autrei völén v'aïda ; lou sacré, l'avén trouba. — Eï plo simplé ; Un meilleur trobai.

Surté-mé d'aquî vieï meïtzan tzomî ! Mâ, moû omî, si nautreï avén lou mouyen dé fâ ritzeï lou trabailladoû, né pôdén ré per lou fénian !

Ré ne vé seï trobai ! Lou trobai revicoulo lo têro... Prené-zou coumo voûdreï ; faù que lo meito daù moundé fasé vénî lou blâ que faï vioutré tout lou poïs. Lou que demôréni di là vilâ trobaïen de n'autre feïcou.

Loû oubrïé dé lur mâ, tobé coumo nôtreï fan coqué né poudré fâ.

Dos û fan lou coumercé que voûs faï vendré ça qué massâ.

Si tout lou moundé bëtsâvo, n'aûriâs dégu pér tsotâ votrei brâveï biaouïs.

Un autre jour, dans un comice qu'il présidait, il termina ainsi son discours : « C'est pour honorer cette vie (de l'agriculteur honnête) que nous célébrons aujourd'hui une fête ; et c'est pour l'honorer, cette fête, que j'ai mis aujourd'hui *mon plus bel habit* (il était en grande tenue militaire) afin de faire comprendre à tous combien votre profession est honorable et aussi comme elle est honorée... Vous allez, mes amis, la célébrer aussi, dignement, cette fête, qui, après celles de Dieu, des saints, et de vos femmes, est assurément la plus grande. »

C'est ainsi que le colonel Bugeaud passa doucement

et dans une activité si fructueuse les années de loisir que lui avait faites la Restauration. Jamais, à ce moment, il ne consentit à s'occuper de politique ; jamais il ne voulut prendre part aux réunions pour lesquelles, de Limoges ou de Périgueux, il recevait des appels insistant. Il comprenait, le grand homme clairvoyant, que son action était autrement féconde dans le rôle pacifique qu'il s'était imposé que dans les agitations malsaines qui énervaient le pays.

Son renom grandit d'ailleurs considérablement pendant cette période passée loin des armes. Sa bravoure avait remporté jadis des victoires sur les généraux ; sa prodigieuse activité en remportait maintenant sur la nature.

Ainsi déjà il justifiait la simple mais expressive devise qu'il se choisit lui-même plus tard : « Ense et aratro », Par l'épée et par la charrue.



IX

RETOUR DE BUGEAUD A L'ARMÉE

Le gouvernement de Juillet venait de succéder à la royauté de Charles X. Bugeaud, croyant à une guerre imminente, redemanda un commandement. Il ne pouvait en effet convenir à son caractère patriote, ni à ses brillants états de services de laisser son épée au fourreau, alors que la France courait un danger.

On lui donna le commandement du 56^e de ligne à Grenoble. Ce fut une douleur violente pour M^{me} Bugeaud qui n'avait encore jamais prévu qu'un retour de son mari à l'armée dût amener une séparation qui l'effrayait. Son chagrin fut d'ailleurs ravivé bientôt par la perte de son second fils Léon et une maladie persistante du colonel, qui dut demander un congé.

Enfin, le 2 avril 1834, il fut nommé général. Peu de temps après, il était aussi élu député.

Son commandement l'avait appelé à Paris lorsqu'en 1833, le roi lui confia une mission des plus délicates qui lui réserva une série de déboires et de chagrins.

Il fut chargé de veiller dans la forteresse de Blaye sur la duchesse de Berry arrêtée à Nantes et incarcérée comme rebelle et comme conspiratrice.

Quelques mois plus tard, il accompagna sa prisonnière à Palerme, puis rentra à Paris vers la fin de la même année.

La façon conscientieuse et habile dont il s'acquitta

de cette mission difficile lui valut du roi des remerciements et une gratification de 20.000 francs que Bugeaud n'accepta que pour l'offrir à la ville d'Excideuil, un chef-lieu de canton de la Dordogne, où il avait acquis une propriété. Cette somme fut employée à créer dans la petite ville des fontaines sur lesquelles on inscrivit, à titre de reconnaissance, le nom du généreux donateur.

Une lettre de M. le docteur Chavoix, maire d'Excideuil, remercia le général de cette libéralité.

Bugeaud passa alors en France quelques années sur lesquelles nous ne nous appesantirons pas; nous nous bornerons à dire qu'il les employa à partager les travaux parlementaires, dans lesquels il apportait, comme en toutes choses, la plus énergique activité.

Comme à tous les hommes de valeur, la politique, avec quelques satisfactions lui apporta de nombreuses amertumes. La presse libérale, surtout, qu'il appelait ironiquement « l'aristocratie de l'écritoire », le poursuivait de ses détractions infatigables. Ces attaques allèrent même jusqu'à la calomnie la plus odieuse, lorsqu'après certains troubles de Paris qu'il avait été chargé de réprimer, avec les généraux Torton, de Ruy-migny et Lascours, on l'accusa d'avoir été l'auteur du massacre de la rue Transnonain. La vérité est que Bugeaud, à ce moment, se trouvait sur un autre point de Paris et que ce fut le général Lascours qui repoussa les insurgés dans cette rue.

Bugeaud, d'ailleurs, se justifia plus tard de ces calomnies par une lettre adressée au ministre de la guerre.

Mais ces polémiques auraient usé cette puissante organisation. Des événements graves en Afrique vinrent heureusement appeler sa vaillance sur un terrain plus digne d'elle.

X

BUGEAUD EN ALGÉRIE. — BATAILLE DE LA SIKAK. —
TRAITÉ DE LA TAFNA. — ENTREVUE AVEC L'ÉMIR ABD-EL-
KADER.

C'était en effet sur le terrain de la guerre que même ses ennemis reconnaissaient sans conteste ses puissantes qualités.

« Homme actif, dit l'un de ses biographes qui fut loin d'être son ami, prompt au coup de main, soigneux du soldat, populaire dans la troupe, à l'aide de sa camaraderie de caserne qui a le flair du vieux troupier, brave d'ailleurs et ne s'épargnant jamais. »

C'est avec ces qualités que nous allons le voir mener la guerre la plus difficile sur cette terre d'Algérie dont il fit un pays Français.

Mais, avant de considérer l'œuvre de Bugeaud, disons en quelques mots quels furent les raisons et les débuts de la conquête de cette colonie.

Depuis le commencement du siècle, les relations d'Alger avec la France avaient pris un caractère de froideur à l'occasion d'une dette contractée par le gouvernement Français envers des négociants Algériens, dette non encore réglée en 1827. A ce moment, le consul de France, M. Deval, s'étant présenté à la Casbah, (palais du dey) pour offrir ses hommages au dey, celui-ci s'emporta sur un motif futile et, dans sa colère, frappa notre ambassadeur de son chasse-mouches formé de plumes de paon. Cette insulte demandait ré-

paration. Un vaisseau, *la Provence*, fut chargé de les demander; or, quoiqu'il naviguât sous pavillon parlementaire, le dey le reçut à coups de canon. Cette fois, l'expédition fut résolue. Une flotte appareilla à la fin de mai 1830; après avoir débarqué sans difficultés et remporté plusieurs avantages, elle se rendit maîtresse d'Alger: le 5 juillet, le drapeau français flottait sur la Casbah. Presque aussitôt les beys d'Oran et de Titery se soumirent. Mais il était plus difficile de venir à bout des populations nomades qu'un homme de génie, Abd-el-Kader, sut exploiter contre nous dès 1831. Aussi, la conquête languit sous l'administration du maréchal Clausel, du général duc de Rovigo et du général Voirol qui se succédèrent. En 1835 même, l'émir Abd-el-Kader infligea à nos troupes un sérieux désastre à la Macta.

Les choses en étaient là lorsque le gouvernement français songea à envoyer Bugeaud en Algérie.

Ce nouveau théâtre, avons-nous dit, était absolument le sien. Lorsqu'il y fut appelé (1836), il avait 50 ans; son esprit était aussi robuste que son corps, il était, dit un de ses secrétaires, «de haute stature, carrément sculpté, et d'une vigueur peu commune; il avait le visage plein et musculeux, légèrement gravé de petite vérole, le teint fortement coloré; l'œil gris clair, le regard perçant, mais adouci dans la vie ordinaire par l'expression d'une sympathique bienveillance. Tout en lui respirait l'habitude du commandement, et l'allure impérieuse d'une volonté sûre de se faire obéir. C'était une nature de fer, âpre à la fatigue, inaccessible aux infirmités de l'âge et qui n'aurait dû disparaître que dans les nuages d'un champ de guerre. »

Débarqué à Alger, Bugeaud fut bientôt prêt à se mettre en route contre Abd-el-Kader. L'émir, alors, tenait bloqué le général d'Arlanges sur les bords et à l'embouchure de la Tafna.

Pour l'attaquer, Bugeaud inaugura, malgré la répu-gnance des vieux officiers, un nouveau système de guerre dont nous reparlerons, et qui lui réussit tou-jours en Afrique; après avoir d'abord refoulé les Ara-bes il leur infligea sur les bords de la Sikak une dé-faite qui obligea Abd-el-Kader à s'ensuivre dans le Maroc, « Le combat de la Sikak, dit le duc d'Orléans, n'était pas seulement le plus brillant succès obtenu en rase campagne, c'était la victoire la plus légitimement remportée; car c'était celle à laquelle le hasard avait la moindre part, et pour laquelle le général avait le plus fait par des combinaisons bien adaptées aux qualités de ses soldats et aux défauts de ses ennemis. L'émir avait perdu son infanterie régulière, 700 fusils, 6 dra-peaux, 130 prisonniers, souillés désormais par le contact des chrétiens, et plus regrettables ainsi à ses yeux que les 1,200 musulmans tués les armes à la main dans la guerre sainte. »

Quelques jours après, tout le pays était balayé entre Oran, la Tafna, et Tlemcen, et le général se retirait après une campagne de six semaines qui lui valut le grade de lieutenant-général. Il s'était ainsi acquitté de la mission qu'il avait reçue de débloquer la Tafna, de ravitailler Tlemcen, et de battre Abd-el-Kader.

Après une courte apparition en France, l'année sui-vante il débarquait à Oran une deuxième fois et mar-chait avec 1,200 hommes au-devant d'Abd-el-Kader, moins pour le combattre que pour le contraindre à faire la paix; cette manœuvre, en effet, était nécessaire pour le moment. Le maréchal Clausel avait échoué devant Constantine; pour que son successeur Dam-rémont pût consacrer à une deuxième attaque de cette ville la plus grande partie de ses forces, il était néces-saire qu'aucune agression de l'émir ne fût à craindre au centre et à l'ouest de l'Algérie. Bugeaud rencontra l'émir à la Tafna. Ce fut là qu'après quelques pourpar-lers furent posées les bases d'un traité qui accordait à

Abd-el-Kader des concessions territoriales, politiques et financières qui furent jugées excessives. Mais ce ne fut qu'à ce prix que Constantine put enfin être prise.

Cette convention de la Tafna fut une occasion pour les ennemis de Bugeaud de diriger contre lui de nouvelles attaques ; voici à quel sujet : le projet de traité contenait un article secret aux termes duquel l'émir devait verser au général 180.000 francs comme *cadeau de chancellerie*, que Bugeaud était, par avance, autorisé à recevoir par le comte Molé, ministre des affaires étrangères. Le général n'avait pas caché qu'il destinait cette somme à la réfection ou à la création de chemins vicinaux à Excideuil, son pays. Or, le gouvernement n'ayant pas ratifié cette clause, l'émir garda son argent. Bugeaud était donc innocent de la prétendue concussion dont on l'accusait, en vue certainement de lui enlever une part de son prestige et de sa popularité.

La convention de la Tafna donna lieu à un épisode qu'il est utile de rapporter ici, parce qu'il donne une idée nette de la nature vraiment conquérante de Bugeaud et du respect craintif que son impérieux caractère imposait à ses ennemis. Voulant profiter de ces pourparlers de paix pour voir de près et connaître Abd-el-Kader, il le fit prévenir de son intention de parlementer, et lui fixa un rendez-vous. A l'heure dite, le général français s'y trouva, mais il attendit inutilement jusqu'à quatre heures du soir le chef arabe. La cause du retard d'Ab-el-Kader était qu'il avait voulu grouper autour de lui un nombre imposant de combattants. Enfin, un envoyé arriva et dit au général : « L'émir s'approche ; si vous voulez bien, je vous conduirai près de lui ; n'ayez pas peur. »

— Je n'ai peur de rien, répond brusquement Bugeaud ; vous devez savoir que vous ne m'avez jamais fait trembler ; mais il faut que ton chef soit un bien insolent personnage pour oser me faire attendre ainsi.

Et le général s'avança, confiant en son étoile, sans tenir compte des conseils de son entourage, qui n'était pas sans appréhensions de le voir se risquer ainsi.

Après avoir marché quelques instants, on aperçut enfin l'émir qui s'avancait escorté de tout un escadron de marabouts caracolant sur de superbes chevaux richement harnachés. Le général pique droit au galop vers lui, le salue, et après échange de compliments, ils mettent pied à terre. Abd-el-Kader s'assit par terre, Bugeaud l'imita; puis après un tintamarre affreux, exécuté sous prétexte de musique par la *nouba* du chef arabe, les deux hommes de guerre conversèrent ensemble.

Contrairement aux gens de sa suite, tous de belle taille, l'émir avait un aspect chétif; sa barbe et ses cheveux noirs étaient incultes; ses vêtements grossiers et sales l'auraient fait prendre pour l'Arabe le plus pauvre; constamment, il tenait les yeux baissés.

L'entretien terminé, Bugeaud se leva; mais voyant qu'Abd-el-Kader, selon la coutume arabe, restait impassablement assis :

— Apprends, lui dit-il en fronçant le sourcil, qu'un général arabe ne doit pas rester assis devant un général français qui lui parle debout.

Et, le prenant par la main, il l'obligea à se lever. C'était bien le comble de l'audace.

Les deux chefs, après s'être salués, remontèrent à cheval. L'émir retourna avec son escorte vers son armée qu'il avait laissée à quelque distance. Presque aussitôt, comme la petite troupe du général s'en tournait, une nuée de cavaliers arabes fondit sur elle, les cavaliers jonglant avec leurs longs fusils, poussant des hurlements sauvages, tournoyant dans une chevauchée furibonde.

Etait-ce une surprise? Les Français étaient loin d'être rassurés sur le caractère de cette démonstration. Le chef arabe, offensé par la façon impérieuse de

Bugeaud, avait-il donné le signal d'une attaque ? Mais non ; c'était une magnifique *fantasia*, une de ces fêtes échevelées, par lesquelles les guerriers arabes témoignent leur joie et font honneur aux grands personnages.

Celle-ci avait été rapidement organisée en l'honneur du *grand Kébir Roumi* (grand chef français).

Ajoutons que, par une singulière coïncidence, un terrible coup de tonnerre vint, au même instant, mêler à ces cris d'allégresse sa menace prolongée, apportant ainsi un relief de majesté à cet imposant spectacle ; ce fut un moment solennel ; il y eut parmi l'état-major comme un frémissement d'enthousiasme.



XI

BUGEAUD, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE. — RÉORGANISATION DE L'ARMÉE D'AFRIQUE. — LE SERGENT BLANDAN A BENI-MERED. — CAMPAGNE DU CHÉLIF. — LA CASQUETTE DE BUGEAUD.

Après le traité de la Tafna, le général Bugeaud entra en France où il resta jusqu'en 1840, moment où de nouveaux et graves événements obligèrent le roi Louis-Philippe à le renvoyer en Algérie avec le titre de gouverneur général.

Il s'agissait de frapper enfin des coups définitifs. L'opinion se lassait d'une guerre incohérente, qui, depuis dix ans, ne nous avait procuré que peu de gloire et avait occasionné d'énormes dépenses.

Dès son retour sur la terre d'Afrique, Bugeaud lança une double proclamation : Au peuple, il s'annonça surtout comme colonisateur et agronome; à l'armée, comme un chef soucieux de la bonne harmonie entre officiers et soldats, et du bien être de tous. Puis, il se mit à l'œuvre pour organiser ses forces. La guerre prit tout aussitôt une autre tournure. Le général vit rapidement qu'il ne s'agissait plus, comme en Europe, de rassembler de grandes armées destinées à s'ébranler contre des masses semblables, mais de couvrir le pays de petits corps légers qui pussent atteindre les populations à la course, ou qui, placés près de leur territoire, les pussent surveiller.

Ces principes de la guerre, inaugurés par lui à la Sikak, allaient être mis en pratique de tous côtés; on organisa des colonnes volantes; à la voiture on substitua le chameau; on se chargea peu; les officiers durent apprendre l'arabe; le costume fut modifié pour l'aisance du soldat, etc.

Ce fut ainsi qu'il rentra en campagne au début de 1841. Avec des lieutenants comme Changarnier, Bedreau, Lamoricière, Baraguay-d' Hilliers, Ysuf et le duc d'Aumale, il eut vite fait d'obtenir de surprenants succès.

Après une rapide excursion dans l'Est, et deux vigoureuses expéditions à Milianah et Médéah, tout le pays jusqu'à Mascara, Takdempt, Boghar, Thaza, Saïda fut parcouru victorieusement. Ce fut à ce moment que se produisit l'épisode glorieux de Beni-Mered, où l'héroïque sergent Blandan trouva la mort. En voici, en quelques mots, le récit : Le 10 avril 1842, une petite troupe de vingt-deux hommes d'infanterie et de chasseurs d'Afrique sortait de Bouffarick pour faire le service de correspondance de cette localité au blokhaus de Beni-Mered, établi en deçà de Blidah. Elle était commandée par le sergent Blandan, du 26^e de ligne.

Parvenu à certain ravin embroussaillé qu'il fallait passer avant d'arriver au blokhaus, le détachement se vit tout d'un coup enveloppé par un bande de trois cents Arabes qui avaient surgi à l'improviste. Rapidement, Blandan se disposait à combattre quand un grand nègre, le chef des assaillants, se détacha en avant et cria en bon français :

— Rends-toi, sergent, il ne te sera fait aucun mal, ni à toi, ni à tes hommes...

— Tiens, répondit Blandan, voilà comment je me rends !

Et d'un coup de feu il abattit le géant noir. Puis il établit sa petite troupe en bon ordre et lui fit com-

mencer une fusillade bien nourrie. Les Arabes ripostaient, tourbillonnant autour du petit groupe sans pouvoir l'entamer.

Huit hommes pourtant étaient tombés ; le brigadier de chasseurs d'Afrique avait eu son cheval tué sous lui ; Blandan avait reçu trois coups de feu.

— Prends le commandement, dit-il au brigadier, je n'en peux plus.

Couchés dans la poussière, les blessés chargeaient les armes et la lutte continuait. Mais la brave petite troupe diminuait ; elle n'eut plus bientôt que sept hommes debout, sept héros auxquels Blandan, se sentant mourir, cria de toutes ses forces :

« Courage, amis, défendez-vous jusqu'à la mort ! » Et ces petits soldats, des recrues qui n'avaient pas un an de service, de pauvres *pierrots* qui voyaient le feu pour la première fois, se battaient comme des géants !

Ils allaient être anéantis !... c'était fini !... lorsqu'au loin retentit la charge... Enfin, un double secours arrivait : C'étaient le lieutenant de Jouslard, accouru de Beni-Mered, et le lieutenant-colonel Morris, arrivant à fond de train de Bouffarick ! En un clin d'œil, les deux officiers dispersent les Arabes et sauvent les survivants blessés de notre petite troupe. — Hélas, il était trop tard pour le sergent Blandan ! On le plaça presque inanimé sur un brancard ; et, craignant de le voir mourir avant son arrivée à l'hôpital, le lieutenant-colonel, au nom de la France, attacha sur cette vaillante poitrine couverte de sang la croix de la Légion d'honneur.

Le général Bugeaud, en entendant le récit de cette belle défense, s'écria enthousiasmé :

« C'est plus beau que Mazagran, car à Mazagran on était au moins couvert par les murailles ! »

Par son initiative (arrêté du 6 juillet 1842), un monument commémoratif fut élevé au sergent Blan-

dan à Beni-Méred, où est établie aujourd'hui une ferme des plus florissantes. Sur le piédestal, sont gravés le nom du héros, la date du 11 avril 1842 et son cri célèbre :

« Courage, amis, défendez-vous jusqu'à la mort ! »

En 1842, Abd-el-Kader, qu'on ne laissait pas respirer, fut débusqué de sa principale base d'opérations, les gorges du Chélif. Il y eut là des luttes terribles entre les soldats de l'émir et les nôtres. Abd-el-Kader dut céder pourtant ; il s'enfuit, et les tribus, effrayées de la marche des Français, se voyant perdues, firent en grande partie leur soumission. Un chef vint parlementer avec Bugeaud : c'était un fidèle de l'émir dont dix fils déjà avait succombé sous nos coups ; il offrait le onzième en otage pour obtenir la paix. L'entrevue des deux guerriers fut d'une dignité imposante ; Bugeaud, en loyal vainqueur, se montra clément. Il refusa l'otage et rendit la liberté aux tribus, se fiant à leur promesse et à la parole de leur chef. Cet acte de magnanimité le grandit considérablement aux yeux de ces ennemis nomades qui, insensiblement, se rapprochèrent de lui.

Déjà, d'ailleurs, pendant cette campagne difficile, des chefs soumis lui avaient apporté le concours de leur vaillante expérience. L'un d'eux, notamment, par ses services loyaux, avait mérité sa reconnaissante estime. Le gouverneur général n'hésita pas à lui en donner un éclatant témoignage. Une solennité fastueuse fut organisée en l'honneur du chef arabe, qu'il venait de nommer Khalifa de cent douze tribus environnantes.

En lui remettant les magnifiques vêtements, insignes de sa dignité, le général, en un langage élevé, rappela les services du chef arabe et les obligations que lui imposait son nouveau commandement ; il termina en insistant sur l'énergique répression qu'il exercerait contre les traîtres et les parjures :

« J'aime la guerre parce qu'elle est dans mes devoirs et dans les habitudes de ma vie ; mais j'aime encore mieux la paix, parce que la paix est favorable aux hommes et qu'elle permet d'acquérir des richesses par la culture et le commerce. L'émir vous fascinait pour s'élever : la France veut vous gouverner pour que vous prospériez. Elle respecte vos mœurs, elle fait observer votre religion ; elle choisit parmi vous un chef capable et digne de vous commander... Si vous êtes fidèles à votre promesse, la France est grande, et vous deviendrez puissants. Mais, si vous oubliez votre engagement d'aujourd'hui, malheur ! Les enfants se rappelleront longtemps les fautes de leurs pères. Je ne vous tuerai pas ; je ne massacrerai pas les femmes et les vieillards comme le fait l'émir ; mais je vous ferai jeter à bord d'un vaisseau, conduire prisonniers en France et vous ne reverrez jamais votre pays... La guerre, cette année, vous a ruinés ; je vous fais remise des impôts. »

La réponse du chef arabe fut superbe de dignité ; elle se termina par un éloge plein de dévouement à Bugeaud :

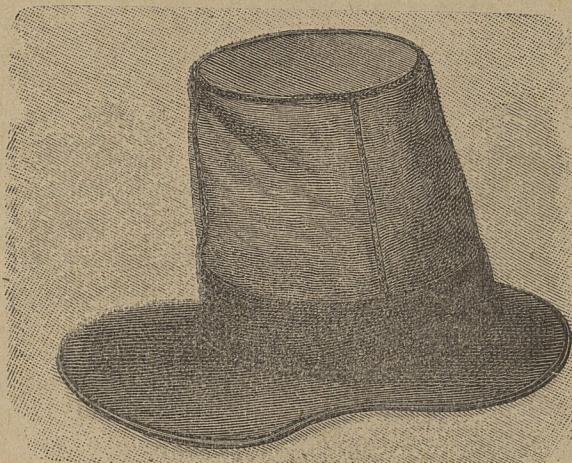
Tu as été terrible avec tes ennemis, et aussitôt après ta victoire tu as oublié ta force pour ne songer qu'à la miséricorde, la plus belle qualité que Dieu puisse donner aux sultans... Ton arrivée dans le pays des Arabes a été le lever d'un astre. Tu as renversé la muraille qui s'élevait entre chrétiens et musulmans ; tous tes ennemis ont dû reconnaître que le doigt de Dieu t'avait marqué pour les gouverner. Tous ont entrevu par toi des jours de paix et de tranquillité. Tous t'ont donné spontanément le surnom de *Bou-Saad!* (père du bonheur) »

Ce fut aussi, dit-on, au cours de cette expédition dans le Chélif, que prit naissance la légende si populaire de la « Casquette du Père Bugeaud ».

En voici l'origine, telle que le rapporte le duc d'Au-

male dans son intéressant ouvrage, *Zouaves et chasseurs à pied* :

« Une nuit, une seule nuit, la vigilance des zouaves fut en défaut. Les réguliers de l'émir se glissèrent au milieu de leur poste, et vinrent faire sur le camp une décharge meurtrière. Le feu fut un moment si vif, que nos soldats, surpris, hésitaient à se relever. Il fallut que les officiers leur donnassent l'exemple. Le



La casquette du père Bugeaud.

maréchal Bugeaud était arrivé des premiers : Deux hommes, qu'il avait saisis de sa vigoureuse main, tombèrent frappés à mort. Bientôt, cependant, l'ordre se rétablit ; les zouaves s'élancent et repoussent l'ennemi. Le combat achevé, le maréchal s'aperçut, à la lueur des feux du bivouac, que tout le monde souriaient en le regardant : Il porte la main à sa tête, et reconnaît qu'il était coiffé comme le roi d'Yvetot, de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et mille voix de répéter : La casquette, la casquette du maréchal !

» Or, cette casquette originale (qui a figuré à l'exposition de 1889 au palais du Ministère de la guerre)

excitait déjà la curiosité de soldats par sa forme shako à visière circulaire.

» Le lendemain, continue le duc d'Aumale, quand les clairons sonnèrent la marche, le bataillon des zouaves les accompagnait, chantant en chœur :

As-tu vu
La casquette
La casquette?
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud?

» Depuis ce temps, la fanfare de la marche ne s'appelle plus que la « Casquette » et le maréchal, qui racontait volontiers cette anecdote, disait souvent au clairon de picket : « Sonnez la Casquette ! »

A propos de la « Casquette », on raconte aussi à Excideuil une anecdote qui, si elle n'est pas absolument authentique, est au moins amusante; c'est à ce titre que nous la reproduisons.

Des zouaves, dans les loisirs du camp, avaient dressé un perroquet à chanter la « Casquette ». Le maréchal Bugeaud, un jour, passant par là, entendit l'oiseau lancer son refrain habituel. Il sourit, et avisant devant la tente un zouave au rude type montagnard, il lui demanda :

— Est-ce à vous, l'ami, cet oiseau savant ?

— Oui, *ch'est* mon perroquet, mon maréchal.

— N'êtes-vous pas de Saint-Flour? dem anda encore plaisamment le maréchal.

— Parfaitement, mon maréchal !

— Je m'en doutais !

Et comme le gouverneur d'Algérie s'éloignait en riant de bon cœur, le zouave, ébaubi, murmura à un camarade :

— Que nous chommes petits, tout de même, à côté d'un lapin comme cha, qui rien qu'à voir un choldat vous devine d'ouch'qu'il est, chans che tromper d'un kilomètre ?

XII

PRISE DE LA SMALAH. — BATAILLE D'ISLY. — BUGEAUD,
MARÉCHAL DE FRANCE

Cependant, Abd-el-Kader avait reparu tout à coup dans le Tell où il fallait le traquer de toutes parts. Le colonel Yusuf, qui opérait contre lui sous sur les ordres du duc d'Aumale, rejoignit enfin sa *Smalah* errante (16 mai 1843).

C'était une agglomération de population et de guerriers de tous ordres et de toutes classes : femmes, enfants, ouvriers, marchands, formant un groupement imposant de vingt mille personnes dont cinq mille soldats réguliers bien armés. Lorsque le moment se présenta de l'attaquer, la petite colonne que commandait le duc d'Aumale était loin d'être en forces. Les aides de camp du prince insistèrent même pour qu'il ordonna une retraite prudente avant d'être aperçu par l'ennemi, ou tout au moins qu'il attendît l'arrivée d'un secours que le lieutenant-colonel de Chasseloup devait lui apporter avec ses zouaves et sa section d'artillerie.

Mais le jeune général, après un instant de réflexion, fit cette belle réponse :

— Messieurs, nous allons marcher en avant ! Mes aïeux n'ont jamais reculé ! je ne donnerai pas l'exemple.

Et, prenant ses dispositions avec le plus grand sang-

froid, il donna l'ordre à Yusuf d'attaquer par la gauche. Tandis que lui-même avec Morris attaquerait par la gauche et le centre.

Ce fut une charge impétueuse devant laquelle rien ne résista. Les réguliers d'Abd-el-Kader, sabrés par la cavalerie s'enfuirent ; une heure après, quatre mille prisonniers, le trésor de l'émir, ses tentes, ses drapeaux, les familles de tous les grands chefs étaient au pouvoir de notre cavalerie. La mère et la femme d'Ab-el-Kader, un instant prisonnières, étaient sauvées par un esclave fidèle et s'enfuyaient sur un mulet au milieu de la bagarre.

On aurait de la peine à se faire une juste idée de ce combat livré si courageusement par un poignée de braves, où la valeur individuelle fit des prodiges, où six cents hommes déterminés culbutèrent plus de cinq mille défenseurs armés, leur tuèrent trois cents hommes, et surent épargner la vie d'une population immense et désarmée.

Le colonel Charras, un républicain peu suspect de sympathie pour les princes, disait un jour en parlant de l'enlèvement de la Smalah (et en matière de courage il était bon juge) :

« Pour entrer comme l'a fait le duc d'Aumale avec cinq cents hommes au milieu d'une pareille population, il fallait avoir vingt-trois ans, ne pas savoir ce que c'est que le danger ou bien avoir le *diabolus in corpore* ! Les femmes seules n'avaient qu'à tendre les cordes des tentes sur le chemin des chevaux pour les culbuter, et qu'à jeter leurs pantoufles à la tête des soldats pour les exterminer tous depuis le premier jusqu'au dernier. »

Ce beau fait d'armes exécuté par le prince, mais médité et préparé par Bugeaud, valut à ce dernier la dignité de maréchal de France qui lui fut conférée le 31 juillet 1843.

• L'émir, qu'un hasard heureux pour lui avait tenu

Loin de sa smalah au moment du danger, se trouvant alors dénué de tout, s'enfuit précipitamment. — Mais, ce ne fut que pour reparaître bientôt à la frontière de l'ouest soutenu, cette fois, par le sultan du Maroc, auprès duquel il était allé chercher du secours.

Lamoricière, chargé de lui barrer la route, lui infligea quelques échecs sérieux. Ce fut pendant l'une des affaires auxquelles donna lieu cette nouvelle attaque des arabes, que se produisit l'épisode du trompette Escoffier, qui fut un moment populaire à Paris, où le brave soldat avait obtenu pour sa retraite un poste de garde au jardin des Tuilleries.

Le 22 septembre 1843, un combat assez vif eut lieu entre les troupes d'Abd-el-Kader et les nôtres. Le capitaine de Cotte venait d'avoir son cheval tué sous lui ; le désordre s'était mis dans les rangs des Français qui étaient sur le point de lâcher pied. Le trompette Escoffier, alors, saute à bas de son cheval, et présente la bête à son capitaine : « Montez, mon capitaine, lui dit-il ; à cheval vous pourrez rallier l'escadron, moi je ne pourrais le faire. »

C'était se sacrifier, car on était entouré d'Arabes ; à pied il ne fallait pas songer à percer leur ligne. Quelques instants après, le trompette était fait prisonnier.

Le roi, informé de cette conduite, n'attendit pas que le brave soldat fût rendu à la liberté pour lui donner la juste récompense de son dévouement ; il le fit immédiatement chevalier de la Légion d'honneur et le mit à l'ordre du jour général de l'armée.

L'émir Abd-el-Kader fut mis au courant du fait ; et ne voulant pas paraître inférieur en magnanimité à ses ennemis, il ordonna une revue de ses troupes régulières, et devant toute son armée il remit à Escoffier les insignes de la dignité que lui avait méritée son courage.

Cependant, Bugeaud se disposait à en finir avec

cet ennemi insaisissable. La révolte prêchée à nouveau par Abd el-Kader se redressait plus que jamais menaçante ; de plus, ainsi que nous l'avons dit, le sultan du Maroc, Abder-Raman, *chéris* (du sang du prophète), prenait les armes en faveur d'Abd-el-Kader. Insuffisamment pourvus de forces, Bedeau et Lamoricière, jugeant la situation grave, appellèrent à eux le gouverneur général.

Celui-ci accourut aussitôt, et donna l'ordre à Bedeau d'entrer en pourparlers avec le chef marocain.

Mais aux parlementaires qui se présentèrent à lui, le sultan fit un accueil injurieux et violemment agressif.

L'honneur de la France se trouvant engagé, la guerre contre le Maroc devenait nécessaire.

Le gouvernement de Louis-Philippe, jusque-là intimidé par l'attitude hostile de l'Angleterre, avait prescrit au prince de Joinville, commandant des forces navales en croisière sur les côtes du Maroc, ainsi qu'au maréchal Bugeaud, de ne pas agir tant que le pavillon de la France n'aurait pas été insulté.

Or, le drapeau venait d'être insulté, il n'y avait plus à hésiter. Le prince de Joinville et le maréchal Bugeaud, confiants en leurs forces, résolurent d'agir de concert et sans plus tarder.

Le 10 août 1844, c'est-à-dire quatre jours avant la bataille d'Isly, le prince de Joinville adressait au maréchal une lettre lui annonçant qu'il venait de bombarder Tanger et se disposait à prendre les mêmes mesures contre Mogador. Bugeaud lui fit cette brève réponse : « Mon prince, vous avez tiré sur moi une lettre de change ; soyez assuré que je vais faire honneur à votre signature à bref délai : Vive la France ! »

Ce fut le 14 août 1844 que Bugeaud prit contact avec Abd-el-Kader sur les bords de l'Isly. Nous ne saurions mieux faire que de donner ici le récit de

cette bataille (qui fut la seule bataille rangée de toute la conquête d'Algérie, par l'interprète principal de l'armée d'Afrique, M. Léon Roches, attaché à la personne du maréchal et qui fut aussi son ami :

» A la tête d'une nombreuse cavalerie régulière, à laquelle étaient venus se joindre les contingents de toutes les tribus berbères et arabes, qui occupent le vaste territoire qui s'étend de Fez jusqu'à Ouchda, Muley-Mohammed (héritier présomptif de Muley-Abder-Rhaman, empereur du Maroc) voyait augmenter chaque jour le nombre de ses soldats. Toutes les tribus marocaines voulaient prendre part à la guerre contre les infidèles, et combien de tribus algériennes faisaient des vœux pour le succès de la sainte entreprise !

» Selon eux, que pouvait la petite armée française contre les masses formidables de cavaliers intrépides conduits par le prince des croyants ? Le moindre revers essuyé par les Français eût été, il faut le dire, le signal du soulèvement général de tous les Arabes de l'Algérie.

» En face de pareilles éventualités, ne serait-il pas téméraire de tout remettre au sort d'une bataille ? Ne serait-il pas prudent de temporiser ? Telle était la pensée secrète de plusieurs généraux dont certes, on ne pouvait mettre en doute ni le courage, ni le patriotisme. Tel ne fut point l'avis du maréchal. Il comprit que l'occasion se présentait de frapper un coup qui aurait le triple avantage de mettre à jamais un terme aux projets ambitieux des souverains du Maroc, de consolider notre domination en Algérie et d'ajouter une belle page aux annales glorieuses de la France.

» Dès le 10 août, le maréchal avait entre les mains un travail que je lui avais remis et qui contenait des renseignements aussi précis que possible sur l'emplacement du camp marocain, sur les diverses routes qui

y aboutissaient, sur la composition de son armée, et enfin sur le nombre des cavaliers et des fantassins qui formaient l'armée du fils de l'empereur.

» La journée du 12 avait été consacrée par le maréchal à la rédaction des instructions données à chaque chef de corps. Il était fatigué plus de coutume et il s'étendit sur son lit de camp immédiatement après notre dîner.

» Dans la matinée, deux régiments de cavalerie, arrivant de France, étaient venus nous rejoindre, et les officiers des chasseurs d'Afrique et des spahis avaient invité tous les officiers du camp, que ne retenait pas leur service, à un punch donné en l'honneur des nouveau arrivés.

» Sur les bords de l'Isly, ils avaient improvisé un vaste jardin dont l'enceinte et les allées étaient formées par de splendides touffes de lauriers roses et de lentisques. Des portiques en verdure garnissaient l'allée principale qui conduisait à une vaste plate-forme également entourée de lauriers-roses. Tout cet emplacement était splendidement illuminé par des lanternes en papier de diverses couleurs. — Que ne trouve t-on pas dans un camp français ?

» En voyant ces nombreux officiers de tous grades et de toutes armes réunis en ce lieu pittoresque, nos camarades et moi, formant l'état-major du maréchal, regrettâmes vivement son absence. Il eût trouvé là une de ces occasions qu'il recherchait de se mettre en communication directe avec ses compagnons d'armes. Mais il était terriblement fatigué, et qui oserait troubler son repos ?

Moins astreint que mes amis aux règles sévères de la hiérarchie militaire, je me chargeai de la commission et retournai à nos tentes.

» Il s'agissait de réveiller notre illustre chef. Je reçus une rude bourrade. Mais il était si bon ! En deux mots je lui expliquai le motif de ma démarche.

— Il se couchait tout habillé : aussi n'eut-il qu'à mettre son képi à la place du casque à mèche légendaire qui a donné lieu à la fameuse marche : « La Casquette du père Bugeaud », et nous voici partis !

A peine le maréchal était-il entré dans l'allée principale, qu'il fut reconnu et salué par des acclamations qui l'émurent singulièrement. Chacun voulait le voir ; les officiers supérieurs, les généraux n'avaient pas seuls le privilège de lui toucher la main. Enfin, il arrive sur la plate-forme où le punch est servi. Tous les assistants forment le cercle autour de lui. Les généraux et les colonels sont à ses côtés.

» Il n'a pas de temps à perdre, dit-il, il a besoin de se reposer pour se préparer aux fatigues de demain et d'après-demain.

» Après-demain, mes amis, s'écrie-t-il de sa voix forte et pénétrante, sera une grande journée, je vous en donne ma parole.

» Avec notre petite armée, dont l'effectif s'élève à six mille cinq cents baïonnettes et quinze cents chevaux, je vais attaquer l'armée du prince marocain qui, d'après mes renseignements, s'élève à soixante mille cavaliers. Je voudrais que ce nombre fût doublé, fût triple, car plus il y en aura, plus leur désordre et leur désastre seront grands. Moi, j'ai une armée, lui n'a qu'une cohue. Je vais vous prédire ce qui se passera. Et d'abord, je veux vous expliquer mon ordre d'attaque : Je donne à ma petite armée la forme d'une hure de sanglier. Entendez-vous bien ! La défense de droite, c'est Lamoricière ; la défense de gauche, c'est Bedeau ; le museau, c'est Pélissier, et moi je suis entre les deux oreilles. Qui pourra arrêter notre force de pénétration ? Ah ! mes amis, nous entrerons dans l'armée marocaine comme un couteau dans du beurre.

» Je n'ai qu'une crainte, c'est que, prévoyant une défaite, ils ne se dérobent à nos coups. »

» Le lendemain, toute l'armée connaissait le discours du punch et, s'identifiant avec l'âme de son chef, elle comme lui n'avait plus qu'une crainte, celle de voir se dérober les marocains.

» Chaque jour, le maréchal ordonnait un fourrage. Toute une partie de la cavalerie, appuyée de l'infanterie, allait couper les blés, l'orge ou l'herbe nécessaires pour nourrir les chevaux et les bêtes de somme. Les Marocains, qui nous observaient, s'étaient habitués à cette opération, qu'il entravaient parfois, mais qui ne leur inspirait aucun soupçon sur nos intentions. Le 13, le fourrage se fit comme d'habitude, mais toute l'armée y prit part, et à la tombée de la nuit, au lieu de rentrer au camp, on resta sur place. Défense expresse d'allumer le moindre feu et même de fumer. Chaque cavalier tenait son cheval par la bride.

» A une heure du matin, toute l'armée se mit en marche en gardant le plus profond silence dans la direction du camp marocain. A six heures du matin, nous venions de gravir une colline qui nous séparait de l'Oued-Isly, quand apparut à nos yeux le camp marocain, — je devrais dire les camps marocains.

» Ils étaient au nombre de sept et occupaient un espace plus grand que le périmètre de Paris.

» Les Marocains commençaient à peine à sortir de leurs tentes. L'alerte fut vite donnée. Bientôt nous les vîmes à cheval et un grand nombre s'avança pour nous disputer le passage de la rivière.

» La petite armée française se remit en marche dans l'ordre indiqué par le maréchal. Après le passage de l'Isly, qui s'effectua dans un ordre parfait, sans nous coûter trop de pertes, elle s'avança au travers des masses marocaines qui l'enveloppaient complètement. Elle ressemblait, disait un cavalier arabe, « à un lion entouré par cent mille chacals ».

« Les Marocains opéraient sur nos petits bataillons



Abd-el-Kader.

des charges composées de quatre ou cinq mille cavaliers. Nos fantassins les laissaient arriver à petite portée ; nos décharges de mousqueterie arrêtaient le premier rang et le refoulaient sur le second qui mettait tous les autres en désordre.

» Pendant deux heures environ, ces charges se renouvelèrent avec le même insuccès, et toujours notre petite armée s'avancait sans que les fameuses *défenses*, les généraux Bedeau et Lamoricière, fussent obligées de faire former le carré à leurs bataillons, ainsi que le maréchal en avait donné l'ordre, au cas où les charges des cavaliers marocains eussent été mieux conduites.

» On pouvait très justement dire que nous essuyions une pluie de balles ; en effet, dans les charges que la cavalerie ennemie exécutait sur une grande profondeur, le premier et le second rang ayant seuls un tir un peu efficace, tous les autres étaient forcés de tirer en l'air, et je n'exagère nullement en disant que tous, soldats, officiers et généraux, nous avons été atteints au moins une fois par des balles mortes.

» Arrivé aux premières tentes, le maréchal, voyant le désordre augmenter dans les rangs ennemis, lança sa cavalerie qu'il avait gardée jusque là entre les deux oreilles de la *hure*.

« Une partie des chasseurs d'Afrique, les spahis et les régiments de cavalerie arrivés l'avant-veille, sous les ordres de Yusuf et du colonel Tartas, envahirent le camp marocain, et s'emparèrent de toute l'artillerie, quatorze pièces. Un combat très vif s'engagea autour de la tente du prince marocain. L'arrivée presque immédiate de notre infanterie compléta la déroute de cette immense armée, que le maréchal avait bien nommée une *cohue*.

» Enfin à midi le maréchal faisait son entrée dans la magnifique tente du fils de l'Empereur, et nous

avalions avec bonheur le thé et les gâteaux préparés, le matin, pour ce malheureux prince.

» Nous avions tué ou fait prisonniers douze ou quinze cents marocains, sans compter, bien entendu, les morts et les blessés... Nous avions pris plus de mille tentes, toute l'artillerie, une grande quantité d'armes de toutes sortes, plusieurs drapeaux et fait un butin immense. Nous n'avions eu que deux cent cinquante hommes tués ou blessés... Le fils d'Abder-Rhaman, terrifié par cette sanglante et honteuse défaite, ne s'était arrêté qu'à Théza où le maréchal s'apprêtait à le poursuivre. C'était le bruit, du moins, que nous avions fait répandre par nos émissaires. Il reçut l'ordre de son père de tâcher de suspendre la marche du maréchal en lui faisant des propositions de paix. Le lendemain, deux chefs, porteurs d'une lettre impériale, nous arrivèrent.

» Chargé en campagne de traiter toutes les affaires arabes, j'avais une tente beaucoup plus confortable que celle du maréchal et c'était dans ma tente que descendaient d'abord les chefs musulmans qui venaient le visiter. C'est là que je reçus les deux chefs marocains... Après bien des pourparlers, des allées et venues de ma tente à celle du maréchal, je dis à mes chefs marocains que le *khalifa du roi de France* consentait à les recevoir.

» Quand il entrèrent dans la tente du maréchal, je leur fis encore attendre son arrivée, et l'un d'eux me dit : — « Mais quand nous mèneras-tu dans la tente du khalifa ? »

— « Vous y êtes, lui dis-je. » — Il ne pouvait me croire, en face de l'extrême simplicité de la demeure du grand chef.

» Le maréchal entra. Ils le saluèrent avec une contenance en même temps humble et digne. La question de l'armistice fut traitée. Les bases furent arrêtées, et, à la fin de l'audience, je dis au maréchal,

avec l'assentiment des chefs marocains, l'étonnement qu'ils avaient éprouvé en voyant la simplicité de sa tente. — Voici la réponse textuelle du maréchal :

« Vous direz à votre prince qu'il ne doit pas concevoir de honte de la perte de la bataille d'Isly ; car lui, jeune, inexpérimenté et n'ayant jamais fait la guerre, avait pour adversaire un vieux soldat, blanchi dans les combats. Dites-lui qu'à la guerre il faut savoir prévoir une défaite et, par conséquent, ne jamais s'embarrasser d'objets de luxe et de bien-être qui peuvent servir de trophée à l'ennemi vainqueur.

» Si le prince Muley-Mohammed s'était emparé de mon camp, il n'aurait pu se flatter d'avoir pris la tente d'un khalifa du roi des Français. Que mon expérience lui serve ! »

Cette victoire valut au maréchal Bugeaud le titre de duc d'Isly. Par une originalité piquante, il accepta le titre, mais refusa tout net de payer les dix-huit mille francs réclamés pour droits des sceaux, estimant que le parchemin, quelle que fût sa valeur, ne valait pas une somme avec laquelle on peut « acheter vingt-quatre bœufs de la plus belle espèce ».

Après le beau fait d'armes d'Isly, des négociations s'ouvrirent à Tanger où un traité fut signé le 10 septembre suivant.

Au retour de Bugeaud à Alger, un *Te Deum* fut chanté le 14 septembre dans l'église de Notre-Dame des Victoires. Le surlendemain, un magnifique banquet suivi de bal lui fut offert par la population. Les adresses flatteuses et les félicitations affluèrent de toutes parts : la Société agricole d'Alger, la ville de Paris, la ville de Périgueux, demandèrent au gouvernement l'autorisation — qui leur fut accordée le 13 novembre 1844 — d'offrir au maréchal une épée d'honneur ; ce souvenir glorieux lui fut remis le 31 mars 1845. Les chefs arabes appelés à Alger firent

au gouverneur général les démonstrations les plus chaleureuses d'admiration et de dévouement.

L'art lui-même paya son tribut d'hommages au vainqueur : on chanta la victoire d'Isly, et le grand peintre Horace Vernet, qui déjà avait peint la prise de la Smalah, peignit aussi la bataille d'Isly.

Le maréchal-duc rentra en France dans la deuxième quinzaine de novembre. Dès qu'il eut touché le sol français, il marcha d'ovations en ovations. Les manifestations les plus flatteuses l'attendaient partout.

Dès son arrivée à Paris, il fut reçu par le roi, qui ne lui ménagea ni les félicitations ni les marques de sympathie. A la Chambre, il prononça un magistral discours qui obtint les applaudissements même de ses ennemis. Enfin, au palais de la Bourse, un banquet vraiment princier lui fut offert par le Commerce de Paris. Bugeaud présidait, ayant à ses côtés les princes de Nemours, de Joinville, d'Aumale et de Montpensier. Ce banquet du commerce marqua comme l'apogée de la gloire militaire du maréchal. A ce moment, il était vraiment le deuxième homme du royaume. Le roi seul lui était supérieur.

Mais ces ovations ne l'empêchèrent pas de retourner en hâte vers son gouvernement où il eut d'abord à punir un hardi coup de main des Arabes sur Sidi-Bel-Abbès, puis à venger la désastreuse affaire de Sidi-Brahim, dont voici en quelques mots l'émouvant récit :

Une colonne de quatre cents hommes, partie de Djemaâ sous les ordres du lieutenant-colonel de Montagnac, fut violemment attaquée par des Arabes. Le colonel de Montagnac mort, le commandant de Cognord fut à son tour écrasé avec le 2^e hussards qui, à bout de munitions, se massa et tomba sous le feu ennemi « comme un vieux mur ». Le commandant Froment-Coste, accourant avec une compagnie, fut à son tour anéanti. Restait une compagnie de carabiniers du 8^e, capitaine de Géreaux. Cet officier, avec

sang-froid, gagne un marabout voisin et s'y enferme. L'émir, après lui avoir fait subir un feu meurtrier, le somme de se rendre. A cette sommation, les chasseurs d'Orléans répondent par ce seul cri : « Vive le roi ! »

Abd-el-Kader alors se fait amener le capitaine Dutertre, un vaillant officier, fait prisonnier dès le début de l'affaire, et lui donne l'ordre d'aller à portée de voix des défenseurs et de les sommer de se rendre.

Dutertre écoute froidement ces instructions et, gardé à vue par quatre « cavaliers rouges », il s'achemine tranquillement vers le marabout, et, arrivé à distance, il crie d'une voix ferme : « Chasseurs, on va me décapiter si vous ne posez les armes..... Eh bien ! je viens vous dire, moi, de mourir jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre. » Aussitôt il tombe foudroyé à bout portant.

Ce héros était du pays du chevalier d'Assas !... — A ce moment le soulèvement était partout. En même temps qu'Abd-el-Kader, un autre chef aussi dangereux, Bou-Maza, soulevait le pays. Une campagne de cinq mois les mit en fuite ; enfin au cours de 1847, Bou-Maza fut pris et envoyé en France. Le maréchal acheva la soumission de la Kabylie, puis, au commencement de juin de la même année, il quitta définitivement l'Algérie que des attaques venues, croyait-il, du ministère, l avaient décidé à abandonner.

Le duc d'Aumale lui succéda. Peu de temps après, Abd-el-Kader fit sa soumission ; le prince gouverneur en annonça l'heureuse nouvelle au duc d'Isly, sur lequel il reportait tout l'honneur de cette solution victorieuse qu'il avait préparée.

XIII

BUGEAUD ADMINISTRATEUR ET COLONISATEUR

Ce ne fut pas sans émotion que le maréchal Bugeaud fit ses adieux aux colons et à l'armée ; aux uns comme aux autres, il laissait des regrets pleins de sympathie. Les colons perdaient un administrateur judicieux, ferme, expérimenté ; les soldats, un chef vigoureux, habile, soucieux de leur bien-être.

Nous avons déjà parlé du rôle important joué par lui en France, pendant la Restauration, comme agronome. Nous devons ici dire quelques mots de celui qu'il s'imposa en Afrique comme colonisateur et administrateur.

Comme administrateur, il créa les bureaux arabes, institution qui n'est pas autre chose que l'administration du pays par les officiers qui l'ont conquis.

Dès 1841, pour asseoir la domination française et maintenir d'une façon durable la fidélité des tribus, Bugeaud eut une idée géniale. Il chargea son interprète, M. Roche, que les Arabes prirent toujours pour un parfait musulman, « un chef de grande tente, un marabout écouté », d'une mission à la Mecque en vue d'obtenir, sinon l'appui, du moins la neutralité de l'autorité religieuse musulmane. En diplomate avisé, M. Roche en rapporta une sorte de bref papal, de firman religieux appelé *fettoua*, qui disait : « Le musulman peut endurer la trêve quand l'infidèle envahisseur laisse au musulman ses femmes, ses

« enfants, sa foi et l'exercice de sa religion. » Cet accommodement de l'Islamisme avec la conquête était un pas adroitemment fait vers la pacification.

Pour frapper encore les esprits, Bugeaud se fit graver un cachet sur lequel se lisait en arabe cette parole du Coran : « La terre appartient à Dieu, et il la donne en héritage à ceux qu'il a choisis. »

Son administration s'imposa ainsi parce qu'il sut, tout en la maintenant ferme, l'approprier aux mœurs et à la religion de ses ennemis, auxquels il témoigna toujours le respect qui engendre l'estime.

Mais ce fut surtout comme colonisateur qu'il fut absolument remarquable. Poursuivant toujours son rêve de colonisation agricole, il chercha tous les moyens d'amener des colons dans le pays qu'il soumettait. En 1841, il voulut faire un essai du soldat-agriculteur. Au moment du départ des soldats libérables, au nombre de huit cents, il leur passa une revue ; là, dans un langage amicalement persuasif, il leur rappela ce qu'il leur avait dit déjà par une circulaire, à savoir qu'il leur donnerait la préférence comme colons : « Vous connaissez le sol, leur dit-il, » il est fertile et saint... Il y a une immense différence » entre cultiver le champ d'autrui et son propre » domaine. Ici personne ne viendra prendre une part » dans le produit de vos travaux ; vous ne paierez » pas d'impôts... Croyez les conseils de votre général » qui s'honneure aussi d'être votre ami... J'accorderai » des congés à ceux qui voudront visiter leurs parents » et je les exhorterai à se marier avant de revenir... » Je leur dirai aussi : amenez votre père et votre mère, » vos frères et vos sœurs ; la terre est généreuse, et » je vous en distribuerai assez pour que la famille » vive largement. »

Au même moment, pour mettre en honneur l'agriculture, il inaugura la *fête du labourage* que présida M^{me} la maréchale Bugeaud. Aubord d'un vaste champ,

devant une estrade magnifiquement décorée, soixante charrues étaient rangées ; et, aux acclamations des assistants, le Gouverneur général, le futur maréchal de France, Bugeaud, traça le premier sillon. Le roi, à cette occasion, lui adressa des compliments sur son activité « guerrière et civilisatrice ».

Ce fut encore dans cette année et la suivante — qui furent les véritables années de la conquête de l'Algérie — qu'il inaugura, par la construction de la grande route de la Chiffa, l'exécution d'un ensemble de voies qui devaient, mieux que des victoires, assurer la domination française en Afrique. Ses soldats étaient ses ouvriers en attendant qu'ils devinssent, selon son rêve, ses colons.

Enfin, grâce à ses négociations avec le gouvernement et le supérieur général de la Trappe, un couvent s'établit en 1843 à Staouëli.



XIV

DERNIERS MOMENTS DE BUGEAUD, SA MORT, SES FUNÉRAILLES

Nous avons à peu près terminé notre résumé de la carrière de ce militaire illustre. Nous glisserons sur les derniers événements politiques qui occupèrent la fin de sa vie. Retiré à la Durantie après la chute du roi, il fut sur le point pourtant de sortir de son repos pour poser, à la demande pressante de nombreux partisans, sa candidature à la Présidence de la République ; et il n'est pas douteux que, n'eût été l'influence considérable de la légende napoléonienne, il eût été élu à une grande majorité. Mais après réflexion, il renonça à briguer la première magistrature de l'Etat. Voici en quels termes il fit connaître cette résolution aux lecteurs :

« Poussé par le patriotique et ardent désir de concourir à sauver la patrie des dangers qui la menacent encore, j'inclinais à accepter la candidature à la Présidence de la République qui m'était spontanément offerte de divers points de la France. Une appréciation plus mûre de l'esprit public, les faits survenus ont modifié mon idée sans altérer mon dévouement à la cause sacrée de la liberté et de l'ordre social. Je déclare donc à mes amis et à mes partisans que je crois utile au bien du pays de renoncer à l'honneur insigne dont il voulait couronner ma longue carrière militaire et politique. En persistant, je pourrais contribuer à diviser les suffrages des modérés ; je ne me

le pardonnerais jamais. Je les supplie de concentrer leurs voix sur un homme à qui l'assentiment le plus général puisse donner assez de force pour dominer le présent et consolider l'avenir.

» Maréchal BUGEAUD, DUC D'ISLY. »

.....
Ce fut le prince Louis-Napoléon qui fut élu le 20 décembre 1848.

Aussitôt le maréchal Bugeaud fut nommé commandant en chef de l'armée de Alpes, constituée par le gouvernement provisoire pour contenir le mouvement insurrectionnel d'Italie, qui donnait à craindre un retour offensif de l'Autriche.

Mais déjà la santé du duc d'Isly était ébranlée. Au cours de 1849, il avait repris avec énergie et éclat ses travaux parlementaires, lorsque le 6 juin, vers quatre heures du soir, en revenant de la Chambre, il sentit les premières atteintes du choléra. Le Président de la République, informé, se rendit aussitôt auprès de lui. Dans la soirée du 9, le mal s'aggrava ; le malade reçut les sacrements des mains de l'abbé Sibour, puis il mourut avec calme à 6 h. 30. Cette journée fut une des plus meurtrières de l'épidémie.

Le lendemain, le journal *l'Univers*, annonçant la perte que faisait la France, s'exprimait ainsi :

« ...Le voilà tombé, cet homme calme et fort vers qui tous les yeux se tournaient dans l'attente pleine d'angoisses où nous vivons... Le voilà tombé sans effort, sans combat, sans bruit... Son épée était une frontière ; son nom un drapeau. Un souffle a traversé l'air et il n'est plus. Ce rempart s'est écroulé, la puissante épée est rentrée au fourreau pour jamais... Sa mort a été chrétienne, Dieu n'a pas oublié que le vaillant soldat avait travaillé à agrandir l'empire de la Croix. Calme comme en un jour de bataille, le vieux guerrier a vu s'avancer d'un œil ferme le dernier ennemi dont il dût triompher. Il a reçu avec la foi et

la simplicité d'un enfant les secours de la religion ; et c'est après avoir suivi avec toute la liberté de son esprit les prières du mourant qu'il a rendu à Dieu une âme purifiée par le sacrement de la pénitence... »

A l'assemblée, le président Dupin, au début de la séance du 10, prononça en quelques mots simples, mais pleins d'émotion, l'oraison funèbre de l'ancien gouverneur d'Algérie :

« Cette perte, dit-il, sera vivement sentie par toute la France. Le maréchal était tout à la fois un grand capitaine et un grand citoyen. Je vais tirer au sort la députation qui devra assister aux obsèques... »

— Nous irons tous ! s'écrièrent d'une seule voix les députés.

Les funérailles eurent lieu magnifiquement le 11 juin. Le prince Napoléon, Président de la République y assistait. Dans la cour des Invalides, devant la statue de Napoléon I^e, le comte Molé prononça un discours d'une éloquence élevée. Rappelant le caractère du grand défunt, il s'exprimait ainsi :

« Ni l'intrigue ni l'esprit de parti n'avaient d'accès dans cette âme honnête, simple et forte. Pour lui, la Patrie c'était la France, le sol qui l'avait vu naître, non une forme politique ni une idée dont la poursuite pût servir de thèse ou de moyen à ses ambitions... »

Puis le général Bedeau, au nom de l'armée, retracha ses services.

Son corps repose dans la chapelle sépulcrale de l'église Saint-Louis, entre ceux de l'amiral Duperré et du général Duvivier.

L'armée des Alpes, sur l'ordre du ministre, prit le deuil de son chef.

Une souscription s'ouvrit en Algérie pour lui éléver un monument, et le 15 août 1852, la ville d'Alger en fêtait l'inauguration.

Le 6 septembre suivant, une pareille fête eut lieu à Périgueux ; la statue qui rappelle, dans cette ville,

le souvenir du glorieux soldat agriculteur, le représente en tenue militaire, couvert de sa légendaire capote, debout, tête nue ; à ses pieds sont épars des attributs de guerre et de labour. Le piédestal, en granit, porte les inscriptions suivantes :

Sur la face antérieure, ce court éloge biographique :

THOMAS-ROBERT BUGEAUD
DE LA PICONNERIE
CAPORAL A AUSTERLITZ EN 1805
MARÉCHAL DE FRANCE EN 1843
DUC D'ISLY EN 1844
QUI A VAINCU, PACIFIÉ ET COLONISÉ L'ALGÉRIE
AMI ET CONSEILLER DU LABOUREUR
QUI A AIMÉ ET PRATIQUÉ L'AGRICULTURE
MORT EN 1849
AIMÉ, HONORÉ ET REGRETTÉ DE TOUS
DANS UN PAYS ET DANS UN TEMPS
DIVISÉS PAR LES PARTIS

Sur la façade postérieure :

CETTE STATUE
OUVRAGE DE M. AUGUSTE DUMONT
MEMBRE DE L'INSTITUT
A ÉTÉ ÉRIGÉE
A L'AIDE DES SOUSCRIPTIONS
DE LA FRANCE
ET DE L'ALGÉRIE

Le côté droit porte ces mots du maréchal lui-même, résumant toutes les aspirations de sa vie :

JE SERAIS L'HOMME DU MONDE LE PLUS HEUREUX
SI LA FRANCE, ASSURÉE DE SES DESTINÉES
JE POUVAIS VIVRE PAISIBLE DANS MES CHAMPS
JUSQU'A LA TOMBE
SANS ÊTRE AUTRE CHOSE QUE LABOUREUR
(Lettre du 18 avril 1849.)

Enfin, le côté gauche porte les armes du maréchal, armes parlantes, qui figurent et portent écrite sa devise : *Ense et aratro*.

Telle fut la vie du maréchal de France, Thomas-Robert Bugeaud de la Piconnerie, duc d'Isly.

Aucun modèle plus fécond en ses enseignements ne peut être donné aux jeunes gens non seulement du Limousin et du Périgord, où s'est gardée plus vivace la mémoire du vainqueur d'Isly, du promoteur des comices agricoles, mais même de la France entière.

Adolescent courageux et endurant, patient et fort, il enseigne à la jeunesse qu'il faut savoir supporter les rigueurs de la mauvaise fortune sans honte, sans faiblesse, sans désespoir. Les sandales en écorce de cerisier ne furent-elles pas glorieusement remplacées par les bottes à éperons d'or du maréchal de France.

Soldat laborieux et discipliné, plein d'émulation et du désir de s'instruire, il montre que c'est le travail intelligent et tenace, le respect des autorités qui arment l'esprit pour les luttes de la vie et lui promettent le succès le plus honorable, celui qui n'est dû qu'au labeur honnête.

Vainqueur et colonisateur, vaillant soldat et cultivateur éclairé, conquérant magnanime et novateur fécond, il donna à tous les pays du monde cette imposante leçon que résume sa devise et qu'il développait un jour dans une allocution aux chefs arabes : « Il faut aimer la guerre quand elle est un devoir d'honneur ; mais il faut préférer la paix laborieuse parce qu'elle est favorable aux hommes, parce qu'elle permet aux peuples de vivre plus heureux, de se connaître, de fraterniser, de s'entr'aider, ce qui est l'expression même de l'admirable loi chrétienne. »

Ense et aratro ; Epée et charrue ! Courage et tranquillité ! Jeunes gens, soyez forts et laborieux, soyez courageux, mais soyez pacifiques !

ÉTATS DE SERVICES DU MARÉCHAL BUGEAUD

Soldat dans les chasseurs à cheval de la garde.	janvier 1804
Caporal	2 décembre 1805
Sous-lieutenant au 64 ^e	6 avril 1806
Lieutenant au 64 ^e	commencement 1807
Capitaine au 116 ^e	commencement 1808
Chef de bataillon au 114 ^e	commencement 1809
Lieutenant-colonel	en 1809
Major avec rang de colonel.....	décembre 1813
Maréchal de camp (général de brigade).....	janvier 1831
Lieutenant-général (général de division).....	juillet 1836
Gouverneur général d'Algérie	janvier 1841
Maréchal de France.....	6 août 1843
Duc d'Isly,	septembre 1844



FIN DU MARÉCHAL BUGEAUD

TABLE DES MATIÈRES

DAUMESNIL

I. — Naissance de Daumesnil.....	44
II. — Caractère de Daumesnil.....	43
III. — Premières armes de Daumesnil.....	45
IV. — Campagnes de Daumesnil aux Pyrénées et en Italie. — Siège de Mantoue, — Arcole. — Mort de Muiron.....	49
V. — Campagne d'Egypte. — Daumesnil à la bataille des Pyramides. — Siège de Saint-Jean d'Acre. — Daumesnil condamné à mort et gracié. — Aboukir.....	26
VI. — Daumesnil dans la garde consulaire. — Marengo. — Insurrection de Madrid. — Daumesnil colonel. — Campagne d'Autriche. — Wagram. — Daumesnil blessé et amputé. — Episode de l'hôpital de Vienne.....	34
VII. — Mariage de Daumesnil. — Sa nomination au commandement de Vincennes. — Vincennes bloqué. — Réponse célèbre de Daumesnil à la sommation de l'assiégeant.	43
VIII. — Daumesnil gouverneur de Condé-sur-l'Escaut. — Les Cent-Jours. — Deuxième blocus de Vincennes. — Défense de Daumesnil l'incorruptible. — Sa mise à la retraite.....	47
IX. — Retour de Daumesnil au commandement de Vincennes. Sa conduite devant l'émeute.....	54
X. — Mort de Daumesnil. — Ses funérailles. — Souscription nationale.....	59
XI. — Hommages rendus à la mémoire de Daumesnil.....	62
XII. — Conclusion	64

BUGEAUD

I. — Naissance de Bugeaud.....	67
II. — Enfance de Bugeaud.....	70
III. — Adolescence de Bugeaud. — La Durantie.....	75
IV. — Entrée de Bugeaud dans l'armée. — Un duel. — Le baptême du feu. — La bataille d'Austerlitz. — Le premier grade	78
V. — Bugeaud devient officier. — Sa première blessure. — La supercherie d'Antoinette.....	85
VI. — Campagne d'Espagne. — Avancement rapide. — La croix de la Légion d'honneur. — Bugeaud remporte ses deux premières victoires.....	90
VII. — La Restauration et les Cent-Jours. — Victoire de l'Hôpital-sous-Conflans	95
VIII. — Bugeaud licencié se livre à l'agriculture.....	99
IX. — Retour de Bugeaud à l'armée.....	106
X. — Bugeaud en Algérie. — Bataille de la Sikak. — Traité de la Tafna. — Entrevue avec l'émir Ald-el-Kader.....	108
XI. — Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie. — Réorganisation de l'armée d'Afrique. — Le sergent Blandan à Beni-Mered. — Campagne du Chélif. — La casquette de Bugeaud.....	114
XII. — Prise de la Smalah. — Bataille d'Isly. — Bugeaud, maréchal de France.....	121
XIII. — Bugeaud administrateur et colonisateur.....	135
XIV. — Derniers moments de Bugeaud, sa mort, ses funérailles.	138

Limoges. — Imp. MARC BARBOU & C^{ie}.



